VOYAGE

DE

M. CANDIDE FILS

AU PAYS D'ELDORADO,

VERS LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

Pour servir de suite aux Aventures de M. son Père.

« Ce peuple est pourtant né doux ; qui peut
» l'avoir tiré ainsi de son caractère ? . . . . .
» Heureux le temps où il ne fera que plai-
» santer. . . . »

VOLTAIRE, *Hist. des Voyages de Scarmentado.*

---

par mr de la Libertière (de Poitou)

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, Palais du Tribunat, n°. 5[illegible]

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINÉ.

AN XI. — 1803.

IL PO
VIA BOR
MI

VOYAGE

DE

M. CANDIDE FILS

AU PAYS D'ELDORADO.

CHAPITRE PREMIER.

Détail sur la petite métairie de Candide, et comment lui et ses compagnons passaient leur vie en icelle.

Le successeur de Mahomet et tous les fidèles croyans avaient déjà fait quinze fois le jeûne sacré du Ramazan, que Candide et ses compagnons vivaient encore dans la petite métairie qu'il avait achetée près de Constantinople. Au sein d'une honnête médiocrité, ils travaillaien justement autant qu'il le fallait pour ne pas connaître les besoins ; et si leurs jours ne se passaient pas tout-à-fait sans contrariétés et sans orages, au moins s'écoulaient-ils dans

cette tranquillité monotone que beaucoup de gens appellent le bonheur.

Cunégonde faisait toujours d'excellens pâtés; Paquette brodait toutes les vestes de cérémonie des émirs et des pachas à trois queues; la vïeille blanchissait les turbans et les caleçons des jeunes icoglans; le frère Giroflée, devenu, comme on sait, très-bon menuisier, garnissait de jolis meubles les petites maisons des imans de la grande mosquée; Cacambo était publiquement le commissionnaire des plus riches marchands du bazard, et secrètement le mercure de beaucoup de jeunes amans qui se louaient de son adresse; déja plusieurs fois il avait pensé être empalé pour ses dangereux messages; mais, par la protection la plus spéciale, il en avait été quitte pour deux ou trois cents coups de bâtons qu'on lui avait appliqués à différentes reprises sous la plante des pieds: Pangloss et Martin, paresseux comme des philosophes, ne faisaient rien et passaient la journée presque entière à disserter, sans être

PAGINATION INCORRECT

plus d'accord que de coutume. Le bon Candide, encore aussi naïf, aussi ingénu qu'il l'avait toujours été au milieu des vicissitudes si multipliées de sa destinée, employait vainement toutes les ressources de son esprit liant et conciliateur pour les empêcher de passer quelquefois de la discussion à la dispute. Fidèle à ses principes, il tâchait sans cesse de ramener tout le monde à travailler au jardin; mais combien de fois surprit-il Pangloss, les deux bras croisés sur le manche de sa bêche, soutenir encore que tout était non-seulement très-bien, mais même au mieux, tandis que Martin, le menaçant de la carotte qu'il venait d'arracher à l'autre bout du carré, déclamait à grands cris contre le plus chétif de tous les mondes possibles!.

C'était sur-tout le soir à la veillée que les argumens recommençaient avec le plus d'ardeur; et, comme depuis qu'il existe des hommes et des femmes, il existe aussi dans leur cœur une démangeaison continuelle de se plaindre

du sort, Martin voyait tous les habitans de la petite métairie se ranger de son côté ; de manière que Pangloss avait souvent seul à supporter l'attaque vigoureuse que lui portaient à-la-fois tous ses rivaux. Candide penchait alternativement pour les deux partis, et devenait la puissance neutre qui servait de balance entre les puissances belligérantes.

Si la semaine n'avait pas été bonne, c'était sur-tout au moment de la reddition des comptes que Martin triomphait ; c'était alors que chacun devenait plus fidèlement l'écho de ses plaintes et de ses noires réflexions. Ah ! si nous n'avions pas dissipé si promptement les trois mille piastres que vous nous donnâtes à Venise ! disaient un soir Paquette et le frère Giroflée ! Ah ! si, dans le château de mon père, je n'avais pas été violée par un grand Bulgare de six pieds de haut ! s'écriait Cunégonde ; si, à Lisbonne, je n'avais pas été en même temps la maîtresse du grand inquisiteur et du juif don Issachar ; si je n'avais pas accordé mes faveurs à monsei-

gneur le gouverneur de Buénos-Aires et à quelques autres que je ne nomme pas, je serais à présent abbesse du premier chapitre de la Westphalie; car j'avais soixante et douze quartiers et les plus grandes dispositions à la vertu. Ah! si j'avais encore ma fesse et mon royaume! répétait pieusement la vieille, à demi assise dans un petit coin. Ah! si nous n'avions pas perdu nos moutons rouges et tout ce qu'ils portaient! murmurait Cacambo en regardant tristement Candide, qui ne pouvait lui-même s'empêcher de soupirer en songeant au bon pays d'Eldorado.

Aveugles et faibles créatures que vous êtes, répondit Pangloss d'un ton d'inspiration, pouvez-vous donc vous plaindre ainsi d'événemens qui devraient au contraire servir à vous prouver que tout va le mieux du monde dans ce vaste univers. Si madame n'avait pas perdu sa fesse, ajouta-t-il en se tournant vers la vieille, les vingt janissaires qui gardaient le petit fort des Palus-méotides seraient indubita-

blement morts de faim ; et que peut-il y avoir de mieux que d'acheter le salut de vingt braves guerriers et un iman, aux dépens d'une fesse de femme, qui a causé et qui causera encore la perte de tant d'autres ? Si madame Cunégonde n'avait pas été violée malgré elle par le soldat bulgare, si elle n'avait pas été depuis violée de bonne volonté par les seigneurs qu'elle vient de nous nommer, elle serait peut-être, j'en conviens, abbesse de Quedlimbourg ; mais elle ne saurait pas beaucoup de choses qu'elle sait ; elle n'aurait pas donné la naissance à M. Candide le fils, qui dort maintenant du meilleur sommeil possible dans le petit lit qui est au fond de cette alcove : et quoi de mieux que de travailler à peupler le plus excellent des mondes ? quoi de plus beau que d'être de moitié dans la création d'un être, qui, à son tour, sera de moitié dans la formation d'autres êtres, qui, par une suite merveilleuse de l'harmonie préétablie, deviendront la souche de nombreuses générations, qui deviendront ensuite peut-être un peuple plus puissant que les Romains ? Voilà pour-

tant l'effet indubitable de l'attentat d'un héros à cinq sous par jour! Voilà pourtant comment un moment influe sur une longue succession d'années et peut-être de siècles! Donc il est très-avantageux que les filles soient violées, et sur-tout par des gens de six pieds de haut, pour perpétuer la race des beaux hommes.

En attendant, répliqua Candide, mon fils n'a encore que quatorze ans et trois mois; vous vous en souvenez, ma bonne amie, ajouta-t-il en jetant un coup-d'œil tendre sur Cunégonde, ce fut au moment de notre dernière réunion que je fus assez heureux pour..... Ah si j'avais su, repartit vivement Cunégonde, que l'enfant que vous me faisiez alors ne sortirait de mon sein que par cette incision que je porte au flanc gauche, et qui m'a été mille fois plus douloureuse que celle que me fit au même endroit le couteau du grenadier bulgare, je ne crois pas que j'eusse été si faible dans le moment que vous me rappelez.

Ne songeons plus à cela, reprit Candide en

embrassant son épouse ; il est vrai que vous souffrîtes bien en ce quart-d'heure cruel ; mais quelle douleur ne fût-ce pas aussi pour moi de voir deux médecins et trois chirurgiens promener leurs regards sur ces divins attraits qui n'avaient été admirés auparavant que par le soldat bulgare, le grand inquisiteur, le juif don Issachar, le gouverneur de Buénos-Aires et tous ceux que vous avez eu la discrétion de ne pas nous nommer ! mais enfin, qu'importe ? les pères n'ont que faire de s'inquiéter de quelle manière les enfans sont venus au monde, quand une fois ils y sont ; on sait bien que toutes les couches ne peuvent pas être heureuses.

Et si elles l'étaient, s'écria Pangloss, si les femelles des hommes se débarrassaient seules du fardeau que leur impose la nature, comme les femelles des autres animaux, que deviendraient toutes les sages-femmes reçues à Saint-Côme ? Et si les sages-femmes suffisaient toujours, s'il ne fallait pas quelquefois ouvrir le ventre des femmes enceintes pour en tirer leurs

enfans, que deviendraient les chirurgiens? Et s'il n'y avait pas de chirurgiens, que deviendraient les gens qui fabriquent leurs bistouris, leurs forceps, etc. etc.? Donc il est très-avantageux que les femmes accouchent difficilement, puisque, sans les accouchemens laborieux et l'opération césarienne, il y aurait dans la société trois classes d'individus visiblement lésées; donc, tout est bien, donc tout ne peux pas être mieux.

Comme vous êtes savant, mon cher Pangloss! reprit Candide tout émerveillé du beau discours de son ancien précepteur. Ah! si jadis, dans le château de Thunder-ten-tronck, j'avais aussi bien profité de vos leçons de métaphysique, que je profitai de la leçon de physique expérimentale que Cunégonde vous avait vu donner à Paquette, je serais devenu un bien grand homme; mais j'espère que mon fils sera plus heureux que moi, et qu'un jour...

Le ciel l'en préserve, interrompit Cunégonde; c'est depuis qu'il y a au monde tant

de docteurs que les choses n'en vont pas mieux. Rien de plus difficile à gouverner que des gens qui savent tout ; et j'aime mieux que mon fils soit un ignorant, que d'acheter la science aux dépens du bonheur. C'est d'ailleurs un service à rendre à la société que de laisser quelques êtres dans l'état où les forma la nature. Tant de gens ont la fureur de parler, que ceux qui n'ont d'autre ressource que d'écouter deviennent de plus en plus précieux. Je prétends donc que mon fils...

Ah ! madame, que dites-vous ? reprit Pangloss ; il faut au contraire que monsieur votre fils éclipse tous les jeunes gens de Constantinople ; il est temps, plus que temps, de l'envoyer à la capitale, pour y mettre ses talens en lumière. Il sait déja, grâce à moi, écrire très-joliment une lettre de bonne année ; en voilà assez pour qu'en arrivant il fasse une pièce qui sera reçue d'emblée, parce qu'on reçoit tout dans une ville où il y a quinze théâtres, affichant et jouant tous les jours. Sa

pièce tombera, parce que tout ne peut pas réussir : il s'en consolera en faisant un roman, qu'on vendra d'abord dix sous le volume aux badauds qui se promènent sur les quais, et ensuite trois sous la livre aux marchands épiciers qui en auront pour six mois à envelopper du gingembre et de la canelle ; donc il est pour le mieux que les jeunes gens d'aujourd'hui aient tant d'esprit, et qu'ils soient tous dévorés par la fureur de dire *ma pièce, mes ouvrages* et *mon libraire.*

Mais pensez-vous que tout cela ne se fasse pas aux dépens du goût? dit Martin, qui n'avait encore rien dit. Pensez-vous qu'il ne soit pas effrayant pour la littérature et la morale de voir autant d'écrivains que de lecteurs ? Quand une moitié du monde se croit le talent d'écrire, l'autre moitié se croit nécessairement le droit de lire ; aussi ne rencontrez-vous pas une jeune fille, pas un écolier, qui n'aient maintenant entre les mains un de ces romans que leur prix modique met à la portée de toutes les

classes : l'homme de goût a déclaré depuis long-temps que le livre ne valait rien : mais la jeune fille, mais l'écolier, n'y voient pas moins comment on trompe ses parens, comment on file une intrigue, comment on trouve des raisons spécieuses pour excuser des faiblesses qu'on a soin de décorer des noms les plus séduisans. Plus l'ouvrage est trivial et absurde, plus il est à leur portée, plus il fait de mal; donc les mauvais livres sont plus dangereux que les bons ne sont avantageux, puisque ceux-ci ne servent qu'aux gens d'esprit, qui sont beaucoup moins communs que les sots. Il s'ensuit de-là que les bons livres n'étant qu'à l'usage du petit nombre, et les mauvais à celui du très-grand, on ferait beaucoup mieux de ne pas écrire du tout; parce qu'il est toujours prudent de retrancher un petit bien pour éviter un grand mal; donc l'invention de l'imprimerie a été au moins aussi pernicieuse au genre humain que celle de la poudre à canon; donc cela est mal, comme tout le reste.

Fausse conséquence, s'écria Pangloss; et moi je prétends... Et moi je vais me coucher, dit tranquillement Candide, parce qu'il faudra se lever demain de bonne heure pour travailler à notre jardin.

CHAPITRE II.

Où l'on verra jusqu'où peuvent aller les envies d'une femme grosse.

TOUTE la petite colonie était encore dans les bras du sommeil, lorsque Cacambo partit pour aller vendre à Constantinople un gros paquet de légumes que Candide avait pris soin de préparer lui-même dès la veille. La philosophie et la métaphysique étant, pour ainsi dire, l'atmosphère dans laquelle il passait journellement sa vie, toutes les réflexions qu'il faisait en chemin devenaient assez naturellement métaphysiques et philosophiques. A force de raisonner sur les effets et sur les causes, et de se répéter à lui-même les beaux argumens qu'il avait entendu faire tant de fois à Pangloss sur ce beau sujet, il en vint insensiblement à examiner les effets dont la philosophie était la cause.

En homme qui savait disserter par principes,

il chercha d'abord à définir ce que c'était que la philosophie. Cacambo n'était pas un valet ordinaire, il avait beaucoup lu, beaucoup étudié, et, ce qui vaut peut-être encore mieux pour former le jugement, il avait beaucoup observé et beaucoup pensé.

Le voilà donc, tout en marchant avec son paquet de légumes sur le dos, qui remonte d'un seul élan jusqu'aux belles années de l'ancienne Grèce, et qui, d'un coup-d'œil scrutateur, épluche les actions de ces hommes qu'on appelait alors philosophes. Il les voit occupés, d'abord à réprimer en eux la vivacité de leurs passions, à diriger chacune de leurs pensées, de leurs affections vers cette sublime sagesse qui était leur unique but. Empressés de travailler au bonheur de leurs semblables, ils employaient la plus grande partie de leurs momens à former la jeunesse, à inculquer dans son cœur l'amour de ses devoirs, de ses parens, de la patrie, de la gloire, de la vertu. Sobres, désintéressés, ils méprisaient égale-

ment et les aisances de la vie et les calculs de l'intérêt ; si quelqu'un essayait de leur nuire, ils s'en vengeaient par un pardon généreux ; si on les opprimait injustement, ils n'opposaient à leurs persécuteurs que la soumission et la patience. Voilà, dit Cacambo en se rappelant ces détails, des gens qui méritaient en effet d'être distingués de la classe commune, et c'était vraiment alors une belle chose que la philosophie.

Il marcha quelques pas sur la grande route de Constantinople, et descendit de quelques siècles dans la chronologie de l'histoire ; il trouva encore des gens qu'on appelait philosophes, et voici ce que sa mémoire lui fournit sur leur compte. Dans des espèces d'antres bien noirs et bien enfumés, se réunissaient une foule de gens à visage sinistre, à vêtement de couleur sombre. Là, ils parlaient tous ensemble dans une langue qu'ils entendaient à peine, et disputaient avec fracas sur les questions les plus oiseuses et les plus absurdes ;

une simple *distinction*, une subtilité de dialectique les occupait pendant des années entières; ils finissaient quelquefois par faire succéder les injures et les coups aux sophismes et aux paradoxes, et sortaient de-là pour aller chacun chez eux écrire de gros in-folio que personne ne lisait; les fureurs de parti, le fanatisme, l'intolérance, s'y mêlaient à chaque page avec le plein et le vide, l'abstrait et le concret, l'harmonie préétablie, les monades, les molécules organiques, et mille autres questions aussi intéressantes; les plus insensés allaient quelquefois jusqu'à vouloir intéresser l'autorité respectable de la religion dans des querelles de mots; d'autres se retournaient du côté de la puissance temporelle; chacun cherchait, non pas à être le plus raisonnable, mais à être le plus fort: on ne voulait pas convertir ses adversaires, on aurait voulu les pendre ou les brûler. Ces philosophes ne ressemblent guère aux premiers, dit Cacambo; et cependant ces gens-là portent le même nom: voilà un effet dont la cause me paraît bien étonnante.

Tout en poursuivant son examen, Cacambo se rapprocha d'avantage du siècle où nous vivons, et là il vit encore des philosophes. Ceux-là avaient tout-à-fait abandonné le jargon obscur de leurs prédécesseurs, et leurs discussions plus obscures encore que leur jargon. Ils ne parlaient plus de raison suffisante, de libre arbitre; ils n'avaient à la bouche que les mots d'union, de philanthropie, de vertu. Ah, ah! dit Cacambo, voilà des philosophes dont le langage a des rapports avec les discours de ceux que j'ai admirés; voyons si leurs actions sont aussi bien d'accords. Les sages de la Grèce n'avaient aucune ambition, méprisaient l'argent, fuyaient la sensualité: ceux-ci ne songent qu'à se procurer des emplois brillans, ne visent qu'à s'enrichir, iraient à dix lieues chercher un bon dîner. Les sages de la Grèce s'efforçaient de détruire les erreurs; s'ils écrivaient, c'était pour affermir le respect dû aux dieux et aux lois; ils étaient les premiers à donner au peuple l'exemple de l'obéissance et de la soumission: ceux-ci,

au contraire, ne songent qu'à substituer des doutes désolans à une persuasion consolatrice; leurs écrits tendent tous à renverser les lois humaines, à restreindre l'autorité de celles du suprême arbitre, pour lequel ils croient avoir encore beaucoup fait quand ils ont bien voulu regarder son existence comme probable : non contens de se soustraire eux-mêmes au joug salutaire de ce qu'ils nomment des préjugés, ils s'efforcent d'en anéantir la trace dans le cœur de tout ce qui les entoure. Ils viennent après des siècles s'écrier orgueilleusement : Ce qui a été dit, écrit et pensé avant nous était autant de sottises; il n'y a que ce que nous disons, écrivons et pensons qui soit bon et solide. Nous voilà une douzaine qui avons plus d'esprit et de raison que les milliers de générations qui se sont succédées depuis le commencement du monde : ainsi c'est de nous qu'on doit venir apprendre ce que c'est que la sagesse et l'amour de la vertu. Malheureusement pour leur doctrine, tout en prêchant l'union, ces messieurs se détestaient;

en se déclarant les apôtres de la philanthropie et de la tolérance, ils écrivaient des brochures entières pour se venger d'un bon mot ou d'une plaisanterie ; en parlant de la sagesse, il la définissaient chacun à leur manière, et avaient le plus grand soin de mettre une perpétuelle opposition entre leurs maximes et leur conduite... Voilà des philosophes qui, s'ils ne sont pas plus fous que les gens à jargon et à robe noire, sont au moins bien plus dangereux, s'écria tout haut Cacambo.

Il vit à la suite de ceux-là d'autres philosophes, dont la philosophie consistait à se faire donner de bons repas où ils amusaient les femmes par de jolies anecdotes, et à fournir aux journaux des *articles communiqués* où ils apprenaient à ceux qui avaient la patience de les lire qu'ils ne croyaient rien du tout. Cacambo rit, comme tout le monde, de ces philosophes-là, et il allait entamer une longue dissertation sur les différentes espèces de philosophies, lorsque, malheureusement pour la

postérité, il aperçut les minarets de la grande mosquée de Constantinople. Il ne songea plus pour lors qu'à chercher les moyens de tirer le meilleur parti possible de son paquet de légumes. A travers les petits calculs qu'il faisait déja d'avance, il ne put cependant s'empêcher de soupirer encore en songeant à la quantité de maux qu'avait produits chaque secte différente de philosophes.

Ceux qui habitent les petits endroits sont toujours curieux de savoir ce qui se passe dans des endroits plus grands; aussi, chaque fois que Cacambo revenait de Constantinople était-il entouré des habitans de la métairie, qui s'arrachaient mutuellement la parole pour lui faire mille questions. Pour cette fois on crut lui trouver à son retour un air sinistre et affligé; c'en fut assez pour que chacun des questionneurs redoublât d'empressement et d'importunité.

Le paquet de légumes ne s'est-il pas vendu

aussi cher que la dernière fois ? demandait Candide. Le grand-visir a-t-il été empalé ? demandait Pangloss. Le Cadi n'a-t-il pas été content du trictrac que je lui ai fait ? demandait le frère Giroflée. La sultane favorite a-t-elle eu comme moi la fesse coupée ? demandait la vieille. La ville a-t-elle été engloutie comme Lisbonne ? demandait Martin Ce jeune émir qu'on vient de nommer pacha, n'a-t-il pas voulu payer ma veste couleur de feu brodée en paillettes ? demandait Paquette. Les femmes du sérail ont-elles été violées par les Bulgares ? demandait Cunégonde.

Il y a plus que tout cela, s'écria Cacambo en laissant un libre cours aux pleurs qu'il retenait depuis un moment. Eh ! qu'est-ce donc qu'il y a ? s'écrièrent ensemble tous les assistans. La sultane favorite est grosse de trois mois, s'écria Cacambo en sanglottant Ce n'est pas ma faute, dit Candide ; ni la mienne, dirent successivement Martin, le frère Giroflée, et même Cacambo. Le ciel la

préserve de l'opération césarienne ! ajouta Cunégonde. Le ciel préserve M. Candide le fils d'une autre opération encore plus fâcheuse, s'écria Cacambo. Comment donc, dit Candide, voudrait-on lui envoyer le fatal cordon, comme fait si souvent le grand Turc quand il ne sait que faire ? Ou l'empaler ? dit le frère Giroflée. Ou lui couper une fesse ? dit la vieille. Ou le faire scier entre deux planches, comme fesait Muley Ismaël, roi de Maroc, pour prouver qu'un roi est le père de ses sujets ? dit Martin. Ou le mettre entre les mains de l'inquisition ? dit Pangloss. Plût au ciel que ce fût tout cela ! reprit Cacambo. Ecoutez-moi bien, messieurs, et sur-tout vous, mesdames ; vous allez apprendre une chose qui vous fera frémir.

La sultane favorite apperçut l'autre jour M. Candide le fils qui se promenait sur la grande place du sérail ; elle fut charmée de sa tournure et de sa bonne grâce.

Pour cela je n'en suis pas étonnée, interrompit Cunégonde avec l'expression toujours

si naturelle de l'orgueil maternel, et souvent si risible de l'orgueil d'une baronne allemande; car, de tous les hommes que j'ai vus un peu de près, sans en excepter même le grand Bulgare de six pieds de haut, je n'en ai rencontré aucun qui eût autant d'avantages que mon fils.

Hélas! madame, vous ne soupçonnez pas encore où cela va le conduire, reprit Cacombo. La sultane favorite a, depuis ce moment, songé sans cesse à M. Candide le fils; et ce matin, après la grande audience, elle s'est jetée aux pieds de sa hautesse pour lui demander de vouloir bien permettre qu'elle attachât un si beau jeune homme à sa personne. Le grand-seigneur, qui n'a rien à refuser à la sultane, a sur-le-champ, par un effet de sa bonté suprême, nommé M. Candide le fils chef..... Des janissaires, interrompit Paquette. Des eunuques, répondit Cacambo. Des eunuques! répétèrent à-la-fois Cunégonde et la vieille. Mais pour qu'il puisse occuper cette place-là, il faudrait

qu'il fût.... Cela n'embarrasse jamais sa hautesse, interrompit à son tour Cacambo; et elle a donné des ordres pour qu'on s'occupât promptement de la cérémonie de sa réception.

Mon fils ne sera pas reçu, s'écria vivement Cunégonde; en dépit de toutes les sultanes favorites et de tous les grands Turcs du monde chrétien, je prétends que mon fils demeure tel qu'il est sorti de mon sein par l'incision dont j'ai encore la marque au flanc gauche. Dans un empire aussi vaste que celui que nous habitons, il doit y avoir des lois... Certainement, il y en a, dit Martin; mais qui dépendent beaucoup de la volonté du sultan, laquelle dépend beaucoup de la volonté d'une, deux ou trois femmes, laquelle dépend beaucoup de la volonté d'un, deux ou trois eunuques blancs, noirs ou cuivrés; ce qui ne laisse pas de mettre de la justice dans le gouvernement. Ainsi, d'après cela, il est très-probable que votre fils sera promu au grade que lui destine la très-gracieuse sultane. D'autant

mieux, ajouta Cacambo, qu'elle a déclaré au très-gracieux sultan que c'était une envie de femme grosse ; et sur-le-champ la très-ignorante faculté a prononcé qu'il serait très-dangereux de se refuser aux très-aimables desirs de la très-gracieuse sultane. Ainsi donc, d'un moment à l'autre, il faut s'attendre à voir arriver.....

Cela n'est peut-être pas si malheureux qu'on le pense, dit tout d'un coup Pangloss : il est prouvé que la nature tend toujours à la perfection ; or, comme il est est essentiel à la perfection d'avoir une belle voix, et que le plus sûr moyen pour y parvenir est de.... Au diable tous vos argumens, interrompit vivement Paquette ; les hommes n'ont pas été formés pour chanter. Mais, reprit Pangloss, que deviendraient les concerts d'Italie, les conservatoires....Si bien nommés ! dit Martin.

Or, poursuivit Pangloss, comme il est certainement pour le mieux que nous ayons la meilleure musique possible ; comme il est pour

le mieux que les femmes restent fidèles à leurs maris, il est aussi pour le mieux que l'on invente une classe d'hommes qui chantent plus agréablement que les autres, et qui ne soient pas dans le cas d'abuser des trésors qu'on leur confie : d'après cela il est évidemment pour le mieux... Que vous vous taisiez, dit Candide, puisque bien certainement vous ne convaincrez pas ma femme. Assurément il ne me convaincra pas, dit Cunégonde ; ni moi, dit Paquette ; ni moi, dit la vieille, quoique j'aie une fesse de moins que ces dames et trente ans de plus.

S'il n'est point de moyen de parer au danger qui nous menace, reprit Candide, il faut songer à le fuir ; et je crois que le meilleur parti à prendre est de faire voyager mon fils. Très-bien, dit Pangloss, les voyages servent à former les hommes. Ou plutôt à les corrompre, répondit Martin ; on ne rapporte chez soi que les ridicules des peuples qu'on a visités, et on leur laisse leur vertus, si pourtant quelques

peuples peuvent en avoir, ce qui ne me paraît pas bien prouvé. N'importe, mon fils voyagera, reprit Candide ; et qui sait si peut-être il ne découvrira pas des pays nouveaux, comme Christophe Colomb et Amérie Vespuce. Qui sait, ajouta Pangloss, si peut-être, il ne nous rapportera pas quelque chose de meilleur que le sucre, la canelle, le gingembre, le poivre et tant d'autres épiceries ? Et de plus, dit Martin, quelque chose de plus affreux que ce qui est venu en Europe avec le sucre et la canelle ? Dans ce cas il vaudrait encore mieux être chef des eunuques, dit le frère Giroflée. Qui sait s'il ne s'immortalisera pas comme Cook ? reprit Candide. Et s'il ne périra pas comme lui, comme la Peyrouse et tant d'autres ? répartit Martin. Quelles belles histoires il racontera ! ajouta Pangloss. Qui seront peut-être aussi vraies que les contes du Voyageur français et de la plupart des voyageurs de toutes les nations, continua Martin ; mais la moitié du genre humain est faite pour tromper l'autre... Comme les femmes pour tromper leurs maris,

reprit Pangloss ; et, tout devant être nécessairement au mieux, ces dames concourent de toutes leurs forces à ce que rien ne soit imparfait dans le meilleur des mondes possibles.

Puisqu'il est donc arrêté que mon fils doit voyager, dit Candide, que les digressions de Martin et de Pangloss ne pouvaient écarter du point de la question ; il ne s'agit plus que de savoir quels pays il doit parcourir. L'Espagne, par exemple. Il y sera la dupe des femmes, dit Martin. — L'Italie. — Il y sera la dupe des hommes. — La France. — Il y sera la dupe des hommes et des femmes. — L'Angleterre. — Il ne sera, vu sa qualité d'étranger, regardé ni par les femmes, ni par les hommes. Mon cher Martin, reprit Candide, plus vous vieillissez et plus vous devenez misanthrope. C'est que plus je vieillis, mieux je connais le monde, répondit Martin ; et plus le monde vieillit, plus il devient mauvais. C'est-à-dire précisément au contraire, dit Pangloss, que plus le monde vieillit et plus il devient bon,

comme cela doit être. N'avez-vous pas vu l'inoculation succéder au quinquina et à l'émétique, le magnétisme à l'inoculation ? et ne voyez-vous pas la vaccine succéder maintenant à tout le reste ? N'avez-vous pas vu des sabots élastiques, des ballons ? N'a-t-on pas commencé par croire aux sorciers, puis aux revenans ? et n'en est-on pas venu maintenant à ne plus croire à rien du tout ? N'est-il pas clair que, pourvu que les progrès de la raison humaine continuent avec autant de rapidité, il y a une raison suffisante pour que dans quelques millions de siècles.... Mon fils ira dans le pays d'Eldorado, s'écria tout d'un coup Candide avec transport. Cacambo qui connaît le pays l'accompagnera; Pangloss et Martin, qui m'ont été d'une si grande utilité dans mes voyages, voudront bien le suivre dans les siens. Pendant ce temps-là nous resterons ici, Cunégonde à faire des pâtés, le frère Giroflée à faire des chevilles, la vieille à boucher les trous des caleçons des jeunes icoglans, Paquette à broder des vestes ou autre chose, et moi à cultiver

notre jardin. La très-gracieuse sultane oubliera mon fils, et cherchera ailleurs un chef des eunuques. C'est alors que tout sera pour le mieux, dit Pangloss. Eh bien, allons donc nous occuper promptement des préparatifs du voyage, reprit Candide. Il se leva et entra dans la chambre voisine, tout le monde se leva et le suivit.

CHAPITRE III.

Départ des voyageurs.

ENTRÉ dans la chambre voisine, Candide s'assit sur un grand fauteuil à pieds de griffon qui avait été fait par le frère Giroflée; et là, d'un ton aussi *solennel* que l'a jamais pu prendre aucun des héros de roman anglais (qui, par parenthèse, le prennent souvent), il dit : Qu'on m'amène mon fils.

Pangloss passa dans le cabinet d'études, où il trouva M. Candide le fils très-utilement occupé, car il travaillait à éclaircir le système de la philosophie de Kant. Il était même fort avancé dans son ouvrage; car, depuis trois semaines qu'il travaillait douze heures par jour, il était heureusement venu à bout de soupçonner un peu le sens de quatre lignes et demie d'un des plus beaux traités du profond métaphysicien. Pangloss le prit par la main, et l'entraîna au pied du tribunal paternel.

Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il vit l'air *solennel* de son père, les larmes de sa mère, les sanglots de Paquette, les soupirs de la vieille! Vraiment, dit-il en lui-même, si l'on plaçait tout cela sous des *ombrages tremblottans* et au clair de la lune, il y aurait de quoi faire une *scène de famille* aussi attendrissante que celles d'Auguste Lafontaine, qui ne le sont pas mal, à ce que prétendent les Allemands. Au reste, continua-t-il tout haut, de quoi s'agit-il, mon cher papa? Mon fils, dit Candide en l'embrassant, vous voilà devenu un homme! Maman me l'a déjà dit, répondit le jeune adolescent. — Eh bien, mon fils, elle doit vous avoir dit en même temps, qu'un homme digne de ce beau nom était fait pour supporter avec fermeté tous les coups du sort. — Je les supporterai, mon papa. — A la bonne heure. Il faut donc vous instruire de ce qui vous menace. La sultane favorite a formé sur vous des projets... Qui ne seront pas plus heureux, interrompit vivement le jeune homme, que ceux que forma la femme de Putiphar sur le chaste Joseph; et

si elle insiste, je saurai bien lui laisser entre les mains... Ce n'est pas votre manteau qu'elle veut vous arracher, interrompit à son tour Candide ; mais qu'il vous suffise de savoir que pour vous soustraire au péril qui vous menace, vous n'avez plus que la ressource de voyager. Voyager ! reprit le jeune homme, qui ne connaissait d'autre voyage que celui de la petite métairie à Constantinople ; qu'est-ce que c'est que cela ? Ce que c'est que voyager ! s'écria Martin, qui, en sa qualité de philosophe, s'emparait de la parole dès qu'il s'agissait d'une définition ; voyager ! Distingo. Si vous faites cette question à un Espagnol, il vous répondra que voyager est faire périodiquement tant de lieues par jour dans une bonne litière bien commode et bien fermée, pour mieux connaître le pays. Interrogez un Anglais, il vous dira que voyager est l'action d'aller répandre dix mille guinées sur différens points de l'Europe, de courir après tout pour ne rien voir, et de répéter à toutes les tables d'hôte que les deux chambres sont le meilleur gouvernement qui

ait existé, qui existe ou qui existera. Adressez-vous à un Français, vous apprendrez que voyager est changer chaque jour de ville pour aller descendre à l'auberge où il y a la plus jolie hôtesse, courir en arrivant au bal ou à la comédie, s'il s'en trouve, et prononcer sur le mérite d'un pays, d'après le plus ou le moins de plaisirs qu'on y a goûtés. Allez trouver un allemand, et vous saurez bientôt...

Mon fils n'est ni Français, ni Anglais, ni Espagnol, ni Allemand, dit enfin Candide, qui n'aimait que médiocrement les remarques toujours aigres de Martin; il voyagera comme un homme raisonnable. Et où irai-je? mon papa, demanda Candide le fils. — Au pays d'Eldorado, mon cher enfant, dans cette heureuse contrée dont tu m'as si souvent entendu parler. Sous ce ciel fortuné où tout est pour le mieux, s'écria Pangloss: car, quoique assurément tout soit fort bien par-tout, tout est encore bien mieux dans cette portion de la terre que dans quelqu'une des autres que ce

soit. Il y a cependant incontestablement des endroits où l'on est à merveille et sur-tout fort à l'aise; par exemple à la représentation d'une pièce de A. B. C. D. E. F., à la lecture d'un journal de G. H. J. K. L. M. N. O. P., à celle des petits vers de Q. R. S. T. U., au cours public de X. Y. Z. &. Mais, mon cher élève, je ne veux pas vous enlever le plaisir de la surprise, si, sur notre route, il se présente pour vous une occasion d'assister à ces belles choses, et à beaucoup d'autres choses encore presque aussi belles que celles-là, quoique ce soit pourtant fort difficile. Et quand partons-nous? demanda le jeune homme. A l'instant même, répondit Candide. Embrassez votre mère, embrassez Paquette, embrassez la vieille, embrassez le frère Giroflée, embrassez-moi, et que le ciel vous conduise. J'entends déjà le fouet de Cacambo qui donne dans la cour le signal du départ.

Mais ma mère est évanouie, répondit le jeune homme en retenant son père qui l'entraînait

déja vers la porte ; mais Paquette tombe en défaillance ; mais la vieille chancelle déja... Ne vous en inquiétez pas, répondit Pangloss ; il est dans l'ordre des choses que tout cela arrive. Puisque les chimistes ont composé des spiritueux, puisqu'ils ont découvert des sels qu'ils donnent à vendre dans de jolis petits flacons pour faire revenir les femmes évanouies, vous voyez bien qu'il est indispensable que les femmes s'évanouissent ; autrement les sels, les spiritueux et les jolis flacons seraient inutiles, et il ne peut rien y avoir d'inutile.... Pas même les détails assommans et les épisodes fastidieux dont les faiseurs de romans modernes grossissent leurs ouvrages ? demanda Martin. Et sans cela, comment feraient les gens qui ont des insomnies ? répondit Pangloss. Et, comme il est assurément pour le mieux que tout le monde jouisse d'un profond sommeil, il s'ensuit nécessairement, qu'il est très-avantageux qu'il y ait de mauvais auteurs. Aussi n'en manque-t-il pas, repartit Martin. Et des libraires qui les impriment, reprit Pangloss.

Aussi n'en manque-t-il pas, repartit Martin en mettant le pied dans la voiture. Et des sots qui les lisent, ajouta Pangloss. Aussi n'en manque-t-il pas, repartit Martin en s'asseyant à la place du fond.

Pangloss, obligé de se mettre sur le devant, se préparait à prouver qu'il n'y avait rien de mieux que d'aller à reculons : déjà il décidait que la nature ayant fait les écrevisses pour présenter le bout de derrière avant le bout de devant, il était très-bien de les imiter; mais Candide, sans attendre la fin de la discussion, ferma la portière et fit signe à Cacambo, qui fouetta trois fois, jura quatre, et réussit enfin à faire partir les chevaux au grand trot.

Tout en suivant nos voyageurs, nous ne nous amuserons pas à examiner quel chemin ils prirent; ce que nous pouvons seulement assurer, c'est que, comme ils avaient le livre des postes du pays, ils enfilèrent la route qui conduisait le plus promptement et le plus direc-

tement possible au pays d'Eldorado. Pangloss trouvait à chaque pas de nouvelles occasions de prouver que tout était pour le mieux. Ils versèrent par exemple le troisième jour dans un précipice de vingt pieds de profondeur ; la voiture se brisa, les chevaux se mirent hors d'état de servir, Martin eut une jambe cassée, Candide, Pangloss et Cacambo en furent quittes pour des contusions; Martin souffrait comme un diable et se plaignait comme dix ; Pangloss, pour le consoler, lui rappelait qu'une des premières lois de la nature étant que les hommes devaient se soulager et s'entr'aider mutuellement, il était pour le mieux qu'il se fût cassé la jambe, afin de leur donner l'occasion de le soigner et d'obéir à la nature, qui ne pouvait ordonner rien d'inutile. D'ailleurs, continuait-il, s'il n'y avait pas de jambes cassées, les bandages et les éclisses ne seraient d'aucun usage : or les bandages et les éclisses existent, donc il faut que les jambes se cassent pour que rien ne devienne en pure perte.

Quand Martin fut rétabli, il fallut acheter une autre voiture et se servir de chevaux de poste. Pangloss louait continuellement l'invention bienfaisante qui met tant de relais aux ordres et à la disposition du premier qui en a besoin. Oui, disait Martin, l'invention ne serait pas mauvaise si les hommes ne l'avaient pas gâtée comme il font de tout le reste. Pourquoi, par exemple, forcer un voyageur à prendre trois chevaux quand deux suffisent et au de-là pour le mener? pourquoi souvent lui en faire payer quatre quand on ne lui en donne que trois? pourquoi l'accabler d'entraves, en ayant l'air au contraire de lui fournir les moyens d'accélérer sa marche? Il est donc clair que loin d'être un avantage, les postes sont une nouvelle source d'abus, comme le sont et le seront toutes les institutions dont les hommes pourront s'aviser.

Point du tout, reprenait Pangloss, les maîtres de poste étant visiblement faits pour recevoir de l'argent, comme les voyageurs pour en dé-

penser, il est tout naturel que les uns et les autres parviennent le plus promptement et le plus directement possible à l'effet auquel ils sont destinés, autrement les lois de l'harmonie préétablie serait notablement blessées : c'est ce qui fait que les effets et les causes se succédant comme ils le doivent, on voit presque tous les maîtres de poste s'enrichir, et les gens qui voyagent beaucoup se ruiner.

La voiture arrivait à la porte d'une auberge, lorsque Pangloss achevait ces mots, et, comme il était déjà tard, on décida qu'on allait descendre en cet endroit pour y passer la nuit.

CHAPITRE IV.

Comment les voyageurs dînent à une table d'hôte, et ce qu'ils y apprennent.

Par des retards auxquels le lecteur ne peut s'intéresser, puisqu'on ne lui en fait pas le détail, et que certainement il ne sera jamais à même de juger si on a eu tort de les lui cacher, nos voyageurs se trouvèrent hors d'état de partir dès le lendemain matin, comme ils l'avaient projeté. Il fallut donc se résoudre à dîner dans l'endroit où ils avaient passé la nuit, et ils prirent cette résolution avec d'autant moins de peine, que la petite ville où leur séjour se prolongeait étant placée à la jonction de deux grandes routes très-fréquentées, les étrangers s'y succédaient en grand nombre et fournissaient un aliment continuel à la curiosité. Pour surcroît de bonheur, ce jour-là était précisément celui où devaient se rencontrer à dîner à la même table deux diligences dont l'une allait au pays d'Eldorado tandis que l'autre en

revenait ; ainsi l'on était sûr d'avoir des nouvelles fraîches de tous les côtés.

Afin de ne pas perdre sa part d'une récolte si précieuse pour les gens qui n'ont rien à faire, et qui aiment la discussion, Pangloss, se hâta d'aller tourner trois assiettes à la table d'hôte qui devait être le rendez-vous général.

Lorsque les deux voitures furent arrivées, que les voyageurs se furent écriés que les chemins étaient ou beaux ou affreux, que le temps était ou plus agréable ou plus mauvais que celui de la veille, on s'assit et l'on commença à manger. On s'en acquitta si bien pendant quelques minutes, que le silence le plus profond n'était pas jadis mieux observé dans un couvent de chartreux. Peu-à-peu l'envie de parler succéda à l'envie de manger, et Pangloss, réservant ses questions pour le dessert, se borna d'abord à faire des observations.

La première chose qui le frappa fut la supériorité marquée qu'affectait la diligence qui

revenait, sur celle qui était en chemin pour arriver. Les gens de la première, fiers de ce qu'ils avaient vu, accablaient ceux de la seconde de tout le poids des lumières que quelques lieues de plus leur avaient fait acquérir. Leur bouche, continuellement remplie des noms des rues les plus connues, des endroits les plus célèbres, des restaurateurs les plus courus, souriait orgueilleusement en voyant l'attention respectueuse qu'elle imprimait aux malheureux qui ne devaient être initiés que douze heures après aux mystères de la capitale. Le jeune homme qui, en revenant de son collège, avait passé une demi-journée dans la grande ville, faisait taire le savant qui depuis trente ans étudiait opiniâtrément au fond de sa province. Si dans la chaleur de la discussion, il s'élevait un point de difficulté, la diligence revenante était sûre de l'emporter en prononçant seulement : On ne dit point, ou on ne fait point cela à Rispa. (Comme M. Candide le fils n'a pu faire exécuter le projet qu'il avait d'abord conçu de placer un atlas à la tête de ses voyages,

nous croyons faire plaisir au lecteur en lui apprenant que Rispa était la capitale du pays d'Eldorado.)

Ainsi, s'écria tout d'un coup Pangloss, qui n'avait prononcé une parole pendant tout le repas, je me résume. Tout le monde se tut et prêta l'oreille à une sortie qui était bien faite pour paraître un peu bizarre. Je prétendais, continua Pangloss sans se déconcerter, et en adressant à Martin un coup-d'œil victorieux; je prétendais qu'il était pour le mieux de voyager, et maintenant j'ajoute qu'il est encore bien mieux pour le mieux d'aller à Rispa; puisque, par l'effet seul de ce voyage, on acquiert le droit d'être fat, impertinent, et de décider à tort et à travers *impunè per totam terram*. Martin leva les épaules et ne répondit rien.

Cet homme déraisonne, s'écria en chorus la diligence *qui allait*. Point du tout, messieurs, répliqua vivement un petit homme de la diligence *qui revenait;* il y a Rispa beaucoup de

gens qui parlent ainsi et qui parlent bien. Et qui parlent bien, répétèrent tous ensemble les autres *revenans ;* et personne ne peut mieux s'y connaître que nous, puisque nous venons de Rispa, ajoutèrent-ils, en appuyant sur ces mots qui ne manquèrent pas sur les *allans* leur effet ordinaire.

Honte d'avoir été vaincus, d'un côté; orgueil d'être vainqueurs, de l'autre; telles furent les causes du silence qui règna pendant quelques momens. Pangloss songea le premier à le rompre : Messieurs, dit-il poliment en s'adressant à la diligence revenante, puisque vous venez de Rispa, et qu'on doit tout savoir quand on arrive de cette ville merveilleuse, aurez-vous la bonté de nous dire où en est la politique dans le pays d'Eldorado ?

Vous ne pouviez vous adresser à personne qui soit dans le cas de mieux vous instruire à ce sujet que moi, répondit le petit homme qui avait déja parlé; je suis orateur, et ce sont les

orateurs qui font tout dans Eldorado, depuis que nous y ébauchons une révolution. Une révolution ! s'écria Pangloss avec surprise. Eh quoi ! vous l'ignoriez? reprit le petit homme; vous ne savez pas encore ce que c'est que les comités révolutionnaires, de salut public, etc., etc., etc.? On ne voit donc dans le pays que vous habitez aucune des soixante et je ne sais combien de gazettes qui s'impriment à Rispa? On ne vous a donc pas dit qu'il n'y a plus dans Eldorado d'autres lois que celles d'une espèce particulière de liberté et d'égalité dont nous sommes les inventeurs ?

La liberté est une belle chose, reprit Pangloss, il y a long-temps que je l'ai avancé, soutenu et prouvé. Elle tient essentiellement à la *nature*, et la *nature* ne peut jamais se tromper. L'homme est donc créé pour être parfaitement libre. Comme pour être parfaitement innocent, interrompit Martin; l'un est aussi facile que l'autre. L'égalité comme vous l'entendez est de même une chimère qu'il est impossible d'é-

tablir. Impossible, repartit Pangloss; rien de plus aisé au contraire; il ne s'agit que de mettre dessus tout ce qui était dessous, et dessous tout ce qui était dessus; de cette manière, les uns ayant joui précédemment et les autres jouissent maintenant, il s'ensuivra qu'au bout d'un temps donné, tout le monde sera au même taux; quitte à recommencer quand la balance paraîtra vouloir pencher encore.

Bravo! monsieur, s'écria le petit homme, voilà précisément ce que nous avons fait; allez à Rispa, et je vous réponds que dans ce moment vous y ferez fortune. Dépêchez-vous cependant, parce que les principes que nous et nos frères et amis nous empressons de propager pourraient bien ne pas tenir long-temps.

C'est cependant une belle chose que la liberté absolue, reprit Pangloss; si je vous déplais, vous êtes libre de me le dire; je suis libre de vous donner un soufflet, mais vous êtes libre de me le rendre; moi je suis libre de vous tuer,

si je suis le plus fort; personne n'a le droit de s'immiscer dans nos petits démêlés, c'est très-commode pour les gens qui ont les passions vives et les manières brusques. Je conçois que ces êtres apathiques qui ont la sottise de vouloir vivre tranquillement avec leurs enfans et leur femme, qui sont assez peu philosophes pour tenir à la paisible possession de ce qui leur appartient, sans vouloir s'emparer du bien de leurs voisins, demandent à grands cris des lois et de l'ordre; mais il est aisé de voir que ces gens-là ont tort; car si la *nature* ne voulait pas qu'on se détruisît et qu'on se mangeât les uns et les autres, elle n'aurait pas formé des lions, des tigres, des requins et des animaux carnassiers. Or, puisqu'il y a des lions, des tigres, des requins et d'autres êtres qui usent à leur gré de leurs forces et de leur volonté pour se tourmenter et se détruire, il est clair que l'homme, qui est le roi de toutes les créatures, et qui à lui seul réunit au suprême degré toutes les facultés des autres animaux; il est clair, dis-je, que l'homme doit conserver, en liberté comme en tout,

la supériorité qui lui est acquise à si juste titre.

Monsieur a raison, s'écria d'un ton emphatique le petit homme; il est bien clair que la *nature*... La nature, la nature, interrompit Martin, je n'entends plus que ce mot sortir de toutes les bouches; et au fond que signifie-t-il à présent? Tout, répondit le petit homme. C'est-à-dire absolument rien, répliqua Martin. Ciel! que dites-vous ? reprit le petit homme; on s'aperçoit bien que vous n'avez pas été à Rispa. Voyez si, lorsque dans quelque vaudeville un couplet, qui ne signifie rien d'ailleurs, se termine par *la nature*, la salle entière ne retentit pas d'applaudissemens ! Remarquez si, lorsque dans un drame on vient à parler de *la nature*, toutes les femmes ne tirent pas leur mouchoir ! Observez si dans les écrits de tous nos philosophes *la nature* n'a pas remplacé *le hasard* qui commençait à passer de mode ! Ah monsieur, quelle arme vous nous enléveriez si vous nous ôtiez *la nature !* qu'aurions-nous à

répondre à ceux qui nous parlent de religion, de providence ? Vous nous mettriez presque dans la nécessité de convenir de l'existence d'un Dieu; et tout le monde sait que la nature est bien plus commode.

D'ailleurs, continua Pangloss, le mot résonne mieux à l'oreille : *la simple nature ! la belle nature !* avec cela que ne fera-t-on pas ? Et sans doute, continua Pangloss ; de même qu'il est pour le mieux qu'une troupe ait un mot d'ordre pour se reconnaître et se retrouver au besoin, il est de même pour le mieux que les raisonneurs aient un point de ralliement pour se tirer d'affaire quand ils ne savent plus que dire; avec cette différence que le cri de guerre des militaires change tous les jours, et que celui des ergoteurs peut durer quelques années, suivant la vogue. Ainsi se sont succédées la *philanthropie*, la *tolérance*, la *philosophie*, l'*humanité*; ainsi se succéderont mille autres belles choses qui dureront.... Tant qu'il y aura des charlatans pour les prôner, interrompit Martin, et

des dupes pour les écouter ; et comme ces deux espèces-là ne se perdront que quand celle des hommes cessera de se perpétuer, nous courons risques d'être assaillis de sornettes jusqu'à la fin du monde. Si le monde finit, dit Pangloss ; car il n'est pas plus prouvé que le monde finira, qu'il n'est encore prouvé que le soleil tourne autour de la terre. Le soleil ! s'écria le petit homme : oh ! nous possédons à Rispa des savans qui vous diront au plus juste ce qui en est, si vous voulez. Nous avons sur l'astronomie des idées toutes neuves et qui vous surprendront, je le parie ; mais Rispa est la ville des surprises dans plus d'un genre. Au reste, bon voyage et bonne santé ; voici la diligence qui part et je me hâte de me rendre où l'on m'envoie. J'ai à *mettre au pas* une province entière qui n'est pas encore *à la hauteur*, et c'est une besogne aussi pressée qu'elle est utile.

Le petit homme sortit en prononçant ces mots, que les voyageurs ne comprirent point,

parce qu'ils n'avaient pas encore été à Rispa; mais comme tout ce qu'on leur avait dit venait encore d'augmenter leur curiosité et leur empressement, ils montèrent sur-le-champ en voiture et donnèrent doubles guides aux postillons, ce qui ne les fit cependant pas aller plus vîte.

CHAPITRE V.

Comment Monsieur Candide le fils et ses trois compagnons arrivèrent dans le pays d'Eldorado, et ce qui leur advint sur les frontières.

DÉJA la voiture qui portait nos intéressans personnages avait parcouru plusieurs milles ou lieues, à la volonté du lecteur : déja Pangloss avait entammé et glorieusement poussé à bout, disait-il, cinq dissertations, lorsque les postillons se retournèrent et dirent à Cacambo, qui regardait à la portière, quoiqu'il fît déja nuit : Voilà que nous entrons dans le pays d'Eldorado ! . . .

A cette exclamation, Pangloss, aussi transporté de joie que le fut Moyse lorsqu'il aperçut la terre de promission du haut du mont Sina ou Sinaï ; à cette exclamation, dis-je, Pangloss ne put retenir le transport de joie et d'enthousiasme qui vint s'emparer de ses esprits. Je

te salue, s'écria-t-il d'un ton inspiré, sol choisi parmi tous les sols pour devenir le séjour du souverain mieux, puisque le souverain bien habite déja toutes les autres parties du meilleur des mondes possibles ! Je te salue, ô terre, jadis fécondée par la prospérité, embellie par la beauté, rendue heureuse par la félicité, illustrée par...

Ici Pangloss fut interrompu, très-mal-à-propos sans doute, par une voix rauque qui cria au conducteur : Halte-là ! Je dis mal-à-propos, d'abord pour le discours, qui par lui-même est très-beau, et l'aurait encore été bien davantage ; et ensuite pour un pauvre malheureux auteur qui, voyageant à pied, et entendant une si pompeuse invocation, la répétait tout bas et tâchait de l'apprendre, dans le dessein de la placer à la tête d'un poëme épique auquel il travaillait.

Etonnés d'une injonction faite d'une manière si subite et si positive, les voyageurs se

témoignaient entre eux les idées qu'elle était faite pour leur inspirer, lorsqu'ils entendirent battre le tambour. Nous sommes dans une ville de guerre, s'écrièrent-ils tous les quatre à-la-fois. Ville de guerre, répéta une voix un peu plus avinée que celle qui avait crié halte-là ! Il n'y a plus de ville de guerre en Eldorado ; tout le pays n'est plus qu'une vaste forteresse, et tout le monde est soldat.

Pangloss allait répondre, lorsque ses yeux furent frappés de la lumière subite d'un bout de chandelle qu'on vint lui apporter sous le nez en ouvrant la portière de la voiture. Votre passe-port ! demanda brusquement la même voix.

Avant de répondre à une interpellation à laquelle ils étaient si peu préparés, le premier mouvement des voyageurs fut de regarder celui qui la leur faisait. Ils aperçurent un paysan qui, par-dessus son costume villageois, portait une vieille épée rouillée pendue à une

courroie ; dans sa main droite était un fusil qui avait perdu la moitié de sa batterie, et dans sa main gauche le bout de chandelle scrutateur dont il vient d'être fait mention.

Votre passe-port ! répéta-t-il avec un hoquet que lui causa l'impatience de voir qu'on ne lui répondait pas. Nous n'en avons point, dit Pangloss. Vous n'avez point de passe-port, s'écria le paysan, vous êtes donc des *automates* (1) ? Cela peut bien être, dit Pangloss ; mais nous ne savons pas ce que c'est que des *automates*. Ni moi non plus, répliqua le paysan; mais comme vous en êtes assurément, et que vous voyagez sans passe-ports, je vous ordonne de descendre et de me suivre au corps-de-garde. Vous n'avez droit de nous rien ordonner, dit Martin un peu échauffé, parce que tous les hommes sont égaux ; nous voyageons sans passe-ports parce que tous les hommes sont libres ; et au lieu de nous retarder

(1) On appelait alors dans le pays d'Eldorado, *automates* et *disparates*, les membres de deux partis opposés l'un à l'autre.

et de nous vexer, vous devriez au contraire nous fêter et nous bien accueillir, parce que tous les hommes sont frères. Allez donc vous promener, si cela vous amuse, et laissez-nous continuer notre route.

A peine ces mots étaient-ils prononcés que le rustique examinateur, qui n'était pas accoutumé à de semblables réponses, s'écria de toute sa force : Aux armes ! aux armes !

Aussitôt sortirent en foule d'une petite grange à moitié fondue sept à huit guerriers aussi militairement costumés que le premier. *A la lanterne ! à la lanterne !* s'écrièrent-ils à leur tour avant de savoir ce dont il s'agissait. Pangloss, qui crut qu'on voulait l'éclairer pour descendre plus commodément, se confondait en remercîmens et ne répondait aux crieurs qu'en leur disant : Messieurs, vous êtes bien honnêtes ; on a raison de dire que le peuple d'Eldorado est le plus poli de l'univers, et qu'il reçoit à merveille les étrangers.

Il ne tarda pas à sortir de son erreur lorsqu'il vit qu'on s'emparait de lui et de ses compagnons, et qu'on les forçait d'entrer dans ce qu'on nommait le corps-de-garde. Là se renouvelèrent les questions et les recherches de papiers : Pangloss eut beau vouloir prouver qu'un homme libre avait le droit de voyager dans un pays libre, et sur-tout sur la grande route, qui semblerait devoir être encore plus libre que tout le reste; il fut décidé que l'on conduirait sur-le-champ les quatre étrangers à une petite ville voisine.

L'ordre fut aussitôt exécuté que donné : on les fit monter sur une charrette, et un détachement fut chargé de les escorter. On imagine aisément que pendant la route les réflexions ne furent pas épargnées sur une semblable aventure. Beaucoup de gens auraient été gênés par la présence d'un caporal qui siégeait avec ses prisonniers dans la charrette; mais y a-t-il au monde quelque pouvoir assez fort pour empêcher deux philosophes qui se trouvent ensemble de discuter ?

Le premier sujet de dissertation qui se présentât naturellement fut la quantité de gens armés qui se trouvait par-tout ; point de village, point de hameau qui n'eût son corps-de-garde, et toujours c'était des paysans. Combien de bras utiles enlevés à l'agriculture ! s'écriait Martin. Mais combien de bras rendus à la gloire ! répondait Pangloss. Je me figure voyager dans les campagnes de l'Attique ou de Lacédémone. La guerre vient-elle ? on prend les instrumens de labourage, on en fait des armes ; à la paix, les armes redeviennent des pioches et des bêches ; rien de plus commode : c'est une épargne de fer considérable ; ainsi faisaient les anciens Romains. Pas vrai, monsieur, dit le caporal ; on prétend bien que nous commençons à ne pas mal leur ressembler ; moi je m'appelle déja Torquatus, ci-devant Gilles.

En attendant, reprit Martin, vos campagnes souffrent, vos récoltes manquent. Mais nous avons des revues superbes, et nous sommes

de service tous les trois jours, répondit le caporal. Avant qu'il soit long-temps vous n'aurez plus de pain, continua Martin. Eh bien nous pendrons des automates en chantant des airs de contredanse, répondit le caporal. C'est fort gai ajouta Martin; mais qu'est-ce que c'est que des automates? C'est un mot d'ordre, répondit le caporal. Un mot d'ordre, répéta Martin avec surprise. Oui, reprit le caporal; quand il faut piller, emprisonner ou pendre, c'est-là le cri de ralliement. Ah, que voilà qui est bien! s'écria Pangloss enchanté: autrefois pour pendre un homme il fallait lui trouver des crimes, avoir des témoins, des preuves; maintenant, en disant c'est un automate, il ne faut plus d'autre chose; le forfait est avéré, l'arrêt prononcé, et le premier venu l'exécute. Plus de besoin de juges, de sbires, de bourreaux: que d'appointemens à faire rentrer dans le trésor public! On voit d'ailleurs combien la sureté publique y gagne, puisque la justice est entre les mains de tout le monde. O le bon pays qu'Eldorado, et qu'une révolution est avan-

tageuse ! Aussi comptons-nous bien y faire notre profit, dit le caporal. Pauvres gens, reprit Martin en secouant la tête ; eh ! quel profit comptez-vous faire ? Pardi, répliqua le caporal, vous allez voir qu'avant qu'il soit long-temps nous n'aurons pas le partage des terres ; et pour lors nous serons tous riches, je men vante. Moi, j'ai un petit fonds de douze cents livres de revenu, et je me flatte...Douze cents livres, interrompit Martin, voilà déja la portion de sept ou huit personnes. Sept ou huit, s'écria le caporal ; allez donc mon beau monsieur, on disait encore hier au club que, dans notre village, nous n'aurions guère moins de mille écus de rente chacun ; j'espère que pour lors nous irons tous en carrosse. En carrosse ! dit Martin en riant, et qui est-ce qui les fera ? Vraiment, les selliers, je pense, reprit le caporal : quand on paie ces gens-là, c'est pour qu'ils travaillent. Ces gens-là ! répéta Martin, vous parlez déja comme un seigneur ; où est donc l'égalité ? D'ailleurs, si vous avez mille écus, le sellier aura mille écus, et il ne

voudra pas plus travailler pour vous que vous ne voudrez travailler pour lui. A la bonne heure, dit le caporal un peu embarrassé, nous n'irons peut-être pas en carrosse, mais au moins nous mangerons notre pain sans nous donner de peine. Votre pain! reprit Martin du même ton; mais qui vous en fournira? Vous verrez qu'il n'y a pas des laboureurs et des boulangers, répliqua le caporal avec humeur. Mais quand les laboureurs et les boulangers auront mille écus comme les autres, continua Martin, croyez-vous qu'ils ne voudront pas aussi eux jouir de leur revenu? Peut-être bien que vous avez raison, dit le caporal; mais vivent les *disparates*, et les *automates* à la lanterne. A cela je n'ai rien à répondre, repartit Martin. Et en effet, la conversation tomba, quoiqu'il y eût assurément encore beaucoup de choses à dire sur ce sujet.

Arrivés au lieu de leur destination, les voyageurs furent introduits dans une chambre où siégeaient, autour d'une table, une douzaine

d'hommes qui avaient l'air de magistrats comme ceux qui les avaient amenés avaient l'air de militaires. Le président de la bande, après avoir entendu le commandant de la troupe, se retourna vers les prisonniers pour les interroger. C'est donc vous qui allez examiner notre affaire, lui demanda Martin en jetant sur l'assemblée un coup-d'œil qui annonçait le peu de confiance que lui donnait l'extérieur de ses juges; voilà sans doute vos avocats, vos conseillers? Avocats! conseillers! répéta le président. Apprenez que ces mots-là sont supprimés comme les emplois qu'ils désignaient. Le comité révolutionnaire à remplacé tous les tribunaux, et chaque brave sans-culotte a droit d'y siéger. Moi, par exemple, je suis perruquier; voilà un maçon, un tailleur, un maître de danse, un apothicaire.

Bonté divine! s'écria vivement Pangloss, sois louée à jamais! Non je n'ai pas besoin d'aller plus loin pour être persuadé que c'est dans cette heureuse contrée que tu as placé le mieux

possible : par-tout ailleurs il faut s'adonner long-temps à l'étude des lois et du droit, avant d'oser entreprendre la pénible tâche de prononcer sur le sort de ses semblables ; ici tout le monde est bon pour cela ; un maître de danse, un apothicaire décident souverainement de la fortune et de la vie de leurs concitoyens ! O fortuné pays d'Eldorado ! combien tu dois fleurir sous un pareil régime !...

Le destin de Pangloss était apparemment de ne pouvoir finir ce jour-là aucune des invocations qu'il commencerait, car le président l'interrompit pour lui demander ainsi qu'à ses compagnons d'où ils venaient. De Constantinople, répondit Pangloss. Ecrivez *ennemis de l'extérieur* dit le président à son greffier. Qui êtes-vous ? continua-t-il ensuite. Moi et monsieur, dit Pangloss en montrant Martin, nous sommes métaphysiciens. Métaphysiciens ! répéta le président ; qu'est-ce que c'est que des métaphyciens ? demanda-t-il tout bas au tailleur qui était à sa droite. Le tailleur, qui

n'en savait pas plus que le président, fit la même question à l'apothicaire, qui la rendit au maître de danse, qui la transmit au maçon. Métaphyciens, répéta celui-ci en se grattant l'oreille, c'est sans doute quelque ordre religieux. Greffier, écrivez *ci-devant moines*, reprit le président. Et ce jeune homme? continua-t-il en montrant du doigt M. Candide le fils. C'est un sujet de la plus haute espérance, répondit Pangloss; il fuit de son pays parce qu'on était à la veille de lui envoyer le cordon. J'entends, reprit le président, le cordon; c'est un ci-devant. Greffier, mettez *cordon bleu émigré de Turquie*. Quel est cet autre homme? demanda-t-il ensuite en parlant de Cacambo. C'est notre valet, dit Pangloss; il est né sujet du roi d'Espagne. On ne dit plus ni *valet*, ni *roi*, reprit le président en colère; tous les domestiques sont devenus *familiers*, et nous voulons qu'on appelle les rois des *tyrans* ou des *despotes*; qu'il vous en souvienne.

Après un interrogatoire aussi exact, contre

lequel les philosohes protestèrent en vain, on conduisit nos voyageurs en prison, où ils furent écroués sur un procès-verbal duement enregistré, et signé seulement par le président, et *plus bas* par l'apothicaire, attendu que les autres membres n'avaient jamais appris à écrire.

CHAPITRE VI.

Comment les prisonniers sortirent de prison, et ce qui leur arriva ensuite.

Bonne capture! s'écria le geolier en fermant ses verroux sur les nouveaux détenus; un cordon bleu et deux ci-devant moines, voilà qui ne sortira de mes mains que pour faire le grand voyage. Martin entendit ces paroles, et regarda Pangloss en soupirant. Criez donc maintenant bien haut que tout est pour le mieux, lui dit-il d'un ton amer; vantez-nous donc votre pays d'Eldorado, où la première réception que l'on nous fait est de nous mettre en prison. Mais, répondit Pangloss, puisqu'il y a des prisons, il est clair que c'est pour mettre quelqu'un dedans; et puisque c'est nous qu'on y a mis, il s'ensuit nécessairement que cela devait arriver; et puisque cela est arrivé, il n'y a pas de doute que ce ne soit pour le mieux, attendu que rien ne peut être mal, et sur-tout en Eldorado, où il y a tant de restaurateurs du

bien et de destructeurs des abus. N'est-ce donc pas un abus, reprit Martin, que de faire passer des philosophes pour des moines ignorans ? Il y a, répliqua Pangloss, tant d'ignorans qui ne sont même pas moines qu'on fait passer pour des philosophes, qu'il faut bien une compensation pour rétablir l'équilibre dans la grande balance des choses humaines. Prendrez-vous aussi gaiement votre parti sur le voyage que nous a annoncé le geolier, peut-être pour ce soir ? demanda Martin. Eh bien ! répondit Pangloss, si nous mourons ce soir, d'autres naîtront certainement à notre place, et il n'y aura rien de perdu. Mais nous sommes innocens, ajouta Martin. Le fussions-nous encore davantage, repartit Pangloss, puisqu'il fallait une révolution pour enrichir un certain nombre d'individus, le sort d'une vingtaine de millions d'hommes est un point imperceptible qui se perd dans l'abyme des infinimens petits, et la révolution n'en doit pas moins aller son train.

Martin leva les épaules et se tourna de l'autre

côté, le jeune Candide s'endormit, et Pangloss se mit à penser à ce qu'il voulut, peut-être même à rien du tout, comme il arrive quelquefois à tout le monde, même à des philosophes qui se croient beaucoup plus profonds que notre métaphysicien.

La nuit arriva sur ces entrefaites, et chacun des prisonniers se préparait à la passer plus ou moins commodément, lorsqu'ils entendirent le bruit des clefs et le frottement des verroux. L'idée du grand voyage, qui était restée si fortement gravée dans l'esprit de Martin, ne manqua pas de se présenter d'abord à sa pensée: Pangloss même ne put se défendre d'éprouver un peu de frayeur, et déjà il invoquait Sénèque, Caton d'Utique, Socrate, et tous les autres philosophes dont le courage allait lui être si nécessaire. Il en fut pour ses préparatifs de bravoure, car ce n'était rien moins que la nouvelle de la mort qu'on venait lui apporter.

Messieurs, dit un homme qu'aucun de nos

voyageurs ne reconnut, par une raison bien simple, c'est qu'ils le voyaient tous pour la première fois ; messieurs, je viens dans l'intention de vous rendre un éminent service : vous êtes en prison, et vous n'avez point de passe-ports ; je vous en apporte et je vais vous mettre en liberté. Mille actions de grâces vous soient rendues, s'écrièrent les quatre voyageurs en chorus ; vous êtes un ange, une divinité, et il n'est point en nous de moyens de vous témoigner notre reconnaissance. Ne soyez pas inquiets sur cet article, reprit l'homme bienfaisant, je vais vous enseigner un secret certain pour me prouver vos sentimens d'une manière digne de moi. Ah! parlez, parlez, reprirent-ils encore tous quatre à-la-fois ; nos cœurs sont impatiens de s'acquitter envers vous. Que peuvent-ils vous offrir? Cinquante louis pour les quatre passe-ports, répondit l'inconnu : en voilà plus de deux cents que je donne de la sorte, et il ne m'en est pas encore sorti des mains à moins de cent écus la pièce. Cent écus pour un passe-port! dit Martin, il y aurait de

quoi adoucir le sort d'une pauvre famille entière. C'est encore bon marché, reprit l'inconnu; mais on se sauve sur le grand débit : vous ne savez pas que c'est-là tout le revenu de ma place. Et quelle est donc cette place? demanda Martin. Je suis, répondit l'inconnu, secrétaire particulier du président qui vous a fait mettre en prison ce matin. Comment! s'écria Pangloss, et s'il vient à savoir..... Ne craignez rien, interrompit le secrétaire, c'est de sa part que je viens; et si les passe-ports vous coûtent aussi cher, c'est qu'il y en a une grande partie pour lui; une autre sera distribuée aux membres du comité; et, quoique j'aie le plus de peine, le plus petit lot serait pour moi, si je n'avais pas soin de faire ma part d'avance. J'entends, reprit Martin; ces messieurs sont comme la lance d'Achille, ils guérissent les blessures qu'eux-mêmes viennent de faire. Que voulez-vous, monsieur, répliqua le secrétaire; dans le moment où nous vivons, les emplois sont si peu stables, qu'on ne saurait trop prendre de moyens pour en tirer tout le parti possible.

Dépêchez-vous donc de me compter mon argent et de vous en aller, parce que la prison est petite et que vos places sont déja retenues.

Quelque exorbitant que fût le marché qu'on leur proposait, nos voyageurs sentirent bien qu'il n'y avait pas moyen de s'y refuser, et, quoique sans doute bien à regret, ils comptèrent les cinquante louis. Le secrétaire se retira en laissant la porte ouverte et en leur disant qu'ils étaient libres de sortir.

Ils ne tardèrent pas à profiter de la permission, et ils étaient déja au bout du premier corridor, lorsqu'ils rencontrèrent le geolier, qui leur demanda, d'un ton dur, où ils allaient. Prendre la route de Rispa, répondit Cacambo, d'après les passe-ports que M. le président vient de nous faire généreusement expédier. Cela vous plait à dire, répondit le geolier; mais pour prendre la route de Rispa il faut d'abord sortir d'ici, et pour cela il faut préalablement me donner deux louis. Cependant, dit Pangloss,

M. le secrétaire nous a assurés que M. le président.... M. le secrétaire et M. le président font leurs affaires, interrompit le geolier, et moi je fais les miennes; ainsi, deux louis, ou point de liberté.

Cinquante louis une fois payés, il devait peu coûter d'en donner deux de plus ; c'est ce que firent nos voyageurs; et, pour le coup, les voilà dans la rue et bientôt sur la grande route de Rispa, qu'ils suivirent toute la nuit à pied, parce qu'ils ne purent trouver de voitures. Ils eurent à traverser plusieurs villages où l'on ne manqua pas de leur demander leurs passeports : tout fiers d'en avoir à présenter, ils exhibaient ceux qu'on leur avait donnés, sans savoir ce qu'il y avait dessus, car jusqu'alors ils n'avaient pas été à même de les lire : ce ne fut que le lendemain à la pointe du jour qu'ils eurent la curiosité de savoir ce que contenait cette feuille de papier à la faveur de laquelle ils venaient de faire au moins dix lieues en dépit des corps-de-garde et des examinateurs.

Quel fut leur étonnement lorsqu'ils virent que M. le secrétaire avait sans doute commis une petite erreur, ou qu'il avait eu une légère distraction en leur délivrant leurs papiers! Pangloss était désigné comme ci-devant fermier-général; le signalement annonçait un homme d'une grande et belle taille, et le philosophe avait à peine cinq pieds : Martin était porteur du passe-port d'une jeune demoiselle de dix-neuf ans; ceux de Candide et de Cacambo étaient à-peu-près aussi bien assortis.

Le premier mouvement des quatre personnages fut d'abord de rire d'une découverte aussi plaisante, et ensuite de la perspicacité des bons paysans, qui, tout en affectant d'être de très-sévères inquisiteurs, ne s'étaient aperçus de rien. La réflexion leur rendit leur sérieux, en leur faisant voir qu'ils ne s'en tireraient peut-être pas aussi aisément, lorsqu'ils arriveraient dans quelque ville où l'on y verrait un peu plus clair. Que faire?... retourner à l'endroit d'où l'on était parti? mais il y avait dix mor-

telles lieues, on était excédé de fatigue, et savait-on d'ailleurs si M. le secrétaire n'exigerait pas de nouvelles sommes pour donner de nouveaux papiers?

Après un assez long débat, on se décida à courir les risques de continuer sa route; on commença par distribuer les passe-ports du mieux qu'il fut possible; on donna à Candide, qui n'avait que quinze ans, celui de la jeune demoiselle; Martin, qui était le plus grand de la troupe, s'arrangea du rôle de fermier-général; Pangloss et Cacambo prirent les deux autres, et, à la rigueur, il y avait lieu d'espérer que la caravane voyagerait sans mal-encontre.

Déja elle avait fait le premier pas, lorsque Pangloss découvrit à peu de distance du chemin un château de belle apparence. Allons à cette maison, dit-il; le propriétaire est sans doute un homme puissant, nous lui conterons simplement notre histoire; il nous écoutera avec bonté, parce qu'un homme qui est puissant,

dans un pays où tous les hommes sont frères, doit être généreux et compatissant. Je suis déja sûr qu'avec sa protection, nous nous tirerons d'affaire. En finissant ces mots, Pangloss prit un sentier qui conduisait au château ; Martin le suivit en secouant la tête d'un air qui annonçait qu'il était loin de partager la confiante sécurité de son compagnon.

CHAPITRE VII.

Comment M. Candide le fils, Martin, Pangloss et Cacambo arrivèrent dans un beau château, et ce qui se passa en icelui.

Ils eurent bientôt gagné les avenues, au bout desquelles ils aperçurent un château superbe, dont la façade se dessinait majestueusement au milieu d'une grande cour. M. Candide le fils, qui n'avait jamais vu que de l'architecture à la turque, ne pouvait pas revenir de l'élégance de celle du pays d'Eldorado. D'après ce que m'a dit ma mère, s'écria-t-il, ce château-là doit être presque aussi beau que celui de Thunder-ten-tronck, lieu du domicile et monument de la gloire de mes ancêtres. Que dites-vous, mon fils, s'écria à son tour Pangloss, ce château, malgré sa magnificence, ne sera jamais aussi fameux dans l'histoire que celui auquel vous ne craignez pas de le comparer. D'abord il n'a pas l'avantage d'être situé en Westphalie; de plus, quel que

puisse être le propriétaire, il est bien loin, j'en suis sûr, d'avoir, comme feu M. le baron de Thunder-ten-tronck, votre aïeul, de glorieuse mémoire, soixante et douze quartiers de noblesse dans son trésor, et quarante jambons de Mayence dans son charnier. Je gagerais ensuite ma tête qu'il n'arrivera jamais dans ce château des choses aussi surprenantes que dans celui dont je ne puis jamais prononcer le nom sans verser des larmes; car enfin, mon cher enfant, vous n'ignorez pas que c'est là que votre mère fut violée par un grand Bulgare de six pieds de haut, et que votre père fut d'avance pour la première fois... Fi donc, interrompit Candide, est-ce donc devant moi, qui suis leur fils, qu'il faut parler de choses semblables. Un enfant bien né ne doit point être informé de tout ce que sa mère et son père peuvent être ou avoir été. Le beau scrupule, dit Martin, dans un temps où nous sommes venus à un tel point de confiance et de sécurité qu'il n'y a point de fils d'une femme à la mode qui ne sachent au juste quel est l'homme qui *ne viole*

point leur mère. Nos mœurs ne sont plus gênantes, et l'on a reconnu que c'était une duperie de ménager un monde qui ne ménage personne.

Mais, s'écria Pangloss, jusqu'à présent on avait sans cesse reproché aux femmes leur dissimulation ; elles profitent de la leçon, et cherchent à s'en corriger, rien de mieux assurément ; ceux qui les accusaient auparavant voudraient-ils maintenant les blâmer d'avoir suivi leurs conseils ? Ils auraient grand tort, puisqu'en retranchant un défaut on fait un pas de plus vers la perfection, qui fut, qui est, et qui sera toujours le véritable but de la nature ; cela est donc fort bien comme tout le reste, et je ne vois encore ici que de nouveaux progrès de l'esprit humain et de nouveaux bienfaits de la philosophie. C'est-à-dire, repartit Martin, que de nouveaux degrés de dépravation, que de nouveaux élans vers la dissolution totale de la société ; puisque renverser les mœurs, qui en sont le fondement et le lien, c'est la détruire

elle-même. Faux principes, conséquences plus fausses encore, répliqua Pangloss ; qui peut donner de la force et de la consistance à la société, si ce n'est les rapprochemens et les rapports plus fréquens et plus intimes entre ses différens membres ? Où résidait la résistance qu'opposait ce faisceau de dards présenté jadis par un père à ses enfans ? n'était-ce pas dans le lien qui servait à les réunir et à les resserrer ? Or, les femmes formant de même une grande chaîne qui lie plus ou moins tous les hommes entre eux, plus elles ajouteront de chaînons particuliers à cette chaîne, plus le faisceau général deviendra compacte et difficile à délier. Donc, il est pour le mieux que les femmes aient beaucoup d'amans, puisque multiplier les alliances c'est établir de nouveaux nœuds entre les hommes, c'est fonder véritablement parmi eux cette *grande famille* dont parlent tous les philosophes et les philanthropes.

Au lieu de répondre, Martin se borna à faire à Pangloss les trois questions suivantes :

L'homme a-t-il été créé pour être parfaitement semblable aux animaux ? Son plus bel attribut n'est-il pas de pouvoir se mettre au-dessus d'eux par la raison et la morale ? Est-il conforme à la raison et à la morale que le nœud d'où doivent partir tous les autres, et duquel tous les autres tiennent leur force, ne soit plus qu'un léger fil qu'on ne se donne même pas la peine de rompre ?... Pangloss toussait déjà pour entamer un nouveau raisonnement, lorsqu'il remarqua qu'il n'aurait pas le temps de l'achever, attendu qu'il n'était plus qu'à dix pas de la grille du château. Il s'avança donc vers un homme qui était assis sur une borne près de la porte d'entrée, et chercha la première phrase du discours qu'il allait lui adresser.

Des gens qui voyagent à pied impriment toujours invinciblement une sorte de défiance; et, avant que Pangloss eût pu commencer sa harangue, l'homme assis sur la borne lui avait déja demandé, qui êtes-vous ? que voulez-vous ? et tout cela d'un ton fort peu propre à lui donner de la hardiesse.

Quand on s'attend à avoir l'initiative, la question la plus simple et la plus naturelle suffit souvent pour embarrasser; c'est ce qui arriva au philosophe. Dire tout bonnement son nom, c'eût été ne rien dire; raconter son histoire, c'eût été un peu long; Pangloss cherchait une réponse qui pût parer à tout. Il se rappela que depuis qu'il était entré dans le pays d'Eldorado il n'avait entendu vanter que les *disparates*, que toutes les chansons étaient à la louange des *disparates;* il imagina donc, assez naturellement semble-t-il, que ce titre, si considéré et si puissant par-tout, devait, là comme ailleurs, être une excellente recommandation; et il ne crut pouvoir mieux faire que de s'écrier d'un ton victorieux: Vive la fraternité! nous sommes de bons *disparates*.

A ces mots, l'homme assis sur la borne se leva brusquement, et levant tout aussi brusquement un gros bâton qu'il avait à la main: Eloignez-vous d'ici, gredins, dit-il d'un ton brutal, si vous ne voulez pas que je vous as-

somme. Monsieur, lui dit Pangloss un peu déconcerté par un semblable accueil, nous n'avions pas du tout l'intention d'échauffer votre bile : nous avons annoncé que nous étions *disparates* quoique nous ne sachions pas ce que cela veut dire, parce que nous avons cru que c'était tout ce qu'il pouvait y avoir de mieux ; mais puisque cela vous contrarie, nous prendrons tous les titres que vous voudrez, même celui d'*automates*, que nous n'entendons pas davantage, quoiqu'il nous ait déja fait mettre en prison et qu'il ait manqué nous faire pendre; nous sommes, au reste, de pauvres étrangers fort embarrassés de notre personne, comme vous allez en juger.

L'homme baissa son bâton, et Pangloss lui fit le plus succinctement possible le récit de ce qui s'était passé depuis le départ de la petite métairie. Je vais, dit l'homme, après que notre métaphysicien eut achevé, rapporter tout cela à monsieur ; et si ce que vous me racontez est vrai, je ne doute pas qu'il ne fasse son possible pour vous être utile, car c'est le meilleur homme du monde.

Il s'éloigna en disant ces mots et revint au bout d'un instant annoncer à nos voyageurs que le maître du château était disposé à les recevoir.

On les introduisit dans un très-beau salon, où il trouvèrent un vieillard vénérable dont la figure respirait la bonté et la vertu. Il était décoré d'un ordre qu'on avait d'abord illustré en le donnant à ceux qui avaient bien servi leur patrie, et qu'on avait fini par avilir en le donnant à tout le monde. Près de lui était une jeune personne qui paraissait avoir tout au plus seize ans; elle était assise devant un métier à broder et avait la tête penchée sur son ouvrage, de manière qu'une forêt de cheveux blonds cendrés, qu'elle laissait aller sur leur bonne foi, cachait entièrement sa figure.

Candide fut également frappé en entrant de la bonne mine du maître et de la richesse de l'appartement; il ne pouvait se lasser de regarder tout ce qui était autour de lui; la jeune

personnne leva la tête, et il ne regarda plus que la jeune personne.

Pangloss, toujours empressé de devenir l'orateur de la troupe, s'était avancé d'abord vers le vieillard, et lui avait déjà débité une harangue à laquelle celui-ci n'avait répondu qu'en invitant obligeamment les voyageurs à s'asseoir. Ils obéirent; mais, tout en s'asseyant, Candide eut soin de se placer de manière à ne pas perdre de vue la jeune fille, dont les joues se coloraient déjà de la douce rougeur de l'innocence, en remarquant avec quelle attention il la considérait. Celles de Candide étaient peut-être aussi animées; mais, à travers l'embarras de la timidité, on reconnaissait sans peine l'expression ingénue de cette émotion délicieuse qu'on éprouve rarement deux fois dans la vie.

Pendant ce temps-là, le vieillard se faisait raconter tout ce que Pangloss avait déjà dit au portier. Le métaphysicien, enchanté de voir avec quel intérêt et quelle complaisance son

hôte avait l'air de l'écouter, ne ménageait pas les détails et les épisodes : souvent il se répétait, quelquefois même il se contredisait ; mais le vieillard, qui était honnête, et qui d'ailleurs savait que Pangloss était philosophe, paraissait ne pas s'apercevoir de tout cela ; et, dans le fond de son cœur, il le lui pardonnait sans peine, parce qu'il n'ignorait pas que c'était une habitude invétérée chez les gens de sa profession.

Lorsque le récit fut achevé, le sensible vieillard redoubla de témoignages d'estime et d'affection pour des étrangers qui méritaient, disait-il, un autre accueil de la part des habitans d'Eldorado. Il s'informa ensuite du nom que portait chacun d'eux : ceux de Pangloss et de Martin ne lui causèrent aucune surprise ; mais lorsqu'il entendit ceux de Candide et de Cacambo, il ne put s'empêcher de donner les plus grandes marques d'étonnement. Candide! s'écria-t-il. Monsieur serait-il parent de ce Candide, qui voyagea dans notre pays il y a

dix-sept ou dix-huit ans ? et le Cacambo que je vois serait-il le fidèle valet du Candide dont je parle ?

Précisément, répondit Pangloss, ce Candide-ci est le fils du vôtre, et ce Cacambo est le Cacambo que vous avez vu dans le voyage que vous nous rappelez. Ah ! jeune homme, dit le vieillard à Candide, en s'avançant vers lui et en lui tendant les bras, permettez que je vous témoigne tout le plaisir que me cause l'arrivée du fils d'un homme dont je me fais gloire d'avoir été l'ami. Mon père ne m'a jamais dit qu'il eût eu cet honneur-là, répondit modestement Candide. Il fut lié davantage avec mon fils, reprit le vieillard, leurs âges étaient plus d'accord, mais, puisque le malheureux n'existe plus, c'est moi qui dois acquitter sa dette. Monsieur votre fils est mort ! ah ! j'en suis désolé, dit Candide avec cette expression naïve que peut seule inspirer la nature ; on eût cru en ce moment qu'il avait beaucoup connu celui dont il semblait déplorer si sincèrement

la perte. Oui, répondit le vieillard, j'ai eu le chagrin de le voir périr dans mes bras il y a deux ans ; mais je ne dois pas le regretter, ajouta-t-il en essuyant une larme qui sillonnait ses joues ridées, puisqu'il est mort pour sa patrie. D'ailleurs ne m'a-t-il pas laissé une consolation ? Voilà sa fille qui est devenue la mienne ; voilà ma Sophie qui est devenue l'héritière de tout l'amour que j'avais pour lui.

Sophie se leva vivement, et courut se jeter dans les bras de son aïeul, qui la pressa contre son sein, en élevant vers le ciel un regard douloureux, auquel se mêlait cependant encore l'accent de la résignation et du courage. Ah ! si Candide eût été peintre, quel tableau sublime il eût fait de ce groupe intéressant !

L'attendrissement du vieillard ne dura qu'une minute. Ma Sophie, dit-il à sa fille en la baisant au front, écartons des souvenirs pénibles, et ne songeons qu'à recevoir dignement des hôtes qu'un génie bienfaisant semble avoir pris

soin de nous envoyer. Je n'ai pas besoin de te dire tout ce que le fils de l'ami de ton père a le droit d'attendre de nous.

Ce titre sembla donner plus de hardiesse à Candide, il se persuadait déja lui-même avoir quelques droits auprès de Sophie; il était moins embarrassé en la regardant; Sophie au contraire le devenait davantage, elle n'osait presque plus lever les yeux sur lui. Ce n'était pas qu'il lui fît peur, car il était très-joli garçon; mais c'est que ce sont ordinairement les jolis garçons que les jolies filles regardent le moins quand elles sont bien élevées; et Sophie n'avait pas encore été à Rispa.

Mon père m'a bien souvent parlé de vous, mademoiselle, dit tout-à-coup Candide, qui voulait dire quelque chose à Sophie, et qui, au lieu de cela, lui aurait dit, Je vous trouve charmante, s'il eût suivi l'impulsion de son cœur. Il n'y a qu'une petite difficulté, dit le vieillard en souriant, c'est que Sophie n'était

pas née, et que son père n'était même pas marié, lorsqu'il a connu le vôtre.

Candide rougit beaucoup; il venait de prononcer le premier mensonge qui fût sorti de sa bouche depuis qu'il existait. Il n'aurait peut-être pas recouvré la force de parler de sitôt, s'il n'eût cru reconnaître, dans un regard que lui adressa furtivement Sophie, qu'elle ne lui en voulait pas pour le petit anachronisme qu'il venait de commettre.

Avant de parler des regards de Sophie, j'aurais peut-être dû apprendre à mon lecteur, qui s'en doutait déja, je gage, qu'elle avait deux grands yeux bleus, tels que je lui désire d'en rencontrer à la femme qui fixera ses vœux. Comme vraisemblablement je ne serai pas long-temps à avoir aussi à rapporter quelques discours de l'aimable Sophie, c'est assez l'occasion de dire qu'elle avait une de ces bouches mignonnes qui savent donner un nouveau prix aux mots les plus flatteurs. Avec

de si jolis yeux et une si jolie bouche, l'amour se serait reproché de ne pas réunir sur son visage céleste toutes les grâces et tous les charmes dont on sait qu'il est le dispensateur. Ajoutez à cela une blancheur éblouissante, une taille plus légère et plus voluptueuse qu'imposante, un pied fripon, une main plus friponne encore, les cheveux blonds cendrés dont j'ai parlé tout-à-l'heure; et si, en lisant ce portrait, tout jeune homme de l'âge de Candide ne dit pas qu'il eût été son rival, je conseille à mes lectrices d'en avoir mauvaise opinion, et je ferai mon compliment à Sophie de ne pas éprouver pour lui cette prévention favorable dont elle ne put se défendre en voyant mon jeune héros.

Plus d'une aimable dame s'attend peut-être à me voir tracer ici le portrait de cet intéressant jeune homme; je conviens que ce serait assez le lieu; mais, comme il n'a point encore été à Rispa, qu'il ne soupçonne pas même l'existence du journal des modes, je

les prie d'attendre, pour le leur présenter, qu'il ait humé l'air régénérateur de la capitale, et qu'il ait endossé un costume sans lequel tous ses agrémens naturels seraient perdus auprès d'elles. Il ne sait encore ni comment on se tient, ni où l'on met sa main pour avoir bon ton, et je ne veux pas l'exposer à commettre des gaucheries qui ne sont pas toujours aisément pardonnées. Il en ferait même de plus d'un genre, attendu qu'il est très-timide; et plusieurs femmes n'aiment plus les gens qui ont l'air embarrassé.

Nous l'avons laissé dans cet état après la remarque du vieillard; mais nous avons vu en même-temps qu'un regard de Sophie avait suffi pour lui donner, non pas ce que beaucoup de jeunes gens à Rispa appelaient de l'assurance, parce que dans le château du vieillard, qui était à quinze lieues de cette ville merveilleuse, on nommait encore cela de l'effronterie; mais pour lui rendre ce que, dans les anciennes annales d'Eldorado, on dé-

signait sous le nom de *maintien décent*. Au surplus, reprit-il, tout ce que mon père aurait pu me dire de mademoiselle n'aurait rien ajouté au plaisir que me fait éprouver le bonheur de la connaître; et comme Candide ne savait pas de meilleur moyen pour faire connaissance avec les gens que de les embrasser, il s'avança vers Sophie avec une expression de candeur, dont la mère la plus scrupuleuse n'aurait pu être effarouchée. Le vieillard en jugea de même apparemment, car il se contenta de sourire en voyant l'empressement de Candide. Sophie rougit, si cependant il était possible qu'un nouvel incarnat s'ajoutât à celui qui colorait déja son visage; elle fut si surprise, si déconcertée que Candide imprima ses lèvres sur sa joue avant qu'elle eût le temps de songer à ce qu'elle devait faire. J'ai ouï dire, par des médisans, que la surprise avait quelquefois conduit beaucoup plus loin des femmes un peu moins novices que Sophie.

CHAPITRE VIII.

Comment il arriva dans le château des événemens aussi surprenans que dans celui de Thunder-ten-tronck.

Je suis sûr que déja plus d'un lecteur s'est écrié : Voilà Candide amoureux de Sophie, et Sophie amoureuse de Candide ! J'en suis bien fâché pour la pénétration de celui qui croit avoir deviné le premier ce beau secret, mais Cacambo en avait eu l'idée avant lui, et il l'avait déja communiqué tout bas à Martin cinq minutes après qu'il eut vu ensemble les deux jeunes gens. On trouvera peut-être que que Cacambo était bien clair-voyant; mais j'ai déja dit ailleurs que Cacambo n'était pas un valet ordinaire. On trouvera peut-être aussi que Candide et Sophie s'enflamment un peu promptement. Si je n'écrivais pas une histoire véritable, j'invoquerais, pour répondre à ce reproche, l'autorité des faiseurs de roman

et de comédie, qui connaissent si bien les merveilleux effets de ces coups subits de la sympathie ; mais comme ma plume est en ce moment la plume de fer de la vérité, et qu'aucun des auteurs contemporains n'a écrit contre ce que j'avance, tous les gens raisonnables, et dans notre siècle de lumières c'est, dit-on, le plus grand nombre, ne refuseront pas de me croire : tous les gens amoureux qui connaissent le prix d'un baiser, et surtout du premier, me pardonneront à leur tour d'avoir, par cette digression, laissé à Candide et à Sophie le temps de savourer celui qu'ils venaient l'un de donner et l'autre de recevoir. Tous deux éprouvaient ce qu'ils n'avaient jamais senti, et le cœur qui n'est pas encore mort au plaisir sait combien il est doux ce moment qui donne naissance à tant d'impressions jusqu'alors inconnues.

Sophie n'était plus à elle, Candide se croyait transporté dans une région céleste ; le vieillard dissipa le prestige en les prenant tous deux

par la main et en les entraînant vers une fenêtre qui donnait sur la cour. Voilà, je crois, dit-il à sa fille, tes protégés qui arrivent. On entendait en effet dans le lointain le son d'une musique champêtre. Ce sont, continua-t-il, deux jeunes gens du village voisin dont on célèbre aujourd'hui le mariage; Sophie leur a fait une petite dot sur ses propres épargnes; et moi, pour imiter le bon exemple qu'elle me donne, je me suis chargé du repas de noces, dont vous voyez les apprêts sous ces arbres.

Sophie baissa les yeux; Candide jeta sur elle un regard qui respirait plutôt l'admiration et le respect que l'amour; il n'avait vu en elle jusqu'alors qu'une femme charmante; elle lui semblait en ce moment une intelligence divine formée pour répandre par-tout le bonheur autour d'elle.

Bientôt la troupe joyeuse entra dans la cour; le vieillard, Sophie et les quatre étrangers

descendirent au-devant. Les jeunes époux vinrent offrir à leurs bienfaiteurs des rubans et des guirlandes ; ils y joignirent l'hommage, plus précieux pour eux, de leurs sentimens de reconnaissance.

Sophie paraissait enchantée ; elle-même était étonnée d'éprouver un mouvement d'orgueil après avoir fait du bien. Le vieillard ne voyait que sa petite-fille, on pouvait juger en cet instant combien elle lui était chère. Le spectacle des transports qu'elle inspirait semblait le rajeunir ; il se joignait aux villageois pour la fêter, et les animait par son exemple.

On se mit à table sous le feuillage ; le repas fut gai et très-court : on était impatient de danser : à peine les tables étaient enlevées que les cornemuses donnèrent le signal. Dire que Sophie se mêla parmi les danseuses, c'est assez dire que Candide fut bien vite au nombre des danseurs. Sophie dansait à l'eldoradienne, Candide à la turque, les paysans

sautaient au hasard ; mais tout est bon, tout est d'accord à la campagne, quand l'amour et le plaisir font les frais de la fête. Le vieillard, assis sous un arbre, au milieu des deux philosophes, et entouré des anciens du village, jouissait avec eux de l'alégresse de ceux dont ils ne pouvaient plus partager les amusemens. Le groupe que formaient toutes ces têtes respectables, sur lesquelles le plaisir semblait encore effeuiller quelques fleurs, n'était peut-être pas le moins intéressant de tout le tableau. Martin même était ému. Il disait tout bas, comme emporté par un mouvement surnaturel : Je suis forcé de convenir qu'il peut y avoir quelque chose de bien ; mais quelle somme de maux, ajoutait-il ensuite, doit inévitablement compenser bientôt ce dérangement momentané de l'ordre naturel des choses ! Hélas ! le malheureux philosophe était peut-être, au fond du cœur, bien éloigné de croire que sa fatale prophétie tardât si peu à s'accomplir.

Lorsque la danse fut finie, toute la troupe se promena dans le château, dont les maîtres étaient les premiers à ouvrir chaque appartement : de la cave au grenier tout fut visité ; pas le plus petit cabinet où tout le monde ne pénétrât à son tour. On sait ce que c'est que la curiosité, et sur-tout celle de paysans qui n'ont rien vu. La fin de la journée fut celle de la fête, et les derniers rayons du soleil couchant semblèrent ramener chacun dans sa maisonnette.

Quelle est belle, quelle est consolante la soirée d'un jour passé comme celui-ci ! disait le vieillard en rentrant au château. Et, grâces au ciel, nous sommes assez heureux pour pouvoir nous procurer souvent des plaisirs aussi purs. Je suis riche, mais je ne regarde ma fortune que comme un dépôt dont je dois une partie à ces pauvres gens. Sophie est mon unique héritière, son cœur est d'accord avec le mien, et nous sommes toujours de moitié dans le soin d'alléger les peines de ceux que nous regardons comme nos enfans.

Ah! que je voudrais pouvoir partager avec vous une jouissance si délicieuse! s'écria vivement Candide, auquel le sentiment de la bienfaisance ne dictait pas seul cette exclamation. Le bon vieillard en fut la dupe, il n'y vit que l'élan de la sensibilité; Sophie sourit légèrement et soupira ensuite, ce qui me donne à croire qu'en ce moment elle avait plus de pénétration que son aïeul. Qu'on ne s'attende pas, d'après cette conjecture, à me voir essayer d'interpréter tous les sourires et les soupirs qu'elle pourra faire par la suite; expliquer toujours ce qui se passe dans l'ame d'une femme est une tâche que je reconnais humblement au-dessus de mes forces. Candide se crut apparemment plus habile que moi, car il ne manqua pas de traduire en sa faveur ce qu'il crut remarquer sur le visage et dans les mouvemens de Sophie. Mais, s'il est permis à un amoureux de ne douter de rien, l'historien intègre doit douter de tout, dans le siècle où j'écris.

Retiré dans sa chambre, le vieillard s'en-

dormit sans doute du sommeil paisible qui attend toujours dans son lit l'être vertueux et bienfaisant ; la veille encore, Sophie aurait dormi d'aussi bon cœur que son grand-père, mais l'Amour et Morphée voltigent rarement sous le même rideau. Pangloss et Martin ronflèrent en deux minutes comme des beaux esprits de société qui assistent par ton à un cours public ; pour Candide, il ne se coucha point ; il se mit à sa fenêtre, et là il adressait à la lune, confidente discrète de tant de feux discrets, tout ce qu'il n'avait pas osé adresser à Sophie. L'horloge lui annonçait en vain de temps en temps que la nuit s'avançait, il ne s'en inquiétait pas. L'amour ne compte guère les heures ; tout le temps lui semble divisé en deux parts, jouissance et privation ; l'une dure toujours trop long-temps, et l'autre lui semble toujours trop courte.

Une agitation considérable qui semblait s'augmenter à chaque instant dans les environs du château aurait cependant suffi pour tirer

tout autre de sa rêverie. On voyait beaucoup de clartés dans les deux ou trois villages les plus voisins ; on entendait des clameurs sourdes qui se prolongeaient et se multipliaient de tous côtés. La tranquillité de la nuit permettait de distinguer la marche pesante des paysans, qui suivaient différens chemins et paraissaient tous se rendre à ce même village d'où était venue la noce. Bientôt la cloche fit entendre le son sinistre et redoublé du tocsin ; à ce signal, tous les cris, qu'on aurait dit avoir été contenus jusqu'alors, éclatèrent à-la-fois : les flambeaux qui avaient paru dispersés se rassemblèrent, et le fracas augmenta de telle manière, qu'on ne pouvait manquer de l'entendre au loin.

Le vieillard, qui fut réveillé en sursaut, reconnaissant les coups précipités de la cloche d'alarme, et apercevant la lumière que répandaient les flambeaux, crut que le feu avait pris dans le village ; il se leva à la hâte pour y envoyer des secours et y voler lui-même. Comme il rassemblait ses gens et les pressait de le suivre,

il reconnut que le bruit se dirigeait du côté du château, et à travers les chansons et les cris, il distingua des instrumens de musique. Il se persuada alors que c'était une nouvelle fête que la noce voulait lui donner, et fit ouvrir les portes pour aller lui-même au-devant de la troupe, dont la marche lui paraissait cependant un peu tumultueuse.

Les premiers qui arrivèrent près de lui eurent l'air fort embarrassés, et ne savaient que répondre aux différentes questions qu'il leur adressait. Bientôt le cercle se redoubla, il se vit pressé à chaque instant davantage, et différentes voix lui crièrent qu'on venait pour découvrir quatre mille hommes et trente mille fusils qu'il avait cachés dans son château, et à l'aide desquels il devait mettre tout le pays des environs à feu et à sang.

Mes amis, leur dit-il de ce ton calme que donne toujours l'innocence, je croyais devoir être à vos yeux à l'abri de toute accusation;

vous-mêmes avez tantôt visité ma maison en entier, parcourez-là encore, si vous croyez que celui qui employa toute sa vie à vous faire du bien ait voulu souiller ses derniers momens par les desseins odieux dont il n'aurait jamais pensé devoir être soupçonné coupable. Et ces étrangers, ajoutait-on, ces étrangers que vous avez reçus chez vous....? Ces étrangers, interrompit-il, sont de pauvres voyageurs que je m'estime heureux d'avoir pu recueillir : l'âge avancé des uns, la jeunesse de l'autre, la faiblesse de tous, rien n'est fait pour vous engager à les craindre.

Déja une partie de la troupe semblait s'apaiser, déja quelques paysans criaient qu'on les avait trompés, et qu'il fallait se retirer, lorsque des forcenés, qui craignaient sans doute que l'humanité ne prévalût, se mirent à parcourir les rangs en répandant contre l'infortuné vieillard mille accusations aussi atroces qu'invraisemblables. Ils surent si bien profiter du fatal ascendant qu'ils avaient pris sur la mul-

titude égarée, qu'en un clin d'œil toutes les têtes s'enflammèrent de nouveau, et que les malheureux aveugles ne parlèrent plus que d'immoler leur bienfaiteur, et d'incendier ces murs où chaque jour ils venaient recueillir de nouvelles marques de sa bonté.

Craignant qu'on ne leur arrachât leur victime, plusieurs bras s'élevèrent pour la frapper. On entendit en même temps des cris perçans qui venaient du côté du château; Sophie s'élança échevelée, à demi-nue, et se précipita vers le groupe qui entourait son aïeul, pour tâcher de fléchir ses bourreaux; mais il était déja trop tard, le respectable vieillard avait reçu le coup mortel.

Candide, que l'inquiétude avait entraîné sur les pas de Sophie, la saisit dans ses bras, et fut assez heureux pour l'emporter, sans être aperçu, dans une ferme voisine, où s'étaient rendus Martin, Pangloss, Cacambo et quelques domestiques qui avaient réussi à s'échapper du château.

Sophie fut long-temps sans mouvement, et ne revint à la vie que pour voir la demeure de ses ancêtres devenue la proie des flammes. Il est des tableaux sur lesquels l'ame ne peut s'arrêter sans éprouver une impression déchirante ; je me garderai donc bien de soulever le rideau funèbre dont la sensibilité s'efforce de voiler tous les événemens horribles qui se succédèrent dans cette nuit fatale. L'image du désespoir de l'intéressante Sophie serait de même trop douloureuse à présenter : j'aime mieux la voir, non pas consolée d'un malheur que son cœur ne pourra jamais oublier, mais résignée à la volonté de l'être suprême, duquel son ame pure attend la récompense due à son courage et à ses souffrances ; j'aime mieux l'entendre promettre de conserver sa vie pour la partager entre la reconnaissance que mérite celui qui la lui a sauvée, et les regrets quelle doit à la mémoire du plus chéri des pères.

CHAPITRE IX.

Comment les voyageurs arrivent enfin à Rispa, et comment le jeune Candide et Sophie se sont préalablement séparés, à leur grand regret.

APRÈS tant de désastres, s'écria Martin en adressant la parole à Pangloss, osez-donc dire maintenant qu'il peut y avoir quelque chose de bien! Je conviens, répondit Pangloss, que de pareils accidens sont fâcheux pour ceux sur qui ils tombent; mais tous les biens et tous les maux qui arrivent dans ce bas monde se réunissant dans une balance, de manière cependant que le côté du bien l'emporte toujours de beaucoup, il s'ensuit nécessairement que ce malheur n'est arrivé que pour servir de contre-poids à une somme mille fois plus considérable de bonheur qui a été répandue en même temps sur quelque autre coin de la terre; donc nous ne devons point former de plaintes sur ce que nous avons vu, puisqu'il

est écrit dans tous les livres que l'intérêt particulier doit toujours céder à l'intérêt général. Mais ce malheureux vieillard qui a été immolé, et qui était innocent, reprit Martin ! Si la nature, répliqua Pangloss, n'avait pas voulu que les faibles et les innocens fussent toujours victimes, elles n'aurait pas créé de petits oiseaux pour être mangés par les plus gros, et des moutons pour être dévorés par les loups. Or les persécutions étant faites ordinairement par les oiseaux de proie et les loups, il est clair que ce sont les petits oiseaux et les moutons qui doivent succomber. Et ce château, l'ouvrage de tant d'années, qui vient d'être consumé en un moment ! ajouta Martin. Peut-être était-il destiné à écraser un jour une multitude de personnes, dit Pangloss; d'ailleurs, si rien ne se détruisait, il n'y aurait rien à reconstruire, et les ouvriers seraient inutiles; si de temps en temps les monumens précieux n'étaient pas ensevelis sous des décombres pour quelques siècles, on ne découvrirait plus de ruines pour placer dans les muséums et dans les ca-

binets d'antiquités; or, puisqu'il y a des muséums et des cabinets d'antiquités, il faut bien qu'il y ait des révolutions pour leur préparer de quoi se remplir.

Que le peuple pille et saccage pour s'enrichir, je le conçois, ajouta Martin; mais que, comme nous venons de le voir, il brûle et renverse sans en tirer aucun profit, voilà ce que je ne puis comprendre; voilà ce qui me prouve que, quoique tout soit mal dans l'univers, l'homme est encore ce qu'il y a de pire. Y eut-il jamais, par exemple, de monstres pareils à ceux dont nous venons de contempler la barbarie? C'est précisément sur celui qui les comblait de bienfaits continuels que retombe leur rage. Ils viennent de me convaincre pour jamais d'une vérité dont j'étais déja persuadé d'avance : c'est que la bienfaisance, qu'on appelle la première des vertus, n'est autre chose que la première des folies et la première des erreurs.

Dites au contraire, s'écria Pangloss, que l'ingratitude est la première des ressources dont l'homme puisse user pour parvenir à tout. Ce n'est qu'en oubliant ses bienfaiteurs, en écrasant même ceux qui vous ont rendu service, qu'on réussit à s'élever. Tout être se reproduit de la dissolution d'un autre être; la chenille ne naît sur la feuille que pour la dévorer; donc l'ingratitude est dans la nature; donc l'ingratitude est un bien, puisqu'il ne peut y avoir rien de mieux que la nature. Allez donc prêcher votre doctrine révoltante, s'écria Martin indigné, à cette malheureuse enfant à qui on vient d'enlever à-la-fois tout ce qui attache l'homme à la vie. Elle pouvait encore être plus malheureuse, répondit Pangloss sans s'échauffer; je conviens qu'il est fâcheux de voir couper la tête à son grand-père et brûler son château; mais la même chose n'est-elle pas arrivée à mille autres, et notamment à madame Cunégonde, qui fut de plus violée par un Bulgare, et percée d'un coup de couteau au flanc gauche? Donc M. Candide le fils doit

s'estimer fort heureux, puisque mademoiselle Sophie peut encore lui apporter en mariage ce qu'il fut impossible à madame Cunégonde d'offrir à M. Candide le père : donc les habitans d'Eldorado sont moins cruels, ou ont le sang moins ardent que les Bulgares; donc les hommes d'aujourd'hui valent mieux que ceux d'il y a trente ans. Plût au ciel que ce fussent les Bulgares qui eussent commis les excès dont nous avons été témoins, s'écria Martin ; le peuple d'Eldorado ne serait pas souillé de l'opprobre éternel de déchirer son propre sein, et d'immoler lui-même ses compatriotes ; il resterait aux infortunés que la foudre a abattus sans les détruire la consolation de maudire sans regret les auteurs de leurs peines; ils ne reconnaîtraient pas souvent, parmi les mains que la compassion ouvre pour les secourir, la main fatale que le repentir trop tardif s'efforce en vain de voiler à leurs yeux.

On imaginera aisément que cette conversation ne se tint pas devant Candide et Sophie;

tous deux avaient une occupation bien plus chère à leur cœur que celle d'écouter la discussion de deux philosophes. Sophie était profondément affectée : à qui pouvait appartenir le soin de la distraire et de la consoler, si ce n'était à Candide ? Ses larmes étaient moins amères lorsqu'une main chérie les essuyait. Tous deux s'étaient fait l'aveu des sentimens qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre ; un instant de malheur avait suffi pour établir entre eux une confiance qui n'eût peut-être, en d'autres circonstances, été l'ouvrage que d'un long espace de temps. Un orage violent sert souvent lui-même à entrelacer les branches de deux arbrisseaux trop faibles chacun pour lui résister séparément. Candide avait sauvé les jours de Sophie, il était autour d'elle le seul être dont l'ame fût digne d'entendre la sienne : à qui aurait-elle pu parler de ses malheurs, si ce n'était à celui à qui, par sa tendresse, elle imposait le devoir de les partager ? Il est si cruel de dire, J'ai tout perdu, lorsqu'on n'a personne à qui l'on puisse dire en même temps,

Mais vous me restez encore ! Enfin, que Sophie eût tort ou raison d'avoir sitôt laissé connaître à Candide ce qu'elle éprouvait pour lui, elle lui en avait fait l'aveu, et ce ne sera certainement pas moi qui entreprendrai de la blâmer. Si j'étais femme, je crois que j'aimerais à faire le bonheur de l'être qui m'intéresserait ; et, si quelqu'un connaît de plus grand bonheur que celui d'être aimé sincèrement, je le plains de tout mon cœur.

Déja quelques jours s'étaient écoulés dans la ferme où l'on s'était réfugié, et il était enfin temps de prendre un parti. Si Sophie eût obéi à ses sentimens, elle n'en eût point connu d'autre que celui d'unir sa destinée à Candide et de le suivre par-tout ; mais elle avait une famille, et Sophie qui avait la faiblesse d'avouer trop tôt qu'elle aimait, avait aussi la faiblesse de penser qu'une fille de quinze ans dépend de ses parens. Tout en se disant qu'à elle seule appartenait le droit de disposer de son cœur, elle croyait en même temps que ceux que la

nature et la société lui avaient donnés pour protecteurs et pour conseils devaient approuver son choix et accorder sa main. Il lui restait une tante, sœur de son père, qui demeurait à quelques lieues; c'était chez elle que la décence lui ordonnait de se rendre. Elle annonça elle-même à Candide qu'il fallait se quitter, et vit, sans lui en vouloir, qu'il ne chercha pas à la retenir; elle l'aurait moins estimé s'il eût essayé de l'empêcher de sacrifier son amour à son devoir. Sophie avait un sentiment intime qui lui disait que l'homme qui aime bien doit aimer pour elle-même la femme qu'il a crue digne de sa tendresse. Le moment de la séparation fut donc arrêté : il parut bien cruel, sans doute; mais on l'adoucit par la promesse de s'adorer toujours et de s'en donner quelquefois l'assurance par écrit.

Lorsque Sophie eut abandonné la ferme, la ferme devint bien vite un séjour insupportable pour Candide : les deux philosophes étaient d'ailleurs pressés d'aller à Rispa; aussi le départ de nos quatre premiers personnages suivit-

il de près celui de la nouvelle héroïne qui s'est jointe à eux pour fixer notre attention.

Le voyage se passa sans événemens singuliers ; Candide pensa continuellement à Sophie, se nourrit également de souvenirs et d'espoir, forma mille projets pour l'avenir ; les deux métaphysiciens se disputèrent depuis le moment où ils montèrent en voiture jusqu'à celui où ils en descendirent ; mais ce sont là des choses si naturelles et si simples, qu'il n'y a personne qui n'eût achevé ce chapitre, sans avoir, comme nous, sous les yeux les mémoires authentiques d'après lesquels nous écrivons cette histoire. Nous ne pouvons cependant le terminer sans avoir conduit nos voyageurs jusqu'à la porte de Rispa, comme nous nous y sommes engagés par l'argument qui se trouve en tête : aussi, pour satisfaire à cette promesse sacrée, annonçons-nous au lecteur que voilà déja les clochers de la ville qui paraissent ; si donc il ne les aperçoit pas, ce n'est que sa faute, et il n'a plus de reproches à nous faire.

CHAPITRE X.

Comment les voyageurs sont dans l'embarras du choix de leur logement, et comment ils en occuppent un sur lequel ils n'avaient pas compté. Comment, de plus, Candide retrouve Sophie, et comment il se passe beaucoup de choses auxquelles on ne s'attendait guère.

Où irons-nous descendre? demanda Pangloss à Cacambo, qui connaissait la ville. Cela dépend du genre de vie que vous voudrez mener, répondit celui-ci. Il y a un quartier pour les gens de chicane, un quartier pour les filles publiques, un quartier pour les agioteurs, un quartier pour les gens qui vendent les bouquins et ceux qui les font, un quartier pour la noblesse de robe et un pour l'autre noblesse qui la méprise, un quartier pour les gens riches, un pour les gens ruinés; et au milieu de tous ces quartiers est un

quartier plus petit que tous les autres, mais dans lequel tous les autres refluent à l'envi chaque jour. C'est-là qu'on voit confondus pêle-mêle hommes et femmes de tous costumes, de toutes professions ; c'est-là sur-tout qu'est le rendez-vous général où tous les badauds de la ville abondent, après avoir fait leur tour de quai et de boulevard ; et comme c'est un état à Rispa que celui de badaud, le quartier dont je vous parle est si fréquenté et si bien approvisionné, qu'il vaut à lui seul une ville entière. C'est-là qu'il faut aller, s'écrièrent à-la-fois les deux philosophes ; c'est-là où l'homme qui pense doit trouver le plus de matière à ses observations.

Comme Candide n'espérait rencontrer Sophie dans aucun des quartiers dont on venait de faire la nomenclature, peu lui importait quel serait celui qu'on allait choisir ; et il ne prit pas plus de part à cette discussion, qu'il ne s'était occupé de celles qui l'avaient précédée. Il fut donc arrêté qu'on irait loger

dans le quartier par excellence ; et on allait agiter dans quelle rue on ferait élection de domicile, ce qui n'était pas encore du tout indifférent, lorsque l'attention des voyageurs fut fixée par un événement qui dérangea tous leurs projets.

Ils venaient d'arriver à la barrière, où se trouvait justement le cent cinquantième corps-de-garde devant lequel ils passaient depuis leur entrée dans le pays d'Eldorado. On leur demanda leurs passe-ports, ils les présentèrent, on les lut à peine : jusque-là tout allait bien ; mais quelqu'un s'étant avisé par hasard de leur demander s'ils étaient *automates* ou *disparates*, ils se virent dans un fort grand embarras. S'ils avaient été mis en prison sous le premier titre, ils avaient pensé être chassés ignominieusement et assommés à la faveur du second ; il devenait donc très-dangereux de prendre un parti, et Pangloss crut éviter tous les inconvéniens en répondant : Nous ne sommes ni l'un ni l'autre. C'est-à-dire, reprit le questionneur, que ces messieurs sont

des modérés : qu'on les conduise sur-le-champ à la maison d'arrêt. Pangloss demanda ce que c'était qu'une maison d'arrêt, on lui répondit que c'était ce qu'on appelait vulgairement une prison. Le philosophe, ne concevant pas comment on le mettait en prison parce qu'il n'était pas *automate*, après l'y avoir mis dans un autre endroit justement parce qu'on l'accusait de l'être, se récriait contre ce qu'il nommait une injustice. On ne vous arrête point parce que vous n'êtes pas *automates*, répliqua le même questionneur ; mais parce que vous n'êtes rien, et qu'il faut être quelque chose en Eldorado. Mais, reprit Pangloss, nous sommes venus pour être du parti..... Du parti, interrompit vivement le questionneur, c'est-à-dire que ces messieurs sont fédéralistes. Qu'on se dépêche encore plus vîte de les mener à la maison d'arrêt, et que de plus on les mette au secret. Pangloss, voyant qu'il ne faisait qu'empirer son sort en cherchant à se défendre, se résolut à garder le silence, ce qui ne lui coûta pas peu.

Lorsqu'ils furent descendus dans la cour de la prison, on les fit entrer chez le concierge pour prendre leurs noms, et pour cela on visita une seconde fois leurs passe-ports. Quand on vit sur celui de Martin la fausse dénomination de fermier-général, qu'on se souvient que monsieur le secrétaire lui avait donnée pour cent écus, on le sépara sur-le-champ des autres prisonniers. Qu'on le conduise à la maison d'arrêt où sont les fermiers-généraux, dit une manière d'officier qui se trouvait là; on fera bientôt une fournée de tous ces gourmands, et celui-là passera avec les autres. Martin voulut répliquer, on ne lui en donna pas le temps, il fallut se laisser entraîner.

Le passe-port de Candide servit d'occasion à une nouvelle méprise; on se souvient qu'il y était désigné comme une jeune demoiselle. Qu'on mène celle-ci à l'appartement des femmes, dit l'officier qui avait déja parlé, et qu'on lui fasse fournir les habits de son sexe.

Candide, étonné, voulut, comme Martin, protester contre l'erreur de fait; on ne l'écouta pas plus que lui. En vain proposa-t-il de fournir les preuves les plus convaincantes du faux matériel qu'on allait commettre; on lui tourna le dos. En vain Pangloss s'écriait-il d'un ton doctoral : Je suis philosophe, et ce jeune homme est mon élève; on lui riait au nez, attendu que son passe-port à lui-même le désignait comme garçon cordonnier. Il avait beau invoquer à son secours la liberté, la fraternité, on ne le regardait pas moins comme un imposteur, et Candide comme une jolie fille. Il est vrai que sa figure délicate, sa taille à peine formée, et sa voix enfantine étaient assez d'accord avec la qualification qu'on s'obstinait à lui donner. Bon gré, mal gré, il lui fallut passer pour femme et se laisser conduire chez un nouveau concierge où on devait l'enregistrer.

Chemin faisant il songea que puisqu'il devait absolument être en prison, autant, et

même mieux, valait-il y être avec des femmes qu'avec des hommes, dont la société ne lui offrirait pas autant de charmes. L'idée de Sophie vint se présenter à lui ; et, jusqu'où ne va pas la folie d'une jeune tête amoureuse? il trouva une sorte de douceur à se dire qu'il allait avoir des habits pareils à ceux qu'elle portait.

Tout plein de cette pensée, il entre chez le concierge, et quand on lui demande quel est son nom, il répond sans trop savoir ce qu'il dit : Manette. On l'interroge sur son état, il répond de même : Femme-de-chambre de mademoiselle Sophie Médora. Médora, dit le concierge, qui avait l'air d'un gros sans-souci, toute la maison s'est donc donné rendez-vous chez nous, car elle est déja là-haut avec sa tante. Juste ciel ! que me dites-vous? s'écria Candide. O mon ami, dépêchez-vous de me conduire vers elle. Mais voyez donc cette petite folle, dit le concierge en riant ; elle montre autant d'impatience d'aller en prison que les autres auraient d'envie d'en sortir.

Vous perdez du temps, s'écriait Candide; hâtez-vous de venir m'ouvrir la porte. Comme vous voilà faite! reprit le concierge; si on vous voyait entrer mise de la sorte, que diraient toutes ces bonnes dames? L'ordre porte qu'on doit vous donner... Tout ce que vous voudrez, interrompit Candide, mais dépêchez-vous.

Il ne fallait pour mademoiselle Manette que la mise d'une petite grisette; aussi se fut-on bientôt procuré tout ce qui était nécessaire pour compléter son ajustement. Candide était si transporté qu'il allait se déshabiller au milieu du corps-de-garde, et offrir les preuves de ce qu'il aurait été maintenant bien fâché qu'on crût; mais le concierge lui rappela heureusement qu'un corps-de-garde était un mauvais cabinet de toilette pour une jolie fille, et le fit passer dans un petit réduit, où il ne lui fallut pas plus de deux minutes pour achever son travestissement.

Il était charmant sous ce nouveau costume;

et le concierge, à qui le titre de mademoiselle Manette n'imposait guère, ne paraissait point du tout pressé de la mettre sous les verroux. Il y avait cependant là trop de surveillans pour se dispenser d'obéir; mais depuis long-temps, il n'avait eu autant de compassion pour une détenue.

La porte s'ouvrit enfin, et voilà Candide dans le même appartement que Sophie. Il n'a pas de peine à la distinguer au milieu de quinze femmes qui habitent la même salle. Il vole auprès d'elle, il la nomme; elle reconnaît sa voix, et ne peut accorder ses traits avec un déguisement auquel elle était bien loin de s'attendre. Deux mots suffisent pour la mettre au fait; elle frémit autant du danger auquel Candide s'expose que de la crainte que la supercherie soit découverte, et qu'on la croie de moitié dans une étourderie qui répugne à son ame innocente et pure. Elle a beau le gronder sérieusement, lui montrer un véritable regret de ce qu'il a osé entreprendre : la folie est faite, et elle ne voit guère de moyen de la réparer.

L'arrivée d'une nouvelle venue fait une sensation considérable parmi des femmes qui n'ont aucun sujet de distraction ; c'est à Sophie qu'on s'adresse pour avoir des renseignemens sur Candide. Qu'il en coûte à sa candeur de proférer le mensonge que les circonstances rendent nécessaire ! Comme elle rougit en disant que la fausse Manette est sa femme-de-chambre ! Il n'y a que sa tante à qui elle ne peut en imposer ; elle lui découvre la vérité entière, et sa tante se joint à elle pour faire des reproches au jeune étourdi, qui n'allègue pour s'excuser que la violence de son amour.

Sophie pleurait, et ses larmes déchiraient le cœur de Candide, qui, malgré tout le plaisir qu'il goûtait auprès d'elle, aurait donné alors tout au monde pour pouvoir s'en éloigner ; il cherchait même des moyens pour y réussir sans être obligé de se faire connaître ; mais dans ce temps-là il était fort difficile à Rispa de ne pas être mis en prison, et encore plus difficile d'en sortir quand une fois on y était entré.

Candide était assis dans un coin, et s'abandonnait aux idées les plus tristes, lorsque le concierge entra et remit un billet à Sophie; il lui donna en même temps de l'encre et du papier pour faire la réponse, et lui annonça qu'il viendrait la chercher dans une demi-heure. Sophie décacheta le billet d'une main tremblante, elle pâlit en le lisant, et quand elle l'eût achevé, elle se jeta en fondant en larmes dans le sein de sa tante.

Candide alarmé, se précipita près d'elle, et lui demanda quel était le nouveau malheur qui la menaçait. Pour toute réponse, elle lui présenta le billet, où il lut ce qui suit : « Je vous » ai vue en prison, et vous m'avez inspiré la » passion la plus violente; j'ai le pouvoir de » vous faire mettre en liberté; mais vous dé» clarer mes sentimens c'est assez vous faire » connaître quel est le prix que j'attends du » service que je veux vous rendre. Je ne vous » dis point qui je suis : qu'il vous suffise de » savoir que, si vous refusez mes offres, j'ai » aussi le pouvoir de me venger. »

Quel est le misérable qui ose vous outrager ainsi, s'écria Candide avec un transport de courage qui aurait donné envie de rire en toute autre occasion ; faites-le moi connaître, c'est à moi de nous venger tous deux de son indignité ! Hélas ! s'écria Sophie, vous oubliez dans quel lieu nous sommes ! Vous ne songez ni à la puissance de notre ennemi, ni à votre propre faiblesse ! Ma mort est certaine, puisque je suis bien loin de vouloir consentir à l'infâme marché qu'on me propose. Eh quoi ! dit Candide désespéré, n'est-il donc dans Eldorado ni lois, ni protection pour l'innocence ? Des monstres pourront-ils... ? Ils peuvent tout maintenant, répondit Sophie, et vous seriez effrayé si vous connaissiez le nombre des malheureuses qui ont été, comme moi, leurs victimes. Combien d'infortunées ont été obligées de former des nœuds abhorrés pour sauver un père, une mère, pour arracher au supplice des êtres qu'il n'est pas permis de sacrifier ! Mais moi, qui ne dois immoler que moi-même, j'éprouverai au moins, en mourant, la douceur de

penser que j'emporte à-la-fois votre estime et vos regrets. Non, vous ne mourrez point, s'écria Candide, comme poussé par une inspiration subite ; non, vous ne mourrez point, et ce sera encore moi qui aurai le bonheur de vous sauver. Ecrivez seulement ce que je vais vous dicter.

En vain la tante, en vain Sophie elle-même veut-elle lui faire expliquer son projet. Le concierge peut rentrer à chaque instant, répond-il à leurs questions pressantes ; écrivez, et vous saurez tout ensuite.

Entraînée par l'air de sécurité avec lequel son amant l'assurait de la réussite, pressée par des événemens qui ne lui laissaient guère le choix des moyens, Sophie prit la plume et se disposa à écrire tout ce que voudrait Candide. Voici le billet qu'il lui dicta : « Je consens à tout; » mais à condition que la voiture qui viendra » me prendre emmenera aussi ma tante et ma » femme-de-chambre ; elles auront la liberté

» de descendre en chemin où elles voudront,
» et j'arriverai seule chez vous. J'exige de plus,
» qu'aucun des gens que vous enverrez sans
» doute pour nous chercher ne soit avec nous
» dans la voiture. »

Non, s'écria Sophie, non, je ne donnerai jamais ce billet fatal; je veux savoir auparavant... L'arrivée du concierge l'interrompit; Candide lui arracha le papier des mains, le plia et le remit au concierge, qui l'emporta sur-le-champ.

CHAPITRE XI.

Comment Pangloss fait fort mal des souliers, dîne très-bien, et retrouve Candide.

Lorsqu'on eut séparé Candide de Pangloss et de Cacambo, on ne tarda pas à conduire ces derniers en prison. En vérité, s'écriait Cacambo, je ne reconnais plus Eldorado, ce pays habité jadis par le peuple le plus poli et le plus heureux de la terre. Le mot *Loi* est imprimé en grosses lettres sur tous les murs, et il n'y a plus aucune loi, et une poignée de méchans exerce un despotisme plus affreux que celui de tous les tyrans qui ont jamais existé; on entend par-tout vanter la liberté, et une moitié des habitans de Rispa est en prison; on invoque sans cesse l'égalité et la fraternité, et on ne voit plus que des bourreaux et des victimes, ce qui ne suppose point du tout des égaux et des frères. Non contens de tourmenter leurs compatriotes, les furieux qui désolent cette

contrée étendent leur persécution jusque sur des étrangers paisibles qui, en vertu de ce pacte sacré respecté jadis par toutes les nations, viennent pour visiter le plus beau pays de la terre. Voilà deux fois qu'on nous arrête, sans que nous sachions encore bien pourquoi.

C'est peut-être un service qu'on nous rend, s'écria Pangloss; car enfin nous avions le dessein d'aller loger dans ce quartier où il y a des gens de chicane, des filles publiques, des filoux, des joueurs et des badauds. Les gens de chicane nous auraient peut-être fait quelque procès, les joueurs auraient gagné une partie de notre argent, les filoux nous auraient enlevé le reste, les filles publiques nous auraient donné quelque chose qui ne nous aurait pas dédommagés de ce que nous aurions perdu, et, par-dessus tout cela, les badauds nous auraient ennuyés; d'où je conclus qu'il est fort bien qu'un étranger qui arrive à Rispa soit d'abord mis en prison pour éviter tous ces inconvéniens et s'accoutumer à l'air du pays,

qui, je crois, produit sur ceux qui n'y sont pas accoutumés une sensation aussi forte que l'eau de la rivière, quoiqu'il n'en résulte pas les mêmes effets.

Dès le lendemain matin Pangloss vit arriver près de lui un homme qui lui dit : Suivez-moi, vous êtes libre. Volontiers, dit Pangloss ; mais où me menez-vous? Dans l'attelier du *maximum*, répondit l'homme. Qu'est-ce que c'est que le *maximum?* demanda Pangloss, et qu'est-ce que je puis faire dans son attelier? Des souliers, répondit l'homme ; vous êtes garçon cordonnier, et, au nom de la loi, je vous mets en réquisition. Je respecte beaucoup les lois, reprit Pangloss, c'est la plus belle et la plus utile des institutions humaines, ce qui n'est pas peu dire, car elles sont toutes fort belles ; mais Solon lui-même, qui était, comme vous le savez sans doute, un législateur fort sage, n'aurait pu réussir à me faire faire des souliers, attendu que de ma vie je n'ai jamais fait que des argumens et des définitions. Votre passe-port

vous annonce comme un garçon cordonnier, repliqua l'homme ; or un garçon cordonnier doit faire des souliers, et vous en ferez pour le *maximum*. Mais, si mon passe-port a menti, dit Pangloss. Un passe-port revêtu de la signature d'un perruquier et d'un apothicaire, membres d'un tribunal révolutionnaire, ne peut mentir, répondit l'homme ; et bon gré mal gré, vous ferez des souliers. Qu'on me suive, ou bien on s'en repentira.

Depuis qu'il étoit dans le pays d'Eldorado, Pangloss avait eu plus d'une occasion de s'apercevoir qu'il ne fallait pas résister même aux choses les plus absurdes ; il céda donc encore une fois, et se laissa conduire dans l'attelier. Là on lui donna un tablier, du cuir, tous les outils de son nouveau métier, et on lui dit de se mettre à l'ouvrage.

Le philosophe ne savait, comme on le pense bien, par quel bout il devait s'y prendre ; il commença donc par examiner ses voisins :

Ma foi, dit-il en lui même, si c'est comme cela qu'on travaille pour le *maximum*, il faut que le *maximum* ne soit pas difficile ; car, s'il pouvait y avoir quelque chose de mal, même dans un attelier de cuirs, je dirais que voilà de mauvaise besogne ; et, pourvu qu'il n'y ait que cela à faire, j'en saurai bien vîte autant que les autres.

Le voilà donc qui met son bonnet de côté, entonne à tue-tête un air dont il siffle le refrain, taille, tire, rogne, bat, coud fort peu, colle beaucoup, et réussit à produire une gaine de cuir qui ressemble un peu à un soulier.

Combien les vend-on la paire ? demanda-t-il à son plus prochain confrère, au bout d'une demi-heure. Deux mille francs, répondit l'ouvrier. Deux mille francs ! répéta Pangloss : voilà bien ce que me disait Cacambo ; on reconnaît, à cette manière noble et généreuse de payer, ce pays dont la boue et les cailloux sont de l'or et des pierreries. Combien vous

coûte cette veste marron ? demanda-t-il ensuite, à un autre ouvrier. Trois écus, répondit celui-ci. Trois écus, reprit tous bas Pangloss : et une paire de souliers se paie deux mille francs ! C'est un bien bon métier à Rispa que celui de cordonnier ; je m'étonne qu'il n'y en ait pas davantage, quoique cependant il n'en manque pas. Travaillons avec courage, ajouta-t-il, et au bout d'un mois j'aurai aisément gagné de quoi laisser là pour jamais le *maximum*, et ne plus porter que des chaussures qui auront été faites par d'autres.

En effet, lorsque le jour du paiement arriva, le métaphysicien avait lancé en circulation six paires de ce qu'il appelait des souliers, et, d'après son calcul, ce travail lucratif devait lui produire net douze mille livres. Il s'approcha donc du bureau où l'on payait, et présenta l'ouverture d'un très-grand sac, dont il avait eu soin de se munir. Il le referma bien vîte lorsqu'il vit qu'on lui donnait en tout deux ou trois petits morceaux de papier oblong, sur lesquels

il y avait des chiffres et des lettres. Ce sont apparemment, dit-il, des caractères hiéroglyphiques et talismaniques qui donnent à ce papier un prix que j'aurais été bien éloigné de lui soupçonner. Au fait, cette monnaie-là est beaucoup plus agréable que celle de Lacédémone, et les législateurs d'Eldorado ont bien plus songé à la commodité du commerce et à la facilité de la circulation que Lycurgue, dont on avait eu jusqu'à présent la bêtise d'admirer la prudence.

En achevant ce raisonnement, il serre soigneusement son trésor dans son sein, et se hâte de sortir pour se procurer beaucoup de choses dont il avait besoin. Il ne savait par où commencer, pour dépenser une aussi forte somme. Il entre enfin chez un tailleur, dans le dessein de se faire habiller de la tête aux pieds. Il voit un habillement complet de drap gris assez propre, et voilà d'abord le raisonnement qu'il fait : Si la veste marron de mon voisin de gauche ne lui coûte que trois écus, cet habillement de

drap gris doit, tout au plus, me revenir à dix ; fût-ce même à douze, c'est une petite fantaisie qu'un homme qui a autant d'argent comptant que moi peut bien s'accorder.

D'après ce calcul, le voilà qui essaie, marchande, endosse, convient de prix, et présente pompeusement au tailleur un de ces morceaux de papier oblong, en demandant son reste. Le tailleur secoue la tête en lui disant : Ce que vous m'offrez là serait tout au plus suffisant pour payer un quarteron des pommes cuites que vous voyez dans le panier de cette femme qui est assise de l'autre côté de la rue. Ainsi, rendez-moi mon habit, ma veste et ma culotte de drap gris, ou cherchez-moi les dix écus dont nous sommes convenus. Mais comment, dit Pangloss, n'y a-t-il pas écrit là-dessus que ce papier équivaut à une somme dix fois plus considérable que celle que vous me demandez ? n'est-elle pas hypothéquée.....? C'est sur la confiance qu'il aurait fallu l'appuyer, interrompit le tailleur, et c'est à quoi

on ne réussira jamais. Au surplus, je vous conseille de vous défaire promptement de tout ce que vous pouvez avoir de monnaie pareille, parce que demain elle vaudra encore moins qu'aujourd'hui, et qu'après-demain elle ne vaudra peut-être plus rien du tout. Mais pourquoi donc me l'avoir donnée? demanda Pangloss, et à quoi puis-je l'employer? N'avez-vous point, dit le tailleur, quelque personne obligeante qui vous ait prêté, il y a dix ans, en bonnes pièces d'or et d'argent, une somme égale à celle qui est écrite sur vos billets? vous pouvez la forcer à les recevoir en paiement, et vous acquitter ainsi d'une manière fort avantageuse. Mais n'est-ce pas voler, cela? dit Pangloss. Le tailleur ne répondit rien, lui rit au nez, et rentra dans sa boutique.

Rendu à lui-même, le philosophe se mit à réfléchir sur une cause dont les effets s'accordaient si peu avec ses espérances. Comment est-il possible, se demandait-il, que, dans un pays où tout est si bien, on vous trompe d'une

manière aussi grossière ? Comment est-il possible qu'on ait inventé cette monnaie phosphorique, qui pourrait bien finir par ruiner beaucoup de monde, et moi tout le premier ?

En ce moment, le docteur passait précisément devant la porte d'un des premiers restaurateurs de Rispa : l'odeur succulente des mets vint frapper agréablement son odorat, et ce fumet délicieux changea en un clin d'œil la direction de ses idées ; elles se portèrent toutes vers la cuisine où se fabriquaient ces ragoûts, dont le parfum lui semblait mille fois plus suave que celui de la quintessence de rose dont il avait ouï parler en Turquie.

J'ai douze mille francs dans ma poche, s'écria-t-il, et je n'ai pas dîné... J'ai douze mille francs ! répéta-t-il un moment après, et j'ose dire que je suis philosophe ! O vous, Socrate, et vous sur-tout Sénèque, l'apôtre du mépris des richesses, vous n'auriez certainement jamais gardé en votre possession une si forte somme ! Et vous, sublime Epicure,

dont j'aime tant la morale, si vous aviez eu douze mille francs, et que vous eussiez fait, devant la porte d'un restaurateur, le projet héroïque de vous en débarrasser, vous n'auriez assurément pas été plus loin, et vous seriez entré pour vous commander un bon repas !...

D'après l'autorité de Sénèque et d'Epicure, Pangloss pénétra dans le sanctuaire de la divinité qui inspire aujourd'hui tant de monde, s'assit près d'un autel, et commanda les apprêts du sacrifice, pour lequel il n'épargna surtout rien de ce qui avait rapport aux libations. Le bon vin donne des idées, il y a longtemps que les chansons à boire l'ont dit. Muni de ce nouveau traité de logique, voilà le philosophe qui revient à examiner de près la question des petits papiers oblongs, et cherche avec plus d'ardeur que jamais comment il pouvait être bien qu'on eût de la monnaie qui promît beaucoup et tînt fort peu de chose. Il trouva d'abord qu'elle avait été sans doute inventée par les coquettes ou les protecteurs à

la mode ; mais il fallait commencer par prouver qu'il était pour le mieux que les coquettes et les protecteurs existassent, et cela pouvait devenir embarrassant. Eh parbleu ! m'y voilà, s'écria-t-il tout d'un coup : dans un pays où l'on se fait gloire d'être les émules des Romains, on a voulu les imiter en tout. A l'aide de ce numéraire, dont le bordereau remplit la bouche, tandis que la valeur grossit fort peu la bourse, on a donné à chaque citoyen, à un garçon cordonnier travaillant pour le *maximum*, par exemple, le moyen de rivaliser de luxe et de faste avec Lucullus et Crassus; et peut-être même de les surpasser, ajouta-t-il par réflexion ; car j'ai de la peine à croire que sans avoir d'autre convive qu'eux-mêmes, ils aient jamais mangé, comme moi, douze mille francs dans un seul repas.

Tout fier d'un rapprochement dont plus d'un philosophe de Rispa aurait pu être jaloux, Pangloss se lève, donne tous ses petits papiers oblongs, et gagne majestueusement

la rue. A peine à-t-il franchi le seuil de la porte, que cette arrière-pensée qui suit si souvent un plaisir fugitif lui rappelle qu'il ne possède plus rien : il ne peut s'empêcher de pousser un soupir en fixant un dernier regard sur la salle du restaurateur. Eh bien, au moins, dit-il en se frappant le ventre, divin Bias ! je pourrai m'écrier comme vous : J'emporte tout avec moi!.... Ignorans, dites maintenant que l'érudition ne sert de rien.

La réflexion que le docteur venait de faire, lui rendit tout son courage, et il doubla le pas pour retourner à l'attelier du *maximum*, digérer et faire des souliers. Il employa à cette brillante occupation plusieurs semaines, sans entrevoir seulement le plus faible moyen d'améliorer son sort. A ses peines particulières se joignait l'inquiétude du sort de ses compagnons, sur le compte desquels il n'avait pu rien découvrir, quelques recherches qu'il eût faites.

Un jour qu'il se promenait dans les rues,

philosophant à son ordinaire, il admirait les avantages prodigieux qui résultnet de l'invention des cabriolets. Quel agrément, disait-il, d'avoir à ses ordres une machine volante qui vous transporte, presque aussi vîte que la pensée, dans l'endroit où vous voulez aller! Quel air vivant donnent à toutes les rues deux ou trois mille cabriolets qui *brûlent* le pavé de Rispa! Quel plaisir de voir une jeune folle ou un jeune étourdi, conduits par un cheval qui ne pense à rien, ni eux non plus! Tous les passans effrayés se précipitent pour faire place; les uns sont éclaboussés, les autres estropiés; mais pendant qu'ils font décrotter leurs habits ou racommoder leurs membres, le phaëton arrive; et quand on est en route, c'est pour arriver: donc les cabriolets sont tout ce qu'on peut desirer de mieux; donc on ne saurait trop les multiplier.

Au même instant le philosophe se sent frapper dans les côtes un coup vigoureux, qui le retourne du nord au midi et le jette contre une

borne. Comme il se relevait pour voir quelle était la cause d'un effet si subit, il aperçoit un de ces cabriolets dont il venait de bénir l'inventeur; un jeune homme qui était dedans riait à gorge déployée, avec une très-jolie femme, de l'accident burlesque qu'ils venaient de causer, et n'en pressait que davantage le grand trot de son cheval.

La populace, qui prend quelquefois le soin de faire justice quand personne ne la fait, barre la rue, arrête la voiture, et tandis qu'une partie des assistans veut forcer les deux rieurs à descendre, l'autre va chercher Pangloss, et le fait rapprocher du nouveau lieu de la scène.

A peine le jeune homme et le docteur se sont-ils envisagés, qu'on les entend s'écrier: Ah, mon cher précepteur! Ah, mon cher élève! L'un brise la portière pour se précipiter, l'autre grimpe à la roue, et les voilà tous deux dans les bras l'un de l'autre, au

grand étonnement de la multitude de Rispa, qui n'est pas accoutumée à voir une si grande intimité entre les jeunes gens et ceux qui les élèvent. Je suis désolé de vous avoir culbuté, s'écriait Candide, car on a déja deviné que c'est lui. Et moi je suis enchanté de vous avoir retrouvé, s'écriait Pangloss. Quel bonheur, disaient-ils ensuite tous deux ensemble. Comme tout est pour le mieux ! comme les petites causes produisent les grands effets !

Ce n'était guère l'endroit de prolonger une reconnaissance, qu'il était si facile de renouveler ailleurs. Candide donna à ceux qui avaient relevé le docteur un écu de six francs, à Pangloss son adresse, et à son cheval un coup de fouet qui lui fit reprendre son premier train. Pangloss s'en alla chez lui, la populace où elle voulut, et le cheval renverser peut-être quelque nouveau piéton mal-adroit ou distrait.

CHAPITRE XII.

Comment Panglosse va voir Candide, et apprend de lui beaucoup de choses qui le surprennent.

Et cette jeune dame n'était pas Sophie? répéta Pangloss. Non, dit Candide d'un air sérieux, ce n'était pas Sophie. Et qu'est-elle devenue? demanda Pangloss. Dieu le sait, répondit Candide; il y a un mois que je n'ai ouï parler d'elle. Il poussa un profond soupir. N'est-il pas vrai que cette femme est jolie? demanda-t-il à son tour, en souriant, à Pangloss au bout d'une minute. Charmante, dit le docteur, elle rit sur-tout de la meilleur grâce du monde; mais comment se fait-il que ce ne soit pas Sophie? Candide soupira encore, et ne répondit rien.

Si j'ai bonne mémoire, reprit Pangloss, je vous ai laissé prêt à entrer dans une prison de femme, et, au bout de six semaines, je

vous retrouve dans un appartement délicieux. Vous n'aviez pas le sou, et vous paraissez rouler sur l'or; vous étiez vêtu comme un vagabond, et vous pourriez maintenant donner des leçons d'élégance à la gravure du Journal des Modes. Auriez-vous par hasard découvert la pierre philosophale ? Pas tout-à-fait, répondit Candide, et vous allez apprendre les causes d'un changement, dont je conviens que les effets ont droit de vous étonner.

Candide, toussa, cracha, se moucha, et commença ainsi : Vous vous souvenez, mon cher précepteur, du moment où l'on me força de m'éloigner de vous, malgré les efforts que nous faisions tous deux pour désabuser ceux qui se méprenaient si fort sur mon compte... Eh bien, figurez-vous... Comme Candide apprit ici à Pangloss ce que nous savons déja, et qu'il ne serait pas pardonnable à un historien de se répéter quand il a tant de choses neuves à dire, je vais passer sur-le-champ à ce qui suivit l'envoi du billet que Candide fit écrire

par Sophie. Le lecteur qui aurait la mémoire courte, ou qui ne voudrait pas couper le fil d'un récit aussi intéressant que celui-là, peut à son gré relire, en tout ou en partie, le chapitre X. Je laisse à sa pénétration et à sa sensibilité le soin de placer à propos les exclamations et les surprises du docteur : quant à moi, je me cache un petit moment derrière Candide, qui va continuer de raconter ses aventures.

Sophie et sa tante, dit-il, me persécutèrent encore pour me forcer de leur expliquer un dessein qu'elles étaient loin de soupçonner : je ne me souciais pas trop de les satisfaire avant le moment de l'exécution, parce que je prévoyais bien que j'aurais à vaincre des difficultés de leur part. Je ne leur détaillai donc mon projet qu'en partie, et je vous le dirai tout à vous quand il en sera temps.

La voiture qui devait venir nous prendre ne tarda pas à arriver ; mon cœur tressaillit quand

j'entendis la voix du concierge appeler Sophie ; sa tante et sa femme-de-chambre. Sophie avait de la peine à se soutenir, je lui donnais le bras et je la sentais frissonner. Où me conduisez-vous ? me disait-elle de cet accent si touchant que vous lui connaissez. Je m'efforçais de la rassurer et de lui inspirer un courage que je commençais à ne plus avoir tout-à-fait moi-même ; car, malgré mes seize ans et la violence de mon amour, je ne pouvais pas me dissimuler que j'allais m'exposer à de grands périls. Et quels étaient donc ces périls ? demanda Pangloss avec empressement. Un moment, mon cher philosophe, répondit Candide ; on voit bien que vous n'avez pas lu de romans nouveaux : car vous sauriez qu'il faut dire le plus tard qu'on peut ce qui est susceptible d'exciter la curiosité ; c'est l'unique secret qui reste maintenant à beaucoup d'auteurs pour se faire lire.

Nous montâmes donc en voiture, poursuivit-il du ton de la narration ; et, ainsi que nous l'avions

demandé par le billet, nous y étions seules. Je dis seules, parce qu'alors, comme vous savez, j'étais Manette. Allons, dis-je, ma Sophie; il n'y a pas de temps à perdre, l'obscurité nous sert, changeons d'habits. Et que prétendez-vous faire? disait-elle en pleurant. Aller à votre place chez celui qui nous offense tous deux. Mais il s'aperçevra bien vîte de la supercherie, dit la bonne tante. J'en conviens, madame, répondis-je; mais alors vous serez sauvées, et il ne saura plus où vous prendre. Et vous, que deviendrez-vous? me demanda Sophie. Moi? repliquai-je; que mon sort ne vous inquiète pas : je suis sûr de me tirer d'affaire. Et comment cela? me dit Sophie. Permettez, lui répondis-je, que je vous en fasse encore un secret; j'ai, pour vous le cacher, des raisons que vous approuveriez, si je pouvais vous les dire. Le fait est que je n'avais pas même l'idée de la manière dont cette aventure finirait. J'étais seulement bien résolu à sauver Sophie, quoi qu'il dût m'en coûter; le sacrifice de ma vie était tout fait, et je me trouvais dédommagé

en songeant que je conserverais la sienne pour la seconde fois.

J'insistais donc avec toute l'éloquence que le fanatisme de l'amour pouvait me fournir en ce moment. Sophie ne me répondait que par des larmes, et par l'expression d'une tendresse qui ajoutait encore à l'effervescence de ma tête. La tante, persuadée apparemment par la sécurité avec laquelle j'avais l'air d'affirmer qu'il ne fallait pas douter de la réussite de mon plan, se joignit à moi pour vaincre la résistance de sa nièce, et elle-même commença à détacher les pièces de son habillement qui devaient être échangées contre celles du mien. Je vous ai déja dit qu'il faisait tout-à-fait nuit. Ah ! comme, dans une autre circonstance, je me serais senti dévoré d'un feu ardent en appliquant sur mon sein ces voiles qui conservaient encore la douce chaleur de celui de Sophie. Mais, admirez la force de l'amour pur et délicat, je ne songeais qu'à sa douleur; je serrais ses mains dans les miennes, je la

pressais elle-même, demi-nue, contre mon cœur, et il ne s'y formait pas une pensée, pas un desir que sa candeur ingénue eût pu désavouer.

Je tremblais à tout moment que la voiture ne s'arrêtât, et je redoublai de moyens de persuasion pour faire sentir à Sophie qu'il était temps de nous séparer. Je demandai à la tante où je pourrais avoir de ses nouvelles. Il y a très-long-temps, me répondit-elle, que je ne suis venue à Rispa, je n'y connais qu'une seule personne, qui demeure (elle m'indiqua la rue et le quartier) dans un hôtel qui lui appartient C'est-là que je vais conduire Sophie, et demain vous viendrez nous y trouver. Demain, entendez-vous, me dit Sophie en serrant mes mains qui tenaient encore les siennes. Oui, demain, répétai-je; vous y pouvez compter. Adieu ma Sophie.

Ce mot réveilla toute sa sensiblité. Elle se jeta dans mes bras avec un transport que j'es-

sayerais en vain de vous peindre ; je ne puis y songer encore sans attendrissement. Adieu, me dit-elle en sanglottant ; mais souvenez-vous bien que si Sophie ne vous voit pas demain, rien ne pourra lui conserver une vie qu'elle ne veut encore vous devoir que pour vous la consacrer.

Je n'y pouvais plus tenir ; si elle fût restée un instant de plus près de moi, je n'aurais pas eu la force de me séparer d'elle. Je fis donc arrêter la voiture, et je me dégageai de ses bras pour ouvrir moi-même la portière. Je crus qu'elle tomberait en défaillance lorsque le domestique qui nous accompagnait lui présenta le bras pour descendre. Je remarquai qu'il examinait, à la lueur d'un réverbère qui n'était pas éloigné, quelle était celle des trois prisonnières qui restait dans la voiture ; mais, comme il ne pouvait avoir aucun soupçon sur le changement d'habits, dès qu'il vit sortir une femme âgée et une grisette, il se crut assez certain que j'étais celle qu'on

voulait garder. Il referma la portière et cria au cocher de fouetter. Quelque précipitation que celui-ci mit à obéir, j'entendis Sophie jeter un cri qui retentit dans toutes les puissances de mon ame ; je bénis le ciel de ce que les ténèbres m'empêchaient de l'apercevoir : sa vue m'aurait ôté un courage dont je sentais plus que jamais que j'avais grand besoin.

CHAPITRE XIII.

Comment Candide continue son récit pour Pangloss qui l'écoute et pour le lecteur qui le lit.

Dès que je fus seul, le prestige se dissipa, et je vis toute l'étendue de ma témérité. Qu'allais-je faire? m'offrir aux cruels ressentimens d'un homme que tant de motifs devaient me faire craindre? Qu'avais-je à lui opposer? aucune arme, aucun moyen de résistance. Voilà ce que l'enthousiasme et l'ivresse m'avaient empêché de calculer, et ce que le moment de la réflexion me retraçait avec tant de force. Je pris cependant bien vîte mon parti. Il est presque sûr, me disais-je, que ma mort va être le prix de mon audace : eh bien! je mourrai pour Sophie, je mourrai pour moi-même, puisque je n'aurais pu vivre sans elle.

Malgré ce dévouement héroïque, que me dictait l'amour, je ne pus cependant m'empê-

cher de frissonner un peu lorsque la voiture s'arrêta ; on me fit descendre, on me conduisit à travers des appartemens superbes, et ce court trajet suffit si bien pour me rendre mes esprits, que, lorsque j'arrivai à l'entrée du cabinet où devait se terminer mon aventure, j'avais repris toute ma fermeté, et vous auriez alors reconnu votre élève.

Il n'y avait personne dans l'endroit où l'on m'introduisit ; on referma sur moi la porte, en me disant que je ne serais pas long-temps seul. Je m'approchai d'une grande table couverte de papiers, et, sans y penser, pour ainsi dire, mes regards s'arrêtèrent sur quelques-uns ; c'étaient des dénonciations, des arrêts de proscription, des sentences de mort ; je vis, en un mot, que j'étais dans un de ces antres d'où l'on vomissait tous les jours les actes de fureur qui accablaient le peuple d'Eldorado. L'indignation se joignit aux autres sentimens qui m'agitaient déja ; je ramassai vivement tout ce que mes bras

purent contenir de ces horribles papiers, je les jetai dans la cheminée, et j'y mis le feu avec une bougie. Vous le dirai-je? mon cher docteur, la mort me parut moins effrayante après cette action.

Combien, n'eus-je pas lieu de m'applaudir du mouvement de générosité qui m'avait animé, lorsque je vis sur la table un poignard que les papiers que j'avais enlevés venaient de découvrir. Je le saisis avec empressement. Juste ciel! m'écriai-je, c'est toi qui me récompenses d'avoir sauvé la vie à tant de victimes infortunées; je te remercie du secours que tu m'envoies! Que le monstre paraisse, et mon bras....

Je n'eus pas le temps d'achever; une porte s'ouvrit, et je vis entrer notre persécuteur. Entraîné par le transport qui m'animait, je m'élançai vers lui, et je lui plongeai le poignard dans le sein. Il poussa un cri étouffé et tomba à pieds.

La porte par où il était venu restait encore ouverte, je la franchis; un escalier dérobé se présente à moi, je le descends; j'arrive dans une cour, je n'entends point de bruit, et, au milieu des ténèbres qui m'environnent, je distingue dans l'éloignement une clarté que je juge devoir être la lueur des réverbères de la rue, qu'une porte ouverte laissait pénétrer jusque dans le corridor d'entrée. Je me glisse avec précaution le long des murs, et lorsque je suis assez près pour m'assurer que je ne me suis pas trompé, je me mets à courir avec une telle rapidité, que dans ce moment il aurait été difficile que personne pût s'opposer à ma sortie.

Dès que je fus dans la rue je me sentis délivré de toutes mes craintes : d'ailleurs, l'idée que je venais de purger la terre d'un scélérat me donnait un nouveau courage. Cependant je n'avais pas soupé, je ne savais où passer la nuit, et mon costume n'était pas favorable pour courir la nuit dans les rues de

Rispa ; d'autant mieux que si la nouvelle de l'événement qui venait d'arriver se répandait, comme il était vraisemblable, on redoublerait de vigilance et de sévérité. Je n'avais pas un papier, pas un sou, pas un ami, pas même une connaissance : je marchais doucement, sans savoir où j'allais, puisque je ne connaissais point la ville. Tout-à-coup je me sentis saisir par le bras, et j'entendis la voix d'un homme qui me proposait de le suivre. Si j'avais été plus au fait de ce qui se passe le soir dans les rues de Rispa, j'aurais soupçonné d'abord la méprise à laquelle mon costume donnait lieu ; mais je ne vis dans la proposition qu'on me faisait qu'un moyen de changer de situation. Comme il était impossible, quelque chose qui arrivât, que je me visse moins embarrassé que je ne l'étais, j'acceptai sans hésiter, et je passai mon bras sous le bras qu'on me présentait.

A quatre pas de là, mon compagnon pousse une porte, et me fait, autant que j'en puis

juger, traverser une fort longue allée. Nous arrivons au bas d'un escalier, nous montons cinquante marches, une petite chambre est ouverte devant nous, j'entre, et j'aperçois un grand tableau à demi-esquissé sur un chevalet. Mon conducteur, en qui je vis alors un jeune homme d'une figure fort heureuse, ferma la porte et revint près de moi. Ma chère petite, me dit-il en me prenant la main, tu vas être trompée dans ton attente. Tu croyais sans doute que je t'amenais ici pour toute autre chose; mais je suis un malheureux artiste qui commence sa carrière; j'ai obtenu quelques tableaux à faire pour un fournisseur, qui ne s'inquiète guère s'ils sont bien bons, pourvu qu'ils soient bien indécens. J'ai à lui peindre une jeune fille, sous le costume de la Vénus aux belles fesses; et comme je n'ai pas assez d'argent pour payer les grands modèles, j'avais abandonné au hasard le soin de m'en fournir un : ta jolie mine, ajouta-t-il en souriant, m'a fait espérer qu'il ne me servirait pas trop mal.

Si donc tu trouves que six francs sont bons à gagner dans une heure, sans se donner beaucoup de peine, nous allons commencer notre première séance.

Quoique je ne fusse pas dans une position fort gaie, je ne pus cependant m'empêcher de rire de l'aventure bizarre dans laquelle je me trouvais engagé. Mon jeune peintre me regardait avec étonnement; j'ai déja dit que sa figure prévenait en sa faveur; je me hasardai donc à lui découvrir mon sexe et l'embarras où je me trouvais. Je ne pouvais lui raconter mon histoire, ç'aurait été me compromettre, ç'aurait été compromettre Sophie; je me bornai à lui dire que je n'avais pris ce déguisement que pour m'échapper d'une prison où j'étais détenu.

Infortuné! me dit-il avec intérêt, seriez-vous une victime de la révolution? Ah, que je vous plains, sur-tout si, comme moi, vous n'étiez pas né pour connaître le malheur! Il

me raconta en deux mots qu'il avait vu périr toute sa famille, qu'on lui avait enlevé une immense fortune dont il était héritier, et qu'il n'avait pour subsister d'autre ressource qu'un talent qu'on lui avait fait acquérir autrefois comme objet d'agrément.

Rien ne lie les hommes plus vîte que le malheur ; d'ailleurs il trouva peut-être sur ma figure le même attrait que la sienne m'avait offert. Enfin, au bout d'une heure de conversation, nous étions déja amis, et résolus à nous réunir pour lutter ensemble contre notre malheureux sort. Avez-vous quelque talent ? me demanda-t-il. Non, lui répondis-je. D'après cela, reprit-il, je ne vous vois d'autre ressource que de vous faire auteur ; c'est le parti que choisissent tous ceux qui ne savent à quoi se prendre : commencez un roman. Mais, répliquai-je, je ne connais ni les mœurs, ni la société ; je suis trop jeune pour avoir sondé le cœur humain et fait des observations sur ce qui se passe dans le monde. Que pour-

rai-je écrire ? une histoire où il n'y aura ni caractères, ni vraisemblance, n'y intérêt. Eh tant mieux, dit-il ; c'est comme cela qu'on les aime. Trouvez-vous cependant plus aisé de faire une comédie ? Mille fois plus difficile, répondis-je : je n'ai d'abord aucune connaissance du théâtre. Cela n'empêche pas, repartit-il. Vous me paraissez avoir de l'esprit ; lisez quelques *ana*, cousez ensemble quelques mauvaises anecdotes, formez un habit avec des morceaux de différentes couleurs pour défigurer quelque personnage du siècle de Louis XIV ; lardez cela de calembourgs, de pointes, de proverbes ; mettez dans vos couplets *la nature*, *les fleurs*, *la sensibilité* ; entre-mêlez le tout de quelques équivoques bien claires, et je connais plus d'un théâtre où vous aurez du succès. Croyez-vous ? dis-je à demi-ébranlé. J'en suis sûr, me répondit-il ; d'ailleurs, essayez. Si les chûtes tuaient, ou même étoient capables d'estropier, vous verriez presque tous les jeunes gens de Rispa porter des béquilles.

Il fallait se décider à quelque chose ; allons, dis-je, me voilà auteur dramatique. Dès le lendemain mon compagnon me mena dans un cabinet littéraire où nous feuilletâmes ensemble tous les recueils d'anecdotes, pour en dépister quelqu'une dont on n'eût pas déja fait usage sur la scène. Enfin, nous en trouvâmes une qui nous parut passable ; je me mis sur-le-champ à la besogne ; je travaillai toute la nuit, et deux jours après mon chef-d'œuvre était achevé.

Ah parbleu ! me dit mon peintre, il me vient une assez bonne idée: dédiez votre pièce à M. Fricot, mon Mécène ; puisqu'il paie mes tableaux, pourquoi ne paierait-il pas vos couplets ? il est aussi connaisseur en belles-lettres qu'en peinture, je vous en réponds. Il est d'ailleurs actionnaire d'un théâtre, et c'est le moyen d'être reçu d'emblée. Je conviens qu'il vous faudra sacrifier deux ou trois couplets sur les fournisseurs et les nouveaux riches ; mais comme il y en a dans toutes les pièces, ce sera même

donner à la vôtre un air de nouveauté et d'originalité qui ne pourra lui faire tort.

Je goûtai cet avis ; mon ami me présenta à M. Fricot, je lui lus mon ouvrage, auquel j'avais fait un épître dédicatoire qui valait autant que le meilleur couplet d'annonce : il parut enchanté. Continuez, mon ami, me dit-il affectueusement ; vous irez loin, c'est moi qui vous le prédis : moi, j'aime beaucoup mieux tous ces vaudevilles que les tragédies de Scarron et les comédies de Bourdaloue qu'on nous vante tant dans les journaux, à ce qu'on dit du moins, car je ne lis que ce qui regarde les deux tiers consolidés.

Ma pièce fut jouée, et nous trouvâmes qu'elle eut le plus grand succès, parce que nous avions rempli la salle de billets donnés, quoique nous eussions annoncé sur l'affiche que les entrées de faveur étaient généralement suspendues. A la seconde représentation, il ne vint personne ; mais j'eus la ressource de crier contre la cabale, et je retirai mon ouvrage.

CHAPITRE XIV.

Comment Candide poursuit son récit, pour l'entière instruction de Pangloss et du lecteur.

Mais, interrompit Pangloss, dans tout cela, qu'est devenue Sophie ? car il me semble que c'est elle qui est l'objet intéressant ; et j'étais plus pressé, je vous l'avoue, d'apprendre de ses nouvelles que de suivre l'itinéraire de vos pas dans la carrière dramatique.

Pardon, mon cher docteur, répondit le jeune homme ; mais, quoiqu'il n'y ait pas encore très-long-temps que je sois inscrit au nombre des auteurs, et que je n'aie point encore fait de roman, je n'ai pu m'empêcher de contracter déja une habitude inévitable aux gens de notre état ; à tout moment je quitte le sujet principal pour m'occuper des accessoires ; les épisodes étouffent l'action ; mais cela alonge le récit, et

nous comptons cela pour beaucoup, nous autres qui travaillons à la feuille.

A la bonne heure, dit Pangloss, je conviens que c'est le mieux du monde pour faire des romans de quatre volumes; mais comme je suis très-inquiet de Sophie, l'amitié que vous avez pour moi et l'attachement que j'ai pour elle méritent bien que vous vous écartiez un peu de l'usage ordinaire.

Vous saurez donc, reprit Candide, que dès le lendemain du jour où je quittai Sophie d'une manière si cruelle, je courus dans le quartier que m'avait indiqué la tante. Je n'eus pas de peine à trouver la rue et l'hôtel, dont je n'avais pas oublié les noms. Je frappe à la porte désignée, je brûlais d'impatience, mon cœur palpitait de joie, personne ne vient : je redouble, personne encore. Je fais deux pas en arrière pour regarder si j'apercevrais quelqu'un aux fenêtres : elles étaient toutes fermées avec le plus grand soin. Mes yeux s'arrêtent enfin sur

une inscription en grosses lettres, placée au haut de la porte; je lis ces mots : *Propriété nationale à vendre ou à louer.* Je vais pour frapper à l'hôtel à droite et prendre des renseignemens, même inscription ; à gauche, encore l'inscription : je la vois répétée sur sept à huit maisons voisines ; de manière que la rue, qui était fort courte, se trouvait presque en entier à *vendre ou à louer.*

Je m'approche d'une des seules maisons qui fût restée *propriété particulière*, et je demande d'abord pourquoi tant de beaux hôtels sont vides. C'est, me répondit une grosse femme, que les maîtres étaient des *automates*, et qu'on en a fait justice. Je savais ce que certaines gens appelaient alors *faire justice*, et je ne poussai pas plus loin mes questions à ce sujet. Je me bornai à m'informer si, la veille, on n'avait pas vu passer fort tard, dans la rue, deux femmes, dont une vieille et une jeune ; je demandai si elles-mêmes n'étaient pas venues, par hasard, s'adresser à la même maison, attendu qu'elles

étaient étrangères, ainsi que moi. On me dit qu'on n'avait vu personne. Je continuai de la sorte mes enquêtes dans le voisinage, et toujours inutilement. Il est vrai que j'étais obligé de mettre beaucoup de réserve dans mes questions, puisque nommer Sophie ou sa tante c'était commettre une grande imprudence dans la circonstance présente. J'usai de tous les moyens que purent me dicter l'empressement et la réflexion pour tâcher de découvrir leurs traces, et je ne retirai aucun fruit de toutes mes démarches; de manière que maintenant j'ignore absolument ce qu'elles sont devenues, et qu'il ne me reste plus, pour les retrouver, d'autre espoir que dans les bontés de la providence. C'est bien quelque chose, quoi qu'on en dise; mais les momens de la séparation n'en paraissent pas moins très-longs à un cœur amoureux; car, malgré la jolie figure de cette dame avec qui vous m'avez vu, j'aime toujours Sophie.

Et à propos de cette dame, dit Pangloss, vous allez j'espère me fournir les éclaircissemens que

vous n'avez pas pu me donner sur Sophie. Ce sera plus aisé, reprit Candide; et pour vous instruire de tout, il faut seulement reprendre mon histoire à l'endroit où vous m'avez forcé de l'interrompre.

J'en étais à la chûte de ma pièce. Cet incident ne fit que me donner plus de courage pour en commencer une autre, et j'y mettais la dernière main lorsque je vis un matin M. Fricot entrer dans ma chambre. Mon cher ami, me dit-il, vous m'avez intéressé, et j'ai pensé à vous; j'ai même le dessein de faire votre fortune. Je voulus témoigner ma reconnaissance d'un projet aussi généreux. Point de remerciemens, reprit-il; ce n'est pas à mes dépens que je compte vous enrichir, ce n'est plus la mode : mais la nation nourrit tant de monde qu'elle peut bien encore se charger de vous. Et quel dessein avez-vous sur moi? lui demandai-je un peu surpris. Je veux vous lancer dans la carrière des fournitures; continua-t-il, cela vaut une place de fermier-général, avec cette

différence que ces messieurs n'étaient que quarante, et que nous sommes peut-être cinq cents, disséminés sur toute la surface du pays d'Eldorado. Mais on sait que le but de la révolution était d'enrichir le peuple ; et, comme une grande partie des riches d'aujourd'hui sont de la classe du peuple, personne n'a rien à dire. Vous connaissez bien Coteret, ce petit homme avec qui vous m'avez vu quelquefois, poursuivit-il ; eh bien, c'est à lui que je veux vous associer. Il vient d'obtenir une entreprise considérable qu'il est incapable de conduire, et il m'a demandé quelqu'un pour cela. J'en aurais pris le soin moi-même si je n'eusse pas été occupé ailleurs; mais vous êtes jeune, actif, intelligent, et c'est sur vous que j'ai jeté les yeux. Mais, dis-je, pensez-vous bien que je suis tout-à-fait novice en affaires de finances? La nation paiera votre apprentissage, répondit-il ; elle a payé celui de tant d'autres ! Fort bien, ajoutai-je ; mais si je fais quelque sottise? La nation les paiera, répondit-il encore ; et ce ne seront pas les premières. Soyez tranquille, vous avez des

moyens, et je réponds que vous réussirez. Ce serait drôle, repris-je en riant, si j'allais faire des profits considérables; et pour qui seraient-ils? Pour vous, parbleu! repliqua-t-il; c'est là où l'on a grand soin que la nation n'ait rien à voir. Allons, habillez-vous; nous irons dîner ensemble chez Coteret, qui vous attend avec impatience.

J'obéis, je montai en voiture avec M. Fricot, et deux excellens chevaux nous eurent bientôt conduits à la porte d'une maison charmante, dont le maître vint au devant de nous en sifflant. Voilà le jeune homme dont je vous ai parlé, lui dit d'abord M. Fricot; je vous promets que vous en serez content. A la bonne heure, répondit M. Coteret, puisque ça lui convient, ça me convient aussi; et voilà donc que tout est baclé. Là-dessus allons dîner, ajouta-t-il en me prenant par la main.

Il me fit entrer dans un salon de la plus grande élégance, et me présenta à madame

Coteret, qui est cette jolie femme avec laquelle je me promenais ce matin. Elle était assise sur une pile de carreaux, et jouait négligemment avec un petit *carlin* qui vint me mordre les jambes, ce qui la fit beaucoup rire. Il me parut en tout que ma figure ne lui plaisait pas trop; à peine daignait-elle répondre à ce que je tâchais de lui dire d'agréable et de flatteur.

On se mit à table; ma qualité d'étranger fut un titre pour être placé à côté d'elle. Je redoublai de frais, je ne fus pas plus heureux; on ne jetait sur moi que des regards de dédain, et si l'on m'adressait quelques mots, c'était pour me persiffler. Je fus un peu piqué, je vous l'avoue. On n'aime pas à déplaire, et sur-tout à une jolie femme.

Aussitôt après le repas je suivis M. Fricot et M. Coteret dans un cabinet où ils m'invitèrent à passer; là ils me donnèrent tous les détails nécessaires sur l'entreprise dont j'allais être chargé. Je compris si bien leurs vues,

j'entrai si bien dans tous leurs calculs, je leur fournis des moyens si probables d'un gain avantageux, qu'ils m'embrassèrent tous deux, en se félicitant de ce que leur bonne fortune leur avait fourni quelqu'un d'aussi capable de les seconder. Dans trois mois notre compagnie sera la plus riche de Rispa, disait M. Coteret en se frappant sur le ventre; nous ferons une bonne petite banqueroute, et nous nous retirerons du commerce. Allons, allons, vive la joie! nous voilà bien enfournés. Tenez, mon cher, continua-t-il en tirant un rouleau de louis de son secrétaire, amusez-vous avec cela; et quand vous aurez fini, nous savons où vous en trouverez d'autres, ajouta-t-il en riant.

Nous rentrâmes dans le salon; M. Coteret me ramena vers sa femme d'un air vainqueur. Ce jeune homme est un trésor, lui dit-il, et je vous garantis que voilà tout ce qu'il me faut. Madame Coteret jeta sur moi un regard qui disait précisément le contraire du discours de son mari. Je m'en vais me

promener avec Fricot, continua celui-ci en s'adressant à moi; vous ne feriez pas mal d'aller au spectacle avec ma femme. Je ne compte pas sortir d'aujourd'hui, s'écria-t-elle vivement. A la bonne heure, reprit le mari; au reste, ajouta-t-il en ricanant, arrangez-vous tous deux comme vous voudrez; moi, je m'en moque.

Je restai seule avec madame Coteret? Rien ne rend gauche comme la certitude d'être mal vu; je ne savais quelle figure faire, ni quelle conversation commencer. Madame ne veut donc pas aller au spectacle?, dis-je d'un ton timide et embarrassé. Non, répéta-t-elle en se levant, madame ne veut pas aller au spectacle, et madame se retire chez elle. Elle sortit en effet, et me laissa pétrifié et tout confus.

Je ne restai pas long-temps dans une maison dont l'amour-propre m'aurait éloigné pour jamais, si l'intérêt ne m'eût fait une loi d'y

revenir; j'allai promener mon chagrin dans le jardin des badauds. L'heure du spectacle arriva, j'entrai dans une des salles bâties dans l'enceinte de ce jardin, et la première personne que j'aperçus fut madame Coteret, accompagnée d'un jeune homme d'une figure très-désagréable, mais d'une tenue élégante jusqu'à la recherche. Elle ne tarda pas à me reconnaître, me montra du doigt à son compagnon, et il me fut aisé de voir que j'étais l'objet des plaisanteries dons ils se régalaient mutuellement. Je ne pus tenir à cette idée, et je me rendis à la maison, très-mécontent de ma soirée.

En arrivant je racontai à mon peintre tout ce qui s'était passé depuis que je l'avais quitté; il me félicita de mon bonheur en des termes qui ne me laissaient pas douter de la part qu'il y prenait. Tout les jeunes gens vont envier votre sort, me disait-il; vous voilà associé à l'homme qui a la caisse la plus considérable et la femme la plus jolie de tous les fournisseurs de Rispa.

Ce dernier avantage ne sera pas d'un bien grand agrément pour moi, répondis-je; et sur-le-champ je lui détaillai la conduite de madame Coteret à mon égard. Cela me surprend, reprit-il; car, sans vous flatter, vous êtes d'une tournure à ne pas être mal vu à la cour d'une femme de fournisseur. Il faut qu'il y ait quelque motif secret pour que.... Mais, dit-il tout-à-coup, auriez-vous, par hasard, été chez M. Coteret vêtu comme vous voilà? Très-certainement, répondis-je; vous savez que je n'ai pas d'autre habillement. Dès-lors, répliqua-t-il en riant, je ne suis plus surpris de votre déconvenue. Ignorez-vous donc qu'une femme à la mode se perdrait de réputation, si elle se présentait dans une loge avec un individu frisé et mis comme vous l'êtes? Ne savez-vous pas qu'un homme peut aujourd'hui très-décemment être laid et n'avoir pas le sens commun, pourvu que son gilet et son habit soient faits au nouveau goût? Opérez dès demain une réforme totale dans votre costume et votre coiffure, présentez-vous

chez madame Coteret avec une toilette semblable à celle de l'élégant qui vous a été préféré ce soir, et vous verrez si je vous trompe. Dans ce siècle-ci, plus que jamais, c'est sur l'habit d'un homme qu'on règle l'accueil qu'on doit lui faire.

Et c'est ce qu'il peut y avoir de mieux, s'écria tout d'un coup Pangloss. Si on ne jugeait les gens que sur leur mérite, les sots et les ennuyeux seraient mal-venus par-tout; au lieu qu'à la faveur de leur habit, ils réussissent souvent à obtenir quelque considération; donc il est fort bien qu'il y ait beaucoup de beaux habits, et qu'on y fasse attention, puisque sans eux une classe très-nombreuse de la société serait souvent embarrassée; donc les tailleurs sont des gens très-essentiels dans un état.

Soit vanité, reprit Candide, soit quelque autre sentiment que je ne puis définir, ma première occupation fut, dès le lendemain,

de songer à suivre les conseils de mon ami. Je me fis enseigner le coiffeur le plus en vogue, et je courus chez lui pour commencer par la tête cette métamorphose qui devait produire des effets si merveilleux. Comment monsieur veut-il qu'on lui coupe les cheveux? me demanda-t-on. En moine, répondis-je. En moine, répéta-t-on en éclatant de rire. Eh! oui, repris-je, comme les ont tous ces jeunes gens que j'ai vus hier dans le jardin des badauds. Ah! répliqua-t-on, monsieur veut dire à la Titus ou à la Caracalla. Tout comme vous voudrez, pourvu que je sois à la mode, répondis-je; et en effet j'abandonnai ma tête aux ciseaux, sans m'inquiéter des ravages qu'il allait y faire.

Pourquoi cette coiffure s'appelle-t-elle à la Titus et à la Caracalla? demandai-je au bout d'une minute, par distraction. Monsieur, me répondit mon coiffeur d'un ton d'assurance, c'est que Titus et Caracalla étaient deux artistes en perruques, fort habiles à Rome, et que ce sont eux qui inventèrent cette manière

de *traiter* la coupe des cheveux. Heureusement pour moi que mon homme savait mieux son métier que l'histoire; en un instant je fus tondu. Je courus de là chez un tailleur; on me donna des vêtemens qui n'avaient point de poches; je m'en plaignis, on me dit que c'était plus commode; je n'en crus rien, mais j'en passai par ce qu'on voulut, parce que c'était la mode, et qu'il n'y a rien de mieux que la mode, fût-elle absurde et ridicule. Vous êtes en vérité charmant, me dit, quand je fus habillé, la femme du tailleur, qui avait l'air de s'y connaître. Je me regardai dans une glace, et je vous avoue que, si je ne fus pas tout-à-fait de son avis, je me trouvai au moins fort bien.

Empressé de faire l'épreuve de mes nouveaux charmes, je volai chez M. Coteret. Il était à déjeûner, et me reconnut à peine. Il me fit mille complimens qui ajoutèrent tellement à la dose d'amour-propre que j'avais déja conçue, qu'il m'en aurait fallut bien peu davantage pour devenir impertinent. Telles étaient mes dispositions lorsque madame Coteret entra.

Je me levai à moitié, et je la saluai d'un air indifférent. Quoique je parusse ne pas faire attention à elle, et que je tinsse les yeux fixés sur un registre que m'avait donné son mari, je m'aperçus cependant qu'elle me regardait beaucoup. M. Coteret s'amusait de l'espèce d'inquiétude où il la voyait. Comment! lui dit-il enfin, tu ne reconnais pas M. Candide? M. Candide! s'écria-t-elle vivement; juste ciel! serait-il possible? Très-possible, madame, répondis-je d'un ton avantageux que j'avais retenu le matin dans la boutique du tailleur, où j'avais vu plusieurs jeunes gens. Mais c'est incroyable, répétait-elle sans cesse. Vous dînerez avec nous, j'espère, ajouta-t-elle bientôt d'un ton presque caressant. Je ne répondis que par une inclination. Je compte sur vous pour aller ce soir au spectacle, continua-t-elle en m'adressant un coup-d'œil qui semblait d'avance m'interdire un refus. Je crains de ne pouvoir vous obéir, répondis-je très-froidement. Quoi! vous me diriez non, répliqua-t-elle avec un petit manège de coquetterie qu'on lui passe

parce qu'il lui sied à merveille. Ma foi, dit son mari, tu l'as refusé hier, il te refuse à son tour; tu n'as pas droit de te plaindre. Il marcha vers la porte en finissant ces paroles; madame Coteret se leva, lui dit deux mots à l'oreille, ferma la porte sur lui, et revint s'asseoir sur un fauteuil qui était tout près du mien.

En vérité, me dit-elle, après avoir tenu un instant ses yeux fixés sur les miens, je ne puis me lasser de vous regarder; je ne vous reconnais plus depuis hier. Je pourrais vous en dire autant, madame, répondis-je malicieusement, mais cependant sans malhonnêteté. Elle ne put s'empêcher de rougir. Il est vrai que je fus un peu folle hier, reprit-elle en baissant ses longues paupières; mais convenez aussi que vous étiez bien maussade. Allons, ajouta-t-elle avec un sourire charmant, faisons la paix. Elle me tendit en même-temps une main si jolie, qu'il aurait fallu bien de la rancune pour la repousser; j'avançai donc la mienne, et je crus sentir qu'elle serrait légère-

ment mes doigts : cette idée me donna celle de lui baiser la main; je fis un mouvement pour la porter à ma bouche; mais je songeai qu'elle pourrait se fâcher, et je la quittai peut-être un peu brusquement, car je vis qu'elle se mordait les lèvres pour ne pas rire. Pendant toute la journée elle fit beaucoup de frais, apparemment pour m'engager à oublier sa conduite de la veille; elle y réussit parfaitement, et j'en vins même à la trouver fort aimable.

Tel fut le compte que je rendis le soir à mon ami, en lui donnant les détails de ma seconde entrevue. Très-bien, me dit-il, et je vois déja qu'il ne tient qu'à vous que ce soit une affaire arrangée. Que voulez-vous dire? demandai-je avec surprise. Que si vous vous sentez disposé à faire une petite passion pour elle, répondit-il, madame Coteret est toute prête à vous payer de retour. Y pensez-vous? repris-je du même ton. Si j'y pense! répliqua-t-il; elle est jolie femme, vous joli homme, vous êtes aimables tous deux; en voilà beau-

coup plus qu'il n'en faut aujourd'hui pour décider du sort d'un mari. Décider du sort de M. Coteret ! m'écriai-je vivement ; ah ! n'allez pas imaginer que quand même je serais assez faible pour oublier que je ne dois pas aimer sa femme, j'aurais la lâcheté de vouloir l'assassiner. L'assassiner ! répéta-t-il en éclatant de rire ; oh ! tout cela peut s'accommoder sans qu'il y ait de sang répandu. On ne ferait que pendre et rouer à Rispa, si l'on punissait tous les assassins de cette espèce. Mais enfin une femme mariée ! dis-je..... C'est précisément une raison pour ne pas se gêner, interrompit-il ; nos dames ont trouvé que rien n'était plus maussade que d'aimer quelqu'un exclusivement.

Elles ont raison, s'écria brusquement Pangloss ; toute préférence exclusive est contraire aux principes de l'égalité : donc tous les hommes ont droit aux mêmes choses ; autrement ils ne seraient pas égaux. Toute loi coërcitive s'oppose ouvertement à l'exercice de la

liberté : donc les femmes peuvent se conduire à leur gré ; autrement elles ne seraient pas libres. Et puisque tous les privilèges sont supprimés, je ne vois pas pourquoi les maris prétendraient encore en conserver. D'après cela, je conclus qu'ils mériteraient cent fois mieux d'être tous mis en prison comme *automates*, que moi qui n'avais rien fait.

Je volais d'étonnement en étonnement, reprit Candide, et mon jeune peintre s'amusait beaucoup de l'air avec lequel je l'écoutais. Vous me paraissez ignorer encore infiniment de choses très - instructives, me dit-il, mais je réponds d'avance que madame Coteret se fera un plaisir de vous former. Autrefois elle se serait trouvée trop jeune pour entreprendre votre éducation ; mais maintenant que les novices sont devenus un peu plus rares, on n'abandonne plus, comme jadis, aux femmes qui ont passé trente ans, le soin de les initier aux grands mystères. Je vous prédis donc qu'avant quinze jours vous serez l'amant déclaré de madame Coteret.

Et quand j'aurais la folie de l'aimer, répondis-je, où cela pourrait-il me conduire? Elle vous le dira, si vous l'ignorez, repartit-il en redoublant de gaieté. Au reste, repris-je, elle ne m'inspirera sans doute aucun sentiment; mais, quand il serait vrai qu'elle pût y réussir, jamais elle ne le saurait : pourrais-je oser le lui dire? Elle vous en épargnera la peine, continua-t-il; beaucoup de femmes à Rispa ne croient plus qu'il soit au-dessous d'elles de faire des avances.

Elles ont encore raison, interrompit de nouveau Pangloss. La femme a été créée pour partager les plaisirs et les peines de l'homme; or, si c'est un plaisir d'avouer le premier qu'on aime, il y aurait de l'injustice à vouloir l'en priver; si d'un autre côté c'est un embarras et une gêne, comme on le disait, il y aurait aussi de l'injustice à prétendre que l'homme dût seul la supporter. Il est donc au mieux que le moins timide ou le plus pressé s'explique d'abord, quel que puisse être son sexe;

telle est d'ailleurs la loi de la nature ; et, je le répète avec moi et avec tant d'autres, il n'y a rien de mieux que la nature.

Croyez-moi, profitez de l'occasion, me dit le jeune peintre, poursuivit Candide ; je vous assure qu'aucun jeune homme à votre place ne la laisserait échapper. Madame Coteret est prévenue pour-vous, c'est assez clair. Et sur quoi le jugez vous? demandai-je; nous n'avons encore passé que bien peu d'heures ensemble. C'est déja plus qu'il n'en faut, repartit-il; en amour, comme ailleurs, on a élagué beaucoup des formalités. Les dames, qui ont vu notre fureur d'imiter les Romains, n'ont pas voulu que ce fût seulement aux champs d'honneur que nous pussions nous montrer leurs émules ; pour prouver que Rispa vaut bien le Capitole, elles prétendent que nos Césars eldoradiens puissent écrire comme leur modèle : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ;* aussi est-ce maintenant la substance de beaucoup d'histoires amoureuses. Il est vrai que l'apogée et

le périgée de tous ces nouveaux astres est en raison égale, et que la retraite est aussi prompte que le triomphe.

Tant mieux, s'écria Pangloss; une des premières lois de la nature est que tout change et que tout se succède. Elevez vos regards vers le ciel, abaissez-les vers la terre, plongez-les jusques dans le sein des eaux; par-tout vous verrez que rien ne dure éternellement; d'ailleurs, quoi de plus ennuyeux que ce qui ne finit pas? Ecoutez plutôt tant de disputes littéraires, de disputes scholastiques, de comédies, de romans, de poëmes, de traités de morale, de..... Lecteur, je me hâte de terminer ce chapitre, de peur que Pangloss ne le comprenne dans sa nomenclature, où je conviens qu'il aurait bien quelque droit de le placer.

CHAPITRE XV.

Comment Pangloss et Candide disent et font dans ce chapitre ce qu'ils n'ont ni dit ni fait dans le chapitre précédent, et comment on voit combien il peut arriver d'accidens à un homme qui va dîner en ville.

Le jeune peintre continuait ses raisonnemens, reprit Candide, et j'avoue que souvent j'étais embarrassé pour lui répondre. Enfin, lui dis-je, vous voulez que j'aime madame Coteret; mais comment arranger ce sentiment avec celui que j'ai juré à Sophie de conserver pour elle jusqu'au dernier soupir? Eh qu'importe? répondit-il; on a trouvé moyen d'accommoder des choses qui paraissaient encore plus opposées que celles-ci. On jure à sa femme, ou à celle à qui on a promis ce titre, qu'on l'adore, et on peut en même temps le prouver à d'autres, sans que personne le trouve mauvais. On se tire de là par une distinction bien établie entre

le *goût* et l'*amour*, suivie ordinairement d'une autre entre l'*inconstance* et l'*infidélité*; de manière qu'on a du goût sans amour, et qu'on est infidèle sans être inconstant. Aussi voyez-vous la plupart de nos jeunes dames écouter pendant toute la journée *le goût* d'un essaim d'attentifs, et retourner le soir dans les bras du plus *constant* des époux, pour lequel elles sont tout aussi *constantes* qu'il l'est lui-même. Vous pouvez donc penser que vous aimez Sophie, et dire à madame Coteret que vous l'adorez; peut-être même ne l'exigera-t-elle pas, ainsi votre cœur timoré aura moins de reproches à se faire.

Ces conversations se renouvellent presque tous les jours, ajouta Candide; je vois aussi madame Coteret tous les jours : et quoique assurément je sois bien éloigné de rien perdre de ma tendresse pour Sophie, je vous avoue, mon cher docteur, que quelquefois je me surprends à éprouver auprès de madame Coteret une sensation de plaisir à laquelle j'aime à

céder. Il est vrai qu'elle me reçoit d'une manière si flatteuse ! qu'elle paraît si contente quand elle me voit ! Je suis bien sûr d'être son meilleur ami, car elle me raconte toutes les petites altercations qui surviennent entre elle et son époux. Il est bon de vous dire qu'elle a été mariée malgré elle à un homme qu'elle n'aime pas, et cela ne m'étonne guère, car il est terriblement maussade. Si vous l'entendiez, je suis certain qu'elle vous attendrirait. Elle est si jolie, si intéressante ! je suis toujours prêt à verser des larmes quand je songe que tant de charmes ont été sacrifiés par la cruauté de parens injustes. Je veux vous présenter à elle : conduit par moi, vous êtes certain d'être bien reçu ; vous verrez comme elle me traite.

Vous accorde-t-elle au moins quelques faveurs ? demanda Pangloss. Je ne crois pas, répondit Candide ; mais c'est moi qui porte son mouchoir, qui paie ses cabriolets et ses billets de spectacle ; mon jeune peintre dit que

c'est-là être fort avancé. Je vous ménerai demain dîner chez elle.

C'est déja quelque chose qu'un bon dîner, reprit Pangloss ; mais, si vous avez quelque pouvoir dans les affaires, comme il me paraît, je voudrais que vous l'employassiez à me faire trouver une place quelconque, pourvu qu'elle fût bonne ; car, entre nous, je m'ennuie de faire des souliers pour le *maximum*. J'ai votre affaire, répondit Candide ; M. Fricot cherche un instituteur pour ses enfans, et jamais il ne pourrait en trouver un meilleur que vous ; il dînera demain avec nous, et nous profiterons de l'occasion pour vous présenter à lui. En attendant, prenez cette bourse, et employez-en le contenu à soigner un peu votre toilette ; car si vous veniez vêtu de la sorte, on pourrait vous prendre pour un rentier, ou pour un ci-devant noble ruiné, et je ne répondrais pas que cela ne vous fît tort. Adieu, mon cher professeur, madame Coteret m'attend pour aller nous promener au bois où l'on va quand

on a une querelle ou qu'on est parfaitement d'accord, et vous sentez bien que je ne puis pas vous préférer à elle. Venez demain me prendre à l'heure du dîner.

Pour mon élève, une place de fournisseur et la plus jolie femme de Rispa, s'écria Pangloss lorsque Candide l'eût quitté; pour moi, aujourd'hui une bourse de louis, demain un bon dîner, et après demain la place d'instituteur des enfans de M. Fricot ! voilà sans contredit ce qu'il peut y avoir de mieux dans le monde, et je ne conçois pas comment quelqu'un peut se plaindre. Je ne ferai plus de souliers, je n'aurai plus en paiement de petits morceaux de papier oblong : l'heureuse cause que d'avoir été jeté par un cabriolet sur une borne, puisqu'elle devait avoir des effets si satisfaisans !

Pangloss s'occupa tellement de son bonheur pendant toute la journée, qu'il n'eût pas le temps de songer à ce que Candide pouvait faire avec madame Coteret, au bois où tout le

monde ne se bat pas ; nous sommes trop discrets pour suivre les jeunes femmes qui y vont en cabriolet avec leur attentif; si nous y allons aussi, nous nous contenterons de dire que nous n'avons point vu madame Coteret et Candide dans les allées ; mais nous nous hâterons d'ajouter, pour l'édification du lecteur, qu'ils n'étaient pas les seuls qui ne s'y promenassent pas.

Le jour du lendemain était à peine levé, que Pangloss était déja sur pied; les boutiques étaient à peine ouvertes, qu'il était déja en route pour les visiter. Il eut bientôt fait emplette d'un bel habit de drap gris mêlé, auquel un grand collet de velours noir donnait, selon lui, cet air de dignité sévère qui convient à un philosophe. Il joignit à cela une veste, une culotte de soie noire qui avaient été faites pour un procureur au châtelet, lequel n'avait pu les payer depuis la suppression des épices; une paire de bas bien blancs, de belles boucles d'argent et un chapeau sous le bras, complè-

tèrent le reste de sa toilette. Jamais il n'avait été si beau et si fier; et ce fut plus pour se faire voir que pour épargner le prix de la course d'un fiacre qu'il se décida à aller à pied chez Candide. Si le philosophe avait prévu tout ce qui devait lui arriver dans un si court trajet, il aurait sans doute pris une autre détermination; mais on ne peut pas tout deviner, quoique même on soit métaphysicien.

A peine Pangloss avait-il fait cinquante pas dans la rue, qu'il passa devant un groupe qui se mit à le considérer fort attentivement. Croyant que c'était un hommage rendu à sa parure, il se rengorgea, se mit à se pavaner, se grossit les épaules, et prit ce petit air de satisfaction intérieure qu'on voit quelquefois à des philosophes qui n'ont même pas une veste et une culotte de soie noire toutes neuves.

L'illusion fut courte, comme elles le sont presque toutes; deux hommes se détachèrent du groupe et vinrent dire à Pangloss : En vérité, monsieur, vous avez là de fort belles

boucles. Il est vrai, messieurs, répondit-il, en élevant un peu le pied droit; elles sont au poinçon de Rispa, et je les ai achetées au poids de l'argent. Voulez-vous bien permettre que nous vous les enlevions, reprirent les deux messieurs, non pas peut-être aussi poliment que nous le leur faisons dire ici; mais un historien qui a lu Tite-Live et Homère, doit s'efforcer d'embellir les harangues de ses héros. M'enlever mes boucles! s'écria Pangloss, et par quelle raison, s'il vous plaît? Vous saurez, répliquèrent les deux messieurs, qu'à Rispa on ne porte plus de boucles d'argent, et qu'il faut que les vôtres soient mises à la monnaie, comme tant d'autres qui les y ont précédées.

Pangloss voulut encore argumenter en faveur de ses boucles; mais comme il vit que l'on commençait à se rassembler autour de lui, et qu'une résistance plus longue pourrait lui devenir funeste, il abandonna sagement l'objet qui faisait la source de la discussion, et entra dans une boutique où il acheta une aune de ruban noir pour attacher ses sou-

liers. Au fait, se dit-il à lui-même en continuant son chemin, quand je n'aurai pas de boucles d'argent, je n'en serai pas beaucoup plus pauvre et l'état en sera plus riche, à ce qu'on dit, je veux bien le croire; de plus, je n'en dînerai pas avec moins d'appétit, et j'ai fort bien fait de les abandonner, puisque le moindre inconvénient qui aurait pu résulter d'une plus longue défense eût été de voir ces brutaux déchirer mon habit gris et salir mes bas de soie blancs. Il y a sans doute beaucoup d'occasions où il est pour le mieux de sacrifier peu afin de sauver beaucoup; comme, par exemple, quand une pièce tombe, l'auteur dévoue un acte ou deux au ressentiment du parterre et se retire victorieux avec le reste, qui, cependant, par fois va tomber un peu plus loin. Il n'en sera pas de même de moi, j'espère, car je ne vois à présent rien dans toute ma tenue qui puisse m'attirer quelque mésaventure.

A peine achevait-il ces mots, qu'il entendit une grande rumeur derrière lui : c'est sans

doute, pensa-t-il d'abord, quelque malheureux qui va dîner en ville avec des boucles d'argent. Il fut bien vîte forcé de revenir de son opinion, lorsqu'il distingua clairement ces mots : *Un collet noir ! un collet noir !* Songeant aussitôt que le sien était de cette couleur, il se retourna vivement et aperçut une seconde troupe qui courait après lui. Comme il ignorait quelle espèce d'affaires son collet allait lui attirer, il se mit à courir; mais on l'eut bien vîte attrapé, entouré, resserré, saisi, accablé d'injures et même de quelques coups de poing. Messieurs, criait-il, je sais bien que vous êtes les plus forts, et que, par conséquent, vous avez raison; mais au moins faites-moi l'honneur de me dire de quoi je suis coupable. *Un collet noir ! un collet noir !* répétait-on pour toute réponse. Assurément, répliqua Pangloss, si j'avais cru qu'il pût vous déplaire, j'en aurais choisi un de toute autre couleur; mais vous n'étiez pas là quand j'ai acheté mon habit. Allons, allons, s'écrièrent quelques voix, c'est un vrai muscadin, et il

faut le jeter dans la rivière. Doucement, s'il vous plaît messieurs, reprit Pangloss, il fait un peu frais, et je ne sais pas nager ; expliquons-nous tranquillement, c'est ce qu'il peut y avoir de mieux. Je suis un étranger, et j'ignorais que les collets de telle ou telle couleur pussent rendre criminel ; je conviens, au reste, que c'est ma faute ; car, dans ce moment-ci, le code des délits est si étendu dans Eldorado, que j'aurais dû savoir que la moindre action ne peut être indifférente. Au surplus, prenez mon collet, si vous voulez, mais laissez-moi aller, parce que je dîne chez un fournisseur et que j'ai bon appétit. Deux ou trois de ceux qui étaient le plus près du philosophe dirent : C'est un fou ! c'est un fou ! D'après cette décision, on se contenta de lui déchirer son habit et de lui donner quelques coups de bâton, après lesquels on cessa de le retenir, afin de ne pas contrevenir aux lois de la liberté, qui, dans ce temps-là, étaient fort respectées à Rispa, comme tout le monde le sait.

Si cela continue, dit Pangloss en lui-même, je cours gros risque d'arriver tout nu, chose qu'on ne me passerait point, attendu que je ne suis pas une jolie femme. Cependant, ajouta-t-il par réflexion, un collet déchiré et des coups de bâton appliqués sur le dos n'influent en rien sur l'estomac, et je pourrai encore me consoler de tout cela à table. En attendant, il faut que j'achète un autre habit, car celui-ci n'est plus présentable, et sur-tout pour une première visite.

Il entra donc chez un tailleur, et changea son habit gris contre un petit frac noisette, qui avait un collet du plus joli vert-pomme possible. J'espère, pour le coup, pensa-t-il avec un mouvement de satisfaction, que personne ne trouvera rien à redire à celui-ci. Et le voilà qui chemine en alongeant le pas pour réparer le temps perdu.

Au détour d'une rue, il se trouve tout-à-coup au milieu de quatre hommes qui le lorgnent

de travers, lui barrent le passage, et s'écrient: Halte-là, c'est *un collet vert*. Eh parbleu, messieurs, répondit Pangloss, que vous importe mon collet ? Ce qu'il nous importe, répliquèrent les quatre hommes; quand on porte un collet vert, on ne peut avoir que de mauvaises intentions, et nous allons vous conduire au corps-de-garde. Eh conduisez-moi plutôt chez M. Coteret, s'écriait douloureusement Pangloss; c'est-là où je dîne, et malgré mon collet vert, je vous jure que je n'ai d'autres intentions que de m'acquitter dignement de mes fonctions. Vous êtes un fonctionnaire public, dit un des quatre hommes; où est votre médaille ? Ma médaille, répéta Pangloss; je vous demande pardon, j'ignorais qu'il fallut avoir une médaille, comme j'ignorais qu'il ne fallait pas avoir de collet vert : mais tout cela me prouve combien Rispa l'emporte sur Rome: car dans cette dernière ville il n'y avait que deux censeurs chargés d'examiner la toilette de leurs concitoyens, et ici, dans l'espace de cent pas, voilà au moins cinquante Catons que

je rencontre. Ah monsieur, s'écrièrent à-la-fois les quatre hommes, vous avez lu l'histoire romaine, et vous savez des noms romains ! Nous sommes en vérité désolés de vous avoir arrêté, car assurément vous ne pouvez être qu'une très-honnête personne, et nous vous desirons toutes sortes de prospérités.

Au moins ceux-ci sont raisonnables, dit Pangloss en continuant son chemin; et, quoi qu'on en dise, les citations sont bonnes à quelque chose, c'est ce qui fait sans doute qu'elles sont si fréquentes dans les ouvrages nouveaux qu'on débite à Rispa. Il est vrai que, pour la plupart du temps, cela roule sur une douzaine de passages qui sont dans la bouche de tout le monde, mais on ne saurait trop multiplier les bonnes choses.

Le docteur se détourna en ce moment pour entrer dans un jardin public, parce qu'en le traversant, il raccourcissait de beaucoup sa route. Où est votre cocarde ? lui cria la senti-

nelle, comme il s'avançait vers la grille. Je n'ai point de cocarde, parce que je ne suis pas militaire, répondit Pangloss. Ce n'est point une raison, reprit la sentinelle, il faut que tout le monde, sans exception, porte une cocarde, afin qu'on distingue les bons citoyens. Mais, répliqua Pangloss, si tout le monde en porte, c'est le moyen de ne distinguer personne; et d'ailleurs je suis étranger, ainsi je ne dois pas porter les couleurs de votre pays. C'est égal, répéta la sentinelle; il faut que tout le monde ait une cocarde : et, vu que vous n'en avez point, vous allez avoir la bonté de faire une petite faction de deux heures. Le docteur voulut encore ajouter quelques objections; mais comme toute la dialectique de l'Allemagne ne suffirait pas pour déranger une consigne, il fallut obéir et se mettre en représentation.

Pendant deux heures on a le temps de faire bien des réflexions, aussi se succédaient-elles en foule dans la tête de Pangloss. D'abord, il ne songeait qu'avec humeur à tous les obstacles

qui paraissaient conjurés contre son dîner; mais peu-à-peu il en vint à penser que ce pouvait être un bien. Peut-être devais-je être empoisonné à ce repas-là, se disait-il avec contentement; et, comme tous les moyens sont bons à la providence, il est vraisemblable qu'elle se sert de celui-là pour me préserver du danger qui me menaçait : donc il est pour le mieux que j'aie eu des boucles d'argent, un collet noir, un collet vert, et que je ne me sois point trouvé de cocarde, puisque, sans tout cela, je serais peut-être maintenant sur mon lit de mort, à dicter mes dernières paroles, comme Socrate quand il eut bu de la ciguë.

L'heure qui devait délivrer Pangloss sonna enfin; le caporal vint le relever et lui dit : Vous pouvez maintenant vous en aller; mais comme il vous faut absolument acheter une cocarde; je vous demande votre pratique pour ma femme qui tient là tout près une très-jolie petite boutique. Fort bien, pensa le docteur, vive Rispa pour tirer parti de tout, et placer toujours le remède auprès du mal.

La cocarde choisie et payée, il se remit en marche, n'espérant plus arriver chez M. Coteret que pour souper, parce qu'il était déja quatre heures passées. Au coin de la rue qui avoisinait celle de Candide se trouvait encore un corps-de-garde : Pangloss, qui avait appris à les redouter, se glissa le plus près possible le long de la muraille opposée à la sentinelle. Il fut aperçu, et cet excès de précaution ne servit, comme il arrive presque toujours, qu'à éveiller la défiance. Deux fusiliers le saisirent par son collet de velours vert, et l'entraînèrent devant le tribunal du caporal qui commandait le poste. Où est votre carte de sureté? lui demanda d'abord celui-ci. Je ne pensais pas, répondit le philosophe, que, dans une ville aussi bien policée que Rispa, un métaphysicien eût besoin d'une carte pour être en sureté. A la maison d'arrêt, cria le caporal en se retournant vers la table, et en reprenant son jeu qu'il avait abandonné pour un instant. Je doute, répliqua Pangloss, que les Ephores dictassent des jugemens plus laco-

niques, tout Spartiates qu'ils étaient; mais, au lieu de m'envoyer à la maison d'arrêt, où l'on fait très-maigre chère, envoyez-moi chez M. Coteret, où je devais manger ma part d'un bon dîner que je trouverai froid, si vous me retenez, et où vous trouverez des gens qui répondront de moi. M. Coteret, dit le caporal, il demeure au bout de la rue, et je veux bien envoyer chez lui pour qu'il vienne vous réclamer; mais, si vous me trompez, n'espérez pas vous en tirer impunément.

Tandis qu'on allait chercher M. Coteret, Pangloss s'assit sur un bout de banc et se mit à réfléchir. Comme ce pays-ci l'emporte sur tous les autres! disait-il en lui-même; un homme qui sort de chez lui pour aller dîner en ville, se trouve avoir à raconter en arrivant des aventures plus surprenantes et plus multipliées que celles d'un grand nombre de voyageurs qui ont fait une longue tournée. Par-tout ailleurs vous allez où bon vous semble, sans que personne s'inquiète de vous, tant que vous ne troublez

point l'ordre public; ici, vous rencontrez à chaque pas des gens qui veulent être instruits de vos moindres démarches, vous ne faites aucune action qui soit sans conséquence; votre toilette, votre air, intéressent tout le monde; Rispa est vraiment aujourd'hui tout autant le séjour de la fraternité que celui de la liberté; et je ne m'étonne pas si une députation *du genre humain* est venue complimenter l'assemblée qui a donné naissance à de si belles choses.

Je me suis douté que c'était vous, s'écria Candide, qui entra en ce moment avec M. Coteret; nous accourons pour vous tirer de peine. Sur la responsabilité du fournisseur, le caporal laissa sortir le philosophe, qui arriva enfin à sa destination sans éprouver d'autre accident. Il montra une grande surprise quand on lui dit qu'on n'avait pas encore dîné, car il était déja cinq heures. On lui répondit qu'à Rispa c'était l'usage de ne plus dîner que quand on soupait ailleurs. C'est fort sage, ré-

pliqua le métaphysicien ; et je vois aisément pourquoi cette coutume s'est établie. Un homme qui part de chez lui à l'heure ordinaire a le temps de perdre, comme moi, ses boucles d'argent, son collet noir, d'être arrêté parce qu'il le change contre un collet vert, de faire deux heures de faction, pour gagner de l'appétit, de se reposer dans un corps-de-garde, jusqu'à ce qu'on vienne répondre de lui, et d'arriver encore avant que la soupe soit mangée : rien de mieux en vérité, et Rispa est la ville des merveilles.

Candide prit Pangloss par la main, le fit entrer dans le salon, le présenta à madame Coteret, et, avant qu'il eût le temps de s'asseoir, on vint avertir que le dîner était servi.

Fin de la première partie.

TABLE
DES CHAPITRES

contenus dans la première partie.

CHAPITRE I^er. *Détail sur la petite métairie de Candide, et comment lui et ses compagnons passaient leur vie en icelle.* Pag. 5

CHAP. II. *Où l'on verra jusqu'où peuvent aller les envies d'une femme grosse.* 18

CHAP. III. *Départ des voyageurs.* 36

CHAP. IV. *Comment les voyageurs dînent à une table d'hôte, et ce qu'ils y apprennent.* 46

CHAP. V. *Comment Monsieur Candide le fils et ses trois compagnons arrivèrent dans le pays d'Eldorado, et ce qui leur advint sur les frontières.* 58

CHAP. VI. *Comment les prisonniers sortirent de prison, et ce qui leur arriva ensuite.* 72

CHAP. VII. *Comment M. Candide le fils, Martin, Pangloss et Cacambo arrivèrent dans un beau château, et ce qui se passa en icelui.* 82

CHAP. VIII. *Comment il arriva dans le château des événemens aussi surprenans que dans celui de Thunder-ten-tronck.* 99

CHAP. IX. *Comment les voyageurs arrivent enfin à Rispa, et comment le jeune Candide*

et Sophie se sont préalablement séparés, à leur grand regret. 112

CHAP. X. *Comment les voyageurs sont dans l'embarras du choix de leur logement, et comment ils en occuppent un sur lequel ils n'avaient pas compté. Comment, de plus, Candide retrouve Sophie, et comment il se passe beaucoup de choses auxquelles on ne s'attendait guère.* 121

CHAP. XI. *Comment Pangloss fait fort mal des souliers, dîne très-bien, et retrouve Candide.* 135

CHAP. XII. *Comment Pangloss va voir Candide, et apprend de lui beaucoup de choses qui le surprennent.* 151

CHAP. XIII. *Comment Candide continue son récit pour Pangloss qui l'écoute et pour le lecteur qui le lit.* 160

CHAP. XIV. *Comment Candide poursuit son récit, pour l'entière instruction de Pangloss et du lecteur.* 171

CHAP. XV. *Comment Pangloss et Candide disent et font dans ce chapitre ce qu'ils n'ont ni dit ni fait dans le chapitre précédent, et comment on voit combien il peut arriver d'accidens à un homme qui va dîner en ville.* 194

Fin de la table de la première partie.

VOYAGE

DE

M. CANDIDE FILS

AU PAYS D'ELDORADO.

VOYAGE

DE

M. CANDIDE FILS

AU PAYS D'ELDORADO,

VERS LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

Pour servir de suite aux Aventures de M. son Père.

« Ce peuple est pourtant né doux ; qui peut
» l'avoir tiré ainsi de son caractère ? . . . . .
» Heureux le temps où il ne fera que plai-
» santer. . . . »

VOLTAIRE, *Hist. des Voyages de Scarmentado.*

SECONDE PARTIE.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, Palais du Tribunat, n° 51.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINE.

AN XI. — 1803.

VOYAGE

DE

M. CANDIDE FILS

AU PAYS D'ELDORADO.

CHAPITRE XVI.

Comment on dîne chez M. Coteret, et comment Pangloss y trouve des métaphysiciens presqu'aussi profonds que lui, quoiqu'ils ne fussent point de Westphalie.

Les premiers momens du repas furent employés à vanter les plats et à les vider ; on parla ensuite spectacle, politique, promenades, finances, modes, chronique scandaleuse, et de là, par une de ces transitions assez ordinaires dans les conversations de Rispa, on s'avisa de discuter sur l'essence et l'immortalité de l'ame. On croirait, au premier abord, que ce sujet ne pouvait être traité que par

deux ou trois des convives au plus : eh bien, tel est le progrès des lumières et de la métaphysique dans notre siècle, que ceux qui venaient de briller dans la dissertation sur l'aricite nouvelle et sur la couleur à la mode, furent aussi ceux qui s'emparèrent de la discussion sur cette thèse, un peu éloignée de celles qui l'avaient précédée.

Pangloss témoigna son étonnement de ce prodige à un grand homme sec qui était près de lui et qui ne parlait point. C'est, lui répondit celui-ci, qu'un homme à la mode doit maintenant être universel : de quelque chose que l'on parle, il est obligé, par état, à faire les frais de la conversation. Il y a donc bien des savans à Rispa ? dit Pangloss. Ecoutez ces messieurs, répondit le grand homme, et vous verrez qu'il n'est pas toujours nécessaire de savoir pour parler.

Cependant les définitions allaient leur train ; chacun citait Locke qu'il n'avait point lu,

Platon qu'il avait entendu nommer, et beaucoup d'auteurs plus modernes, qu'on ne nomme guère et qu'on lit encore moins. Les argumens devenaient de plus en plus obscurs et entortillés; tout le monde parlait sans écouter personne; on se serait cru au milieu d'une université. Un petit médecin, qui avait la voix très-perçante, profitant de l'avantage de son organe, réussit à se faire entendre au-dessus des autres, et s'écria : Mais, messieurs, il me semble qu'avant d'agiter si l'ame est immortelle, il faudrait d'abord savoir si elle existe, et, dans cette hypothèse, déterminer l'endroit où elle existe. Quant à moi, je prétends que ce qu'on appelle vulgairement ame est le résultat de la perfection de tous les ressorts et de toutes les forces motrices qui composent la machine physique à laquelle on est convenu de donner le nom d'homme. Or, le mobile de tous ces ressorts et de toutes ces forces étant placé dans l'estomac et dans le ventre, puisque c'est là que se rendent les alimens destinés à donner au corps l'agilité et la consistance dont il a besoin,

je soutiens que c'est dans l'estomac et dans le ventre qu'est située la source de nos sensations.

Le docteur a raison, dit M. Fricot, en servant à M. Coteret la moitié d'un turbot qui était devant lui, et en mettant le reste dans son assiette; c'est dans l'estomac que l'ame doit résider.

D'où il s'ensuit, reprit le petit médecin, que c'est de la digestion et de l'appétit que dépendent toutes les opérations humaines. L'homme qui a bien dîné n'a que des idées agréables; soupe-t-il aussi bien? il n'est occupé pendant la nuit que de rêves flatteurs; donc il n'y a rien de mieux pour bien penser que de bien manger; et je le prouve, ajouta le docteur en remplissant son assiette.

M. le docteur a presque raison, dit un borgne qui était près de lui; il a oublié seulement de dire que si le siége de nos pensées était placé dans l'estomac et le ventre, c'était uniquement parce que l'estomac et le ventre com-

muniquent aux intestins ; car les intestins sont le réservoir où se rendent tous les sucs destinés à refluer dans les différens conduits de la machine humaine pour la vivifier : c'est là que se fait le triage des différentes substances ; c'est là qu'est l'entrepôt d'où l'on expédie vers la tête, en ligne directe, tout ce qu'il y a de plus subtil et de plus spiritueux ; les matières onctueuses et solides prennent les lignes verticales et horizontales pour se distribuer dans les membres ; et ce qui reste de purement crasse suit la ligne perpendiculaire. Il arrive quelquefois que cet ordre est interverti ; que ce qui est fait pour aller à la tête prend le chemin des veines et des muscles ; de là les vapeurs, les maux de nerfs, attendu que ce qui devait produire les idées reflue dans les membres et devient trop léger pour leur fournir la nourriture dont ils ont besoin. Si ce qui était destiné à suivre la ligne perpendiculaire, remonte au contraire en ligne directe, il en résulte que le cerveau, ne pouvant recevoir qu'avec peine un aliment trop épais et trop lourd pour ses organes déliés,

éprouve nécessairement une lenteur et une pesanteur dans ses opérations ; et voilà ce qui produit les sots, les gens sans jugement, les esprits de travers. D'un autre côté, si cette substance régénératrice, que nous avons reconnue être distillée pour porter aux membres et aux organes la vigueur dont ils ont besoin, se dirige vers la tête, elle y produit nécessairement ces effets merveilleux que fait toute liqueur spiritueuse renfermée dans un vase ; elle y fermente, elle y travaille, elle y acquiert un nouveau degré de force et d'activité ; et voilà ce qui nous donne les grands génies, les héros, les hommes rares ; mais voilà aussi ce qui nous donne les fous : parce que, si la liqueur obtient une effervescence portée à un trop haut point, le vase se brise et n'est plus susceptible de rien contenir ; ce que prouve assez la dénomination de cerveau fêlé, qu'on a donnée à ceux qui perdent la raison ; donc il n'y a point d'ame, et que ce sont les intestins qui nous gouvernent.

Le borgne s'essuya la bouche et but un coup avec un air qui annonçait assez combien il était content de lui.

J'en demande bien pardon à ces messieurs, dit un gros homme qui était placé vis-à-vis le médecin, mais je ne saurais être de leur avis. Je crois comme eux que ce qu'on a faussement désigné comme une intelligence céleste placée au-dedans de nous-même, n'existe que dans l'idée de quelques personnes qui veulent absolument que le ciel se mêle de tout ce qui se passe sur la terre; mais, en convenant avec M. le docteur et M. le borgne, que l'ame n'est que l'accord parfait des opérations physiques du corps, je prendrai la liberté de fixer une autre place au ressort premier qui fait agir tant de ressorts secondaires. Je pense donc que le principe de toutes nos sensations tient essentiellement et uniquement à nos nerfs.

Monsieur a raison, interrompit madame Coteret, et j'en suis beaucoup pour les nerfs.

Dans quelles têtes, reprit le gros homme, les idées fortes, les vues hardies, les projets sublimes prennent-ils toujours naissance ?, dans la tête des hommes, sans contredit. Où voit on éclore ces pensées légères et agréables, ces inventions badines, ces conceptions vives et folâtres ? dans le cerveau des femmes. Donc si les idées sont en raison de la grosseur et de la force des nerfs, il s'ensuit évidemment que ce sont les nerfs qui enfantent les idées. Voyez si lorsqu'on a des maux de nerfs l'esprit et le jugement ne s'en ressentent pas, si la gaieté n'est pas éteinte, si le courage n'est pas abattu, si toutes les opérations appelées morales n'éprouvent pas de la lenteur et de l'engourdissement. Lorsqu'on veut parler d'un homme qui a de la fermeté, de la solidité dans le raisonnement comme dans le caractère, ne dit-on pas, Voilà un homme qui a du nerf ? Donc nous n'avons point d'ame ; donc les nerfs sont l'unique mobile, non-seulement de nos actions, mais même de nos pensées.

Cela serait bon à dire à des enfans, répondit

un monsieur habillé de noir, en essuyant son cure-dent avec sa serviette ; l'estomac de M. le docteur, les intestins de M. le borgne, et les nerfs de monsieur, ne sont que des chimères ; et certainement notre ame est une substance inspiratrice et chaleureuse, que la main bienfaisante de la nature pétrit avec cette substance lourde et froide dont est composée la masse de notre individu physique. Pour constituer un grand génie, un homme rare, il faut que les deux substances soient dosées d'après des proportions qu'il est fort difficile d'attraper ; il faut de plus que la mixtion des deux espèces, que la coction du tout s'opère avec une perfection presque impossible à acquérir, et c'est ce qui fait que les grands hommes sont si peu communs. Qu'arrive-t-il le plus souvent? c'est que la quantité de substance animale est trop forte pour celle de substance vivifiante, ou que la substance vivifiante l'emporte au contraire sur la substance animale. De là vient que, pour rétablir cet équilibre dont la nature ne s'éloigne jamais, presque tous les gens contre-

faits et bossus ont beaucoup d'esprit, et qu'on voit le plus souvent les beaux hommes et les jolies femmes n'avoir pas le sens commun.

Bien obligé, s'écria madame Coteret en riant de toute sa force ; d'après ce système, nous devons de grands remerciemens à ceux qui viennent nous parler de nos charmes. L'homme habillé de noir baissa le nez et se tut ; car il sentit que quoique nous fussions dans le siècle où il est permis de dire bien des sottises, il y avait encore des sottises qu'il était maladroit de dire, même en portant un habit noir.

Je m'étonne, dit tout-à-coup un grand homme froid et qui avait le nez aquilin, comment avec autant d'esprit que M. le docteur et M. le borgne, on peut vouloir que la partie la plus noble de l'homme soit placée dans un lieu aussi ignoble que celui qu'ils lui ont assigné pour séjour. Monsieur, en nous parlant des nerfs a touché le nœud de la difficulté, mais il ne l'a pas dénoué, et c'est ce que je vais tâ-

cher de faire. Depuis long-temps on a prétendu que dans l'ordre de choses physique, il n'existait d'autre sensation dans un objet, d'autre point de communication d'un objet à un autre, que le toucher; j'ajoute à ce principe que le toucher a la même influence dans l'ordre de choses moral; que par conséquent rien ne se fait que par le toucher, et qu'en un mot le toucher est ce qui gouverne l'univers.

Deux ou trois jeunes gens, qui étaient assis l'un près de l'autre, se mirent à parler bas, et madame Coteret remarqua qu'ils riaient en la regardant.

Ce point une fois établi, continua le grand homme, voici comment je raisonne. Le cerveau est un grand magasin distribué en une multitude infinie de petites cellules, destinées chacune à contenir une notion particulière et tout ce qui y a rapport. Au milieu de ces cellules est un appartement plus vaste et qui sert comme de bureau de correspondance à tout le reste; c'est-là que siègent les idées générales

qui servent à comparer et à classer les notions. Quand l'homme naît, les cellules des notions sont vides et fermées; il n'y a d'ouvert que le bureau des idées générales. De ce bureau partent des fils de communication, que nous avons nommés fibres, et qui vont joindre les yeux et les oreilles. Par le moyen de ces fils, tout ce que l'homme voit et entend est porté rapidement au bureau, où la mémoire, le jugement, la raison, font la classification et l'envoi de chaque chose à la cellule qui est préparée pour elle. On comprend aisément que chaque cellule correspond avec le bureau général par des fibres infiniment plus délicées que les premières; de manière qu'au moindre signal le bureau fait ouvrir à son gré les magasins dont il peut avoir besoin. Cette mécanique une fois bien conçue, on voit aisément comment le raisonnement s'opère. Aussitôt qu'une idée vient frapper la grande fibre qui répond à l'œil ou à l'oreille, elle est de suite transmise au bureau général, comme nous l'avons vu. Là, le jugement la déshabille, la dissèque, et voit d'abord à quelle

notion elle appartient ; il fait un signe à la mémoire, qui sait à point nommé quel est le cordon qu'il faut tirer; la cellule désignée s'ouvre : si l'idée reçue est de nature à être importée, la mémoire l'introduit ; si au contraire l'idée exige d'être combattue, on tire de la cellule à mesure que l'esprit demande. Se vide-t-elle avant la fin de la discussion? plutôt que de paraître manquer de munitions, on prend à tout hasard ce qui se rencontre dans les cellules voisines, et c'est ce qui fait que tant de gens divaguent. Quelquefois les fils s'embrouillent ou se rompent; et c'est ce qui fait que tant de gens déraisonnent; quelquefois toutes les cellules particulières sont abondamment remplies, et il n'y a ni jugement ni réflexion au bureau général, de manière que c'est, pour ainsi dire, le hasard qui ouvre et ferme les magasins; et c'est ce qui fait que tant de gens instruits parlent à tort et à travers. Je conclus donc que ce qu'on appelle ame nous serait parfaitement inutile, puisque le raisonnement peut avoir lieu par une simple opé-

ration mécanique, comme je viens de le démontrer.

Moi je pencherais assez pour les ames, dit le voisin de celui qui venait de parler. Tout ce qui m'embarrasse, c'est de savoir ce qu'on en fait avant qu'on les ait logées dans quelque corps, et ce qu'elles deviennent quand elles en sont sorties ; car enfin toutes les ames des gens qui ont existé et celles de tous les gens qui existeront n'habitent point sur la surface de la terre, et cela fait diablement d'ames sans corps. C'est-il donc si étonnant, répondit un élégant qui était au bout de la table ; on voit en revanche tant de corps sans ame. L'élégant se mit à rire à gorge déployée, mais il s'aperçut bientôt qu'il riait tout seul, ce qui arrive souvent aux gens qui font des pointes et des calembourgs. Sans se déconcerter, il renfonça la moitié de son visage dans sa cravatte, couvrit l'autre moitié avec les cheveux qui lui tombaient sur le front, et remit sa main où on la met quand on suit la mode.

L'orateur reprit son discours. Je demande-

rais ensuite, continua-t-il, pourquoi la distribution des ames se fait d'une manière si inégale, et pourquoi le corps de mon voisin attrapera l'ame d'un sot, tandis que l'ame d'un homme d'esprit me tombera en partage? Bon, répliqua M. Fricot, nous pouvons dire cela sans que Coteret s'en fâche; c'est que cette fourniture-là se fait apparemment comme tant d'autres, par entreprise, et que par conséquent on fait passer bien des choses sur le grand nombre. Au reste, continua-t-il en montrant le grand homme sec auquel Pangloss s'était d'abord adressé, je voudrais que monsieur nous dit ce qu'il pense sur ce sujet. N'est-il pas vrai, monsieur, que nous pensons par l'estomac? dit aussitôt le docteur. Ou plutôt par les intestins, et sur-tout les viscères abdominaux? dit le borgne. Ou plutôt par les nerfs? dit le gros homme. Ou plutôt par les fibres? dit l'homme au nez aquilin. Ou plutôt n'est-il pas vrai que nous avons des ames? dit son voisin, et vous allez seulement nous enseigner où on les prend et où on les envoie.

Je crois, répondit le grand homme sec, que l'estomac est ce qu'il y a de mieux pour recevoir et digérer les alimens ; les intestins pour les conduire où la nature les dirige ; les nerfs pour donner le mouvement aux membres ; les fibres pour établir une communication entre les organes ; mais je crois aussi que rien de tout cela n'est le régulateur de la machine humaine ; je crois de plus qu'elle porte au dedans d'elle-même une substance émanée de la divinité, et que l'estomac, les intestins, les nerfs et les fibres n'ont été formés que pour obéir au mouvement que leur imprime cette substance céleste.

Je savais bien, moi, que nous avions des ames, s'écria vivement le dernier des convives qui avait parlé ; et quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, nous en aurons toujours, en dépit de ceux qui ont bien leurs raisons pour vouloir nous les ôter ; tout ce qui m'inquiète à présent c'est de connaître la marche que monsieur va leur faire tenir. Ce n'est pas moi qui vous la

dirai, reprit le grand homme; il est des choses auxquelles nous sommes trop petits pour atteindre, malgré les efforts de beaucoup de gens qui tâchent maintenant de sauter en l'air, et qui ne réussissent qu'à retomber bien lourdement. Mais si Pythagore existait de nos jours, je ne serais pas surpris qu'il tînt plus que jamais à son système de la métempsycose.

Il ne faut d'abord que regarder autour de nous pour être bien près de penser que des corps d'homme sont souvent habités par des ames de bêtes. Ensuite, quant à la transmigration des ames humaines dans d'autres corps humains, elle ne serait peut-être pas plus difficile à prouver. Pourquoi ces monstres qui font tant de mal dans un pays où il serait si facile de faire du bien poussent-ils si loin la barbarie et la férocité? N'est-ce pas parce que les ames qui les animent ont été autrefois celles de Néron, de Cartouche et de mille autres brigands de tous les rangs et de toutes les

classes? Pourquoi cette jeune femme dont le sort est uni au meilleur des époux, qui pourrait mener une vie délicieuse au sein de la paix, de la tendresse et de l'abondance, abandonne-t-elle tous ces biens pour trahir ses devoirs, ses sermens, et se livrer au premier écervelé qui s'avise de lui offrir un hommage bien peu digne de la flatter? N'est-ce pas parce que son ame fut jadis celle d'une de ces nymphes qui voltigent dans le jardin des badauds? Pourquoi cet homme, qui pourrait exister sans soins, sans inquiétudes, en suivant la croyance de ses pères, va-t-il perdre son repos et se créer lui-même un ver rongeur, en embrassant des systêmes dont il ne peut se dissimuler l'absurdité? N'est-ce pas parce que son ame habita jadis le corps d'un de ces ergoteurs insensés qui, tout en disant qu'ils s'élèvent au-dessus de l'intelligence humaine, ne font au contraire que creuser sous leurs pas un abyme dont eux-mêmes n'osent regarder le fond? Il me serait facile de pousser à l'infini cette recherche, ajouta le grand homme;

mais je ne veux pas vous priver plus longtemps du plaisir d'entendre monsieur, qui est, dit-on, le plus grand philosophe dont les ouvrages se soient jamais vendus à la foire de Leipsick.

Pangloss n'eut pas de peine à voir que cette interpellation le regardait, et il ne se fit pas prier pour y répondre. La question sur laquelle on me fait l'honneur de me demander mon avis, dit-il, est sans doute trop importante pour que je ne m'en sois pas déja souvent occupé. Je pense donc, d'après les principes de la physique, de la métaphysique et de la morale, que si nous avons une ame, c'est tant mieux, et que si nous n'en avons pas, c'est tant mieux encore, attendu qu'il ne peut rien y avoir de mal. Bravo, bravo, s'écrièrent tous les assistans; il n'est plus étonnant qu'avec de pareils raisonnemens monsieur ait été reçu philosophe à la foire de Leipsick; il y a bien d'autres endroits où il pourrait l'être de même, et la philosophie est par-tout une belle chose,

sans contredit. Madame Coteret se leva pour aller prendre le café, et tout le monde suivit son exemple.

CHAPITRE XVII.

Comment Pangloss est reçu précepteur chez M. Fricot, et comment on lui procure beaucoup de choses qui étaient nécessaires alors pour se promener dans les rues de Rispa.

M. FRICOT partageait l'admiration que toute l'assemblée avait conçue pour Pangloss, et aussitôt qu'on eut pris la liqueur, il le mena avec Candide dans l'embrasure d'une croisée, pour lui témoigner toute l'impatience qu'il avait de le voir à la tête de l'éducation de ses enfans. Pangloss répondit avec empressement à un discours si engageant et si flatteur, et il ne fut plus question que de savoir ce qui formerait le fond des études des jeunes élèves. Pangloss proposa d'abord la métaphysique et la morale. Non, dit M. Fricot, il est inutile de passer du temps à des accessoires comme ceux-là : la métaphysique et la morale sont aujourd'hui des objets d'agrément que tout le monde

sait sans les étudier ; mes enfans en apprendront assez dans la conversation et en lisant les brochures. Je ne veux pour eux que ce qui constitue une bonne et solide éducation ; je desire, par exemple, qu'ils sachent parfaitement chanter, danser et jouer la comédie ; voilà les sciences dont un galant homme ne peut aujourd'hui se passer ; quant au reste, cela vient de soi-même. Le latin, par exemple, est devenu inutile depuis que l'état de derviche n'est plus une affaire de spéculation ; on peut aussi négliger l'anglais et l'allemand, parce qu'on nous traduit abondamment tous les jolis romans écrits dans ces deux langues. J'espère au reste qu'avant qu'il soit dix-huit mois, mon aîné sera auteur dramatique ; car il a déja dix ans, et des gens de mes amis m'ont dit qu'ils le trouvaient un peu retardé de ce côté-là.

Mais, monsieur, demanda Pangloss, comment faut-il traiter messieurs vos enfans, sous le rapport des mœurs et de la conduite? Ma foi, dit M. Fricot, je crois qu'à cet égard

vous pouvez leur laisser faire ce qu'ils voudront ; il faut bien que jeunesse se passe, et je ne demande pas que mes enfans soient meilleurs que les autres jeunes gens de Rispa.

Pour la religion, ajouta Pangloss.... Oh ! quant à cela, interrompit M. Fricot, je ne m'en mêle pas ; quand ils seront grands et raisonnables, ce sera à eux à choisir celle qui leur conviendra, et ce n'est pas de choses pareilles qu'il faut occuper les enfans. A cet âge-là sait-on ce qu'on doit penser sur toutes ces vétilles ? Et d'ailleurs, ma foi, maintenant pourvu qu'on ne vole pas, sur les grands chemins bien entendu, on trouve toujours moyen d'être honnête homme ; et c'est à cela que doit prétendre quelqu'un de bien élevé, comme j'espère que mes enfans le seront par vous. Je suis même bien aise de vous dire en passant que vous devez être un peu fier de la confiance que je vous montre et de la préférence que je vous accorde ; car, ce n'est point pour me vanter, tous les pères sont loin de me

ressembler, et je ne donnerais certainement pas à tout le monde la tâche difficile et sacrée que je remets en vos mains. La jeunesse d'aujourd'hui est si mal élevée, ajouta M. Fricot en haussant les épaules d'un air de pitié ; aussi on voit où cela conduit. Et ne vous y trompez pas, c'est le vice de l'éducation qui a amené cette révolution, sans laquelle nous ne serions pas où nous sommes. M. Fricot avait raison, au moins certainement pour lui, car quelques années plutôt il était tout bonnement procureur-fiscal d'une petite terre à dix lieues de Rispa; mais c'était la mode de se plaindre de la révolution, même pour ceux dont elle avait fait l'élévation et la fortune.

Que pensez-vous de l'éducation que M. Fricot veut donner à ses enfans ? demanda Candide à Pangloss, quand celui-ci les eut laissés seuls. Elle est fort sage et très-bien raisonnée, répondit le philosophe ; je ne m'étonne pas même de ce que, dans une ville où tout est si bien, de pareils principes soient adoptés par tant de

monde. Autrefois les enfans étaient à-peu-près ce que leurs parens voulaient les faire; maintenant ils ne sont que ce qu'ils veulent être: c'est à eux-mêmes qu'ils doivent tout ce qu'ils ont de bon ou de mauvais, ce qui s'accorde très-bien avec les principes de la liberté; de plus, il est dans la nature que les pères et mères ne s'occupent de leurs petits que jusqu'au moment où leurs forces leur permettent de se passer d'eux; pourquoi donc serions-nous restés soumis à une gêne à laquelle les autres espèces ne sont pas astreintes? D'après ces considérations, comme on vous a dit souvent, et qu'on vous dit encore quelquefois qu'il n'y a rien de plus beau que l'homme jouissant de sa liberté entière, que l'homme rapproché de la nature, vous devez voir qu'il n'y a aussi rien de mieux que l'éducation moderne, puisqu'elle tend directement et invinciblement à ces deux fins, qui mènent à leur tour directement et invinciblement beaucoup plus loin.

M. Coteret interrompit cette conversation en

se rapprochant de Candide. Afin, lui dit-il, d'éviter à M. le docteur des désagrémens pareils à ceux qu'il a éprouvés ce matin, il faudrait s'occuper des moyens de lui faire avoir un certificat de civisme. Rien de plus aisé, dit l'homme habillé de noir qui avait suivi M. Coteret; il ne s'agit que d'avoir des témoins, et je m'en charge. Si vous voulez venir me prendre demain matin tous trois, nous terminerons promptement cette affaire-là.

On fut exact au rendez-vous, et l'homme noir servit de guide pour aller à l'endroit où l'on délivrait les cartes. Pangloss fut fort surpris lorsqu'il entendit le chef du bureau auquel on le conduisit demander à sept à huit personnes qui se trouvaient là, et qu'il n'avait jamais vues, si elles le connaissaient, lui Pangloss, et si elles étaient caution de son civisme. Son étonnement redoubla encore lorsque la première de ces personnes répondit que non-seulement elle le connaissait à merveille, mais qu'elle l'avait logé dans sa maison pendant six mois.

Une autre ajouta que c'était elle qui lui fournissait sa nourriture ; une troisième dit qu'elle passait avec lui une partie de ses journées ; la quatrième prétendit être en liaison avec lui depuis plusieurs années ; et ainsi des autres.

Parbleu, dit Pangloss à l'oreille de Candide, la belle chose que la fraternité, et qu'elle est parfaitement pratiquée à Rispa! Voyez comme tous ces êtres généreux se prêtent obligeamment à tirer de peine un de leurs frères, qui ne saurait comment faire sans leur secours! En vérité, l'on ne peut mentir de meilleure grâce ; et je dois bien de la reconnaissance à tous ces messieurs-là.

Pendant qu'on expédiait au docteur le morceau de papier qui devait être pour lui le fil d'Ariane au milieu du labyrinthe des corps-de-garde, il remarqua que la plupart des mêmes personnes s'empressaient de répondre encore d'un autre individu qui se présentait. Voilà, dit-il, des gens bien répandus ou bien obli-

geans; s'ils ne connaissent pas ce monsieur plus qu'ils ne me connaissaient, il faut convenir qu'il y a à Rispa des ames sur lesquelles la bienfaisance exercê un grand empire : et je vois maintenant combien j'étais coupable de ne pas avoir de certificat de civisme, puisque tant d'honnêtes personnes se prêtent à vous en procurer.

Comme Pangloss s'en retournait avec Candide, il se sentit tout-à-coup tirer par le bras droit, et reconnut un de ceux qui venaient de témoigner pour lui : Ah! monsieur, lui dit-il vivement, que desirez-vous? Serais-je assez heureux pour pouvoir, à mon tour, faire quelque chose pour vous? Parlez; la loi de la nature dit qu'il faut s'entr'aider, et vous l'observez trop bien pour trouver des ingrats. Monsieur, répondit l'homme, vous êtes fort honnête; mais je n'ai besoin, dans ce moment-ci, que des quatre-vingt-une livres que vous me devez. Je vous dois quatre-vingt-une livres? s'écria Pangloss. Nous étions neuf, reprit l'homme, à neuf

francs chacun. Neuf francs chacun ! répéta Panglosse stupéfait. Vous devez savoir que c'est-là le prix, répondit l'homme, qui crut que le philosophe se récriait sur la cherté de l'honoraire : *je vous jure*, monsieur, *en conscience*, que je n'ai jamais témoigné à moins. C'est donc à dire que c'est-là votre métier? demanda Pangloss, qui commençait à être au fait : y gagnez-vous bien votre vie? Mais l'état ne va pas mal, répondit l'homme; on a tant besoin de témoins maintenant, et d'ailleurs quand il faut *jurer*, c'est plus cher. Vous affirmez donc tout ce qu'on veut? reprit le philosophe. C'est selon le prix qu'on y met, dit l'homme, mais ce qui va le mieux dans le moment, ce sont les dénonciations; car pour les certificats de civisme, tout le monde s'en mêle, et il n'y a pas de l'eau à boire. L'homme se retira en finissant ces mots.

Mais c'est bien commode, s'écria Pangloss, on a à Rispa des témoins à gages comme on avait autrefois à Rome des pleureurs à tant par

séance. Oh ! certainement ceux qui prétendent que cette ville-ci est la première de l'univers ont bien raison, car on ne trouve nulle part ailleurs tant de ressources réunies.

Monsieur, dit un autre individu qui vint tirer Pangloss par le bras gauche, je suis bien fâché que vous vous soyez servi de l'homme qui vous tenait par le bras droit il n'y a qu'un instant ; c'est un fripon qui, j'en suis sûr, vous aura écorché ; nous vous aurions servi, moi et mes amis, à un prix beaucoup plus raisonnable, car nous ne prenons que six francs ; mais si vous avez besoin de quelques faux papiers, je vous demanderai votre pratique ; j'enlève les écritures, et je substitue à la place tout ce qu'on peut desirer, sans laisser le moindre vestige de mes opérations. Je puis me flatter, monsieur, que je suis connu, et sans moi plusieurs personnes se seraient trouvées dans l'embarras. Voilà d'ailleurs mon adresse ; tous mes talens n'y sont point détaillés, mais il ne tient qu'à vous de les mettre à l'épreuve.

Que de choses j'apprends aujourd'hui ! dit Pangloss à Candide quand ils furent seuls. Quels nouveaux sujets d'admiration pour un ordre de choses qui a donné naissance à tant de merveilleuses découvertes ! C'est un proverbe reçu dans toutes les autres parties de l'univers, que *les écrits restent, scripta manent;* eh bien, point du tout, à Rispa, les écritures ne sont pas plus un monument que les paroles. Un homme qui n'a ni papiers ni répondans, trouve sur-le-champ tout cela avec quelques écus: assurément rien de mieux pour les vagabonds; ainsi voilà donc une classe nombreuse rendue à la société, et c'est un grand œuvre dans l'ordre moral. De plus, les gens qui étaient embarrassés pour le choix d'un état, ont maintenant deux débouchés de plus, et peuvent prendre la profession de témoin ou celle de faussaire, à leur gré; il est même dommage que les maîtrises soient supprimées, car je suis persuadé que ces deux corporations auraient beaucoup rendu au trésor public, vu la quantité d'individus dont elles sont composées.

Que voulez-vous? dit Candide ; il est dans la nature de chercher le remède dès que la maladie se fait sentir, et de recourir à l'antidote aussitôt qu'on découvre le poison. Puisque le rôle de dénonciateur est devenu un état, celui de faussaire et de témoin supposé devait nécessairement en être un autre. Tout ce que j'y vois d'effrayant pour la suite, c'est que le gouvernement bienfaisant qui aura la sagesse de détruire les odieux effets de la dénonciation, n'aura pas aussi facilement le pouvoir de s'opposer aux ravages que peuvent causer ces secrets perfides, à l'aide desquels les archives les plus respectables ne sont plus que des caractères tracés sur du sable. Cela peut être un inconvénient, reprit Pangloss ; mais les découvertes que vous condamnez n'en sont pas moins un nouveau prodige de l'imagination, un nouveau pas dans le sanctuaire de la science ; et tout le monde sait qu'il n'y a rien de mieux que d'*agrandir le cercle des connaissances humaines*, à quelque prix que ce soit.

CHAPITRE XVIII.

Comment Pangloss conduit ses élèves à un cours public, et comment il y retrouve Martin, qui bâillait.

Dès le lendemain Pangloss fut installé chez M. Fricot en qualité d'instituteur, et, pour commencer dignement ses fonctions, il mena ses élèves faire un tour sur le boulevard. Là, tandis qu'ils s'amusaient à voir danser des chiens, le philosophe se mit à lire les placards qui tapissaient le coin de la rue voisine.

A travers les affiches des bandages élastiques, de la fantasmagorie et du rob antisyphillitique, il aperçut deux ou trois annonces de cours publics et gratuits. Assurément, s'écria-t-il, nous irons là, et dès aujourd'hui. Des cours publics! c'est ainsi qu'enseignaient les philosophes de l'ancienne Grèce; je suis curieux d'entendre les successeurs de Platon, de Zénocrate et de tant d'autres. Allons, en-

fans, qu'on me suive, dit-il aux petits messieurs Fricot ; venez devenir de nouveaux Alcibiades sous de nouveaux Socrates. Et voilà les marmots en marche, non sans quelque regret d'abandonner les chiens savans, qui valaient mieux à leurs yeux que tous les sages et les rhéteurs de l'antiquité.

Entré dans la salle du gymnase, Pangloss aperçoit une assemblée assez nombreuse. Cela ne l'étonna point, il s'y attendait ; mais ce qui le suprit un peu, ce fut de compter beaucoup de jeunes femmes parmi les auditeurs. Qu'on vienne donc, dit-il en lui-même, nous vanter maintenant les dames athéniennes et romaines ; les dames de Rispa méritent encore bien mieux une place dans l'histoire, puisque non-seulement elles ont, comme les premières, la tête sous des cheveux en tortillons graissés d'huile et les pieds dans des cothurnes, mais que de plus elles vont aux cours publics et fréquentent les écoles des philosophes.

En continuant de promener ses regards sur

ceux qui l'entouraient, Pangloss remarqua, dans un coin, un homme vêtu assez simplement, qui avait les bras croisés sur sa poitrine, et qui bâillait du meilleur cœur du monde. Eh mon dieu ! dit-il en se frottant les yeux, me trompé-je ? Non vraiment, voilà bien mon cher confrère Martin, que je croyais avoir perdu pour jamais. Il s'élança vers lui et l'embrassa avec toute la franchise et la cordialité possibles. J'espère, lui dit-il, que vous conviendrez maintenant que tout est au mieux, puisque non-seulement vous êtes encore en vie, mais que de plus vous assistez à un cours public. Quoique je sois encore en vie et que j'assiste à un cours public, dit Martin avec un accent sombre, je n'en soutiens pas moins que tout est on ne peut pas plus mal. Eh quoi ! reprit Pangloss, il n'est pas bien de vivre et d'être en aussi parfaite santé que me paraît la vôtre ? Il est très-mal de vivre, répondit Martin, puisqu'on ne vit que pour être témoin ou victime de tous les fléaux qui affligent la race humaine, et pour suivre les

progrès effrayans que font chaque jour la corruption et la méchanceté sur notre misérable planète : il est encore plus mal de se bien porter, puisque la santé ne sert qu'à prolonger une existence empoisonnée par des malheurs continuels. Vous conviendrez au moins, ajouta Pangloss, qu'à travers tous ces malheurs prétendus, il est fort heureux de prendre sa part d'un cours public. Ce n'est qu'un malheur de plus, répliqua Martin, lorsqu'on s'y ennuie et qu'on y porte ce coup-d'œil sévère qui réduit tout à sa juste valeur. Je suppose que ceux que vous voyez ici, y viennent dans le dessein de s'instruire, ce qui n'est assurément pas vrai pour les trois quarts et demi; que peuvent-ils recueillir de leçons que d'abord ils ne suivent pas exactement, et qui ensuite seraient toujours insuffisantes, parce que le démonstrateur ennuirait s'il voulait approfondir, et qu'on ne peut rien savoir quand on se contente d'effleurer? Que rapportent-ils chez eux en sortant d'une séance où le sujet qu'on a traité les a occupés beaucoup

moins que la figure et la toilette des femmes qui y assistaient? A peine ont-ils pu saisir quelques mots techniques, quelques notions superficielles, qu'ils vont débiter à tort et à travers, comme un canari siffle l'air qu'il a appris d'après la serinette. Donc les cours publics sont aussi mal que tout le reste, attendu qu'ils ne servent qu'à propager l'espèce des des demi-savans, lesquels sont tout ce qu'on peut imaginer de plus insupportable dans la société, sans en excepter les politiques, les gens à systêmes, et les auteurs qui parlent de leurs ouvrages.

Que venez-vous donc faire ici? demanda Pangloss. Tâcher d'y dormir, répondit Martin, et d'oublier un instant que j'existe. Si tout le monde était aussi sincère que moi, beaucoup de ceux qui nous entourent vous diraient la même chose. Du reste, avez-vous des affaires dans cette salle? dit Martin en se levant pour sortir. Ma première affaire est de me livrer à la joie que j'ai de vous retrouver, répondit Pangloss; ainsi donc je vous suis.

Parbleu, ajouta-t-il quand ils furent dehors, je vous avoue que je ne me flattais plus que nous aurions encore le plaisir de disserter ensemble, et je suis bien curieux d'apprendre par quel miracle vous avez pu échapper au sort qui vous menaçait. Un miracle, répéta brusquement Martin, dites plutôt une injustice plus criante encore que celle qui m'avait fait condamner; mais faut-il s'en étonner, quand c'est l'injustice qui gouverne le monde? En vérité, mon cher, répliqua Pangloss, vous êtes bien difficile; il me semble que quand on devait être pendu, ou quelque chose qui ne vaut pas mieux, quoi qu'on en dise, il ne peut rien y avoir de moins mal que de s'en tirer sain et sauf comme vous voilà. Au surplus, quand je vous ai surpris bâillant au cours public, j'ai bien vu que vous étiez plus dégoûté que jamais. Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé, reprit Martin, et vous-même jugerez si j'ai tort de me plaindre.

Vous vous souvenez sans doute du moment

de notre séparation, et vous n'avez pas oublié qu'en ma prétendue qualité de fermier-général je fus conduit dans une prison où l'on m'annonçait que je ne serais pas long-temps : je me résignais d'avance, parce que, dans quelque monde que l'on m'envoyât, j'étais déja certain qu'il ne serait pas pire que celui-ci. Un jour que je m'étais endormi, je me vis, à mon réveil, seul avec deux autres, dans une grande salle où nous étions auparavant dix ou douze. Je demandai ce qu'étaient devenus nos compagnons. On est venu les chercher, me répondit un de ceux qui restaient, et vous êtes bien heureux d'avoir dormi, car, sans cela, vous seriez avec eux. On vous a appelé, votre nom ressemblait à celui d'un autre, qui ne devait pas marcher aujourd'hui ; comme vous ne répondiez point, il a cru que c'était lui qu'on désignait.... Et le malheureux a été mourir à ma place ! m'écriai-je avec un transport d'indignation ; et vous avez eu la lâcheté de ne pas m'avertir ! Nous ne nous sommes aperçus de la méprise, me répondit-on, que quand il n'a

plus été temps de la réparer; mais au reste, il n'y a pas de quoi vous désoler.

C'est ce que je pense, dit Pangloss; et, si je n'avais pas cru à l'harmonie préétablie, cet exemple seul aurait suffi pour me persuader. Puisque cet homme est mort, c'est qu'il devait mourir, et les choses étant ainsi ne peuvent pas être autrement. Mais comment êtes-vous sorti de prison? Par une troisième injustice non moins révoltante que les deux autres, répondit Martin.

Quelques jours après la funeste aventure que je viens de vous raconter, on vint nous annoncer, à moi et à mes deux compagnons, que nous étions libres. Vous comprenez que c'était sous le nom de l'infortuné qui avait péri pour moi qu'était expédié l'ordre de sortie qui me fut apporté. Il résulte de tout cela que j'ai été mis en prison quand c'était un autre qu'on croyait y mettre, qu'un autre a été sacrifié quand c'était moi qu'on voulait conduire à la mort,

et que j'ai été relâché quand c'était un autre qui devait avoir sa liberté : donc c'est l'erreur qui fait tout ; donc tout est mal.

Donc tout est bien, répliqua Pangloss. Y a-t-il rien de mieux, par exemple, que l'erreur qui couvre à certains maris les petits accrocs que donnent leurs femmes à la foi conjugale, puisque cette erreur entretient la paix dans les ménages? Y a-t-il rien de mieux que l'erreur qui persuade à certaines gens qu'on les applaudit, tandis qu'on se moque d'eux, puisque cette erreur satisfait à-la-fois les sots et les mauvais plaisans, deux classes plus que jamais essentielles dans la société? Y a-t-il rien de mieux que l'erreur qui persuade à certains auteurs que leurs ouvrages se vendent bien, parce qu'ils ne voient plus dans la boutique de leur libraire une édition qui a circulé en entier jusque dans celle du marchand de poivre, puisque cette erreur chatouille la vanité et fournit des matériaux au commerce? Y a-t-il rien de mieux que mille autres erreurs que

je pourrais vous citer encore ? Mais j'aime mieux apprendre de vous ce que vous avez fait depuis votre sortie de prison.

Plusieurs métiers sans en trouver un bon, répondit Martin. Auriez-vous par hasard fait quelque chose pour le *maximum ?* ajouta Pangloss; c'est une mauvaise pratique. Le public en est encore une bien plus mauvaise, reprit Martin : j'ai voulu écrire pour lui des romans où j'avais déployé le fruit de quarante années d'observations sur la société, et de recherches profondes dans tous les replis du cœur humain; on m'a répondu que les romans ne devaient plus être la peinture des mœurs et de la vie domestique, et qu'on n'y souffrait maintenant que des scènes indécentes et libertines, ou des tableaux de cimetières et de châteaux ruinés. J'ai cru me venger en composant une bonne comédie de caractère ; on m'a repoussé en me disant que le théâtre ne devait plus être le miroir des vices et des ridicules, et qu'il était entièrement abandonné à la farce et à ces

pièces où l'on est surpris à tout moment, parce que la folie et l'invraisemblance surprennent toujours. Ennuyé de tant de rebuffades, outré de dépit contre tout ce qui pouvait tenir à l'espèce littéraire, je me suis mis à faire un journal, uniquement pour avoir le plaisir de dire du mal de tout le monde. Auteurs, acteurs, traducteurs, prosateurs, versificateurs, j'attaque, je déchire tout impitoyablement; eh bien, voyez quelle nouvelle preuve de la dépravation inhérente à la race humaine! on s'arrache mes feuilles, j'ai plus d'abonnés que je n'en veux, on ne jure que par moi; pourquoi? parce que je suis méchant et souvent injuste. Donc il n'est possible de réussir qu'en faisant le mal; donc tout est au pire dans ce monde.

Vous êtes journaliste, reprit Pangloss, et vous avez beaucoup d'abonnés, et on lit vos feuilles, et vous en concluez que tout est mal! Ah! si vous écoutiez la plupart de vos confrères, vous infèreriez au contraire de ce qui vous arrive, qu'il faut que le monde soit dans une

grande veine de mieux, et cela me donne même beaucoup d'espoir pour tout le reste. Je me flatte, par exemple, de retrouver notre fidèle Cacambo, dont vous avez peut-être eu quelques nouvelles. J'ignore ce qu'il est devenu, reprit Martin; il sera peut-être mort de misère. C'est sa faute, répliqua Pangloss, car nous sommes dans un moment où les domestiques font fortune. Si la misère l'a épargné, continua Martin, il sera peut-être mort de chagrin. Et pourquoi? demanda Pangloss. Parce qu'il ne faut qu'être raisonnable pour s'ennuyer de la vie, répondit Martin. C'est encore sa faute, repartit Pangloss; vous qui êtes journaliste, vous devez savoir qu'aujourd'hui, plus que jamais, *la rivière coule pour tout le monde.* Lorsqu'on se déplaît quelque part, il n'y a rien de mieux que d'en sortir; et puisque l'homme a été créé pour vivre heureux, dès qu'il est assailli par le malheur, il doit avoir le droit de cesser de vivre. *Quand on a tout perdu, quand on est sans espoir....* Allez-vous, interrompit Martin, répéter tous ces cruels

paradoxes qui ont mis l'arme suicide dans la main de tant d'insensés? Perfides déclamateurs! la plupart des aveugles qui osent attenter à leurs jours ne sont que des victimes dont vous êtes les assassins. Ce sont ces fatales maximes, que vous avez assez proclamées pour m'éviter la peine de les citer, qui ôtent le courage de plusieurs jours, de plusieurs années, pour ne laisser que celui d'un moment; mais vous les retrouverez un jour, ces maximes funestes, écrites autour du tribunal suprême avec le sang que vous seuls avez fait verser, et ce seront elles qui deviendront l'arrêt de votre condamnation.

Je conviens, reprit Pangloss, que la terre étant évidemment faite pour être peuplée, il n'y aurait rien de mieux que de toujours naître et ne jamais mourir; mais puisque l'une de ces opérations ne peut se faire à volonté, peut-être, avec la réflexion, est-il aussi bien de ne point avancer l'époque de l'autre, et de chercher, au contraire, les moyens les plus effi-

caces pour la retarder : c'est ce qui fait que je m'en vais dîner le mieux qu'il me sera possible, en souhaitant, mon cher confrère, que vous trouviez chez vous un aussi bon repas que celui qui m'attend chez M. Fricot ; ce dont je doute cependant, parce que la cuisine d'un journaliste vaut rarement celle d'un fournisseur.

A ces mots, les deux philosophes se séparèrent en se donnant réciproquement leur adresse.

CHAPITRE XIX.

Comment Pangloss apprend qu'à Rispa les couleurs ne sont pas plus indifférentes pour les bonnets que pour les collets ; et comment il découvre le moyen de faire toute une éducation en se livrant à l'étude d'une seule science.

Si j'étais disciple d'Hypocrate, si j'avais fait mes études à Montpellier, je serais à même d'entreprendre une longue dissertation bien lardée de termes inintelligibles, pour définir clairement les causes de l'accident qui arriva à Pangloss pendant la nuit qui suivit le jour où il retrouva Martin ; mais je ne suis qu'un pauvre historien, qu'un misérable imitateur de Suétone et de Cornélius Népos, et l'on sait assez que les fonctions de Clio et d'Esculape ne s'accordent guère. Tandis que la trompette de la muse porte les noms des grands hommes jusqu'aux pieds du trône de Jupiter, le piston du demi-dieu conduit, dit-on, leurs corps

très-directement et très-promptement dans l'empire de Pluton : voilà sans doute des effets aussi diamétralement opposés que les deux instrumens sont différens; je me vois donc réduit à dire tout bonnement et tout simplement que notre philosophe westphalien se réveilla le lendemain avec un rhumatisme qui lui tenait toute la tête.

Le bonheur, qui ne l'abandonnait jamais, voulut que dans la matinée le docteur de madame Fricot passât chez elle, attendu que c'était son jour de maux de nerfs, auxquels elle était fort sujette depuis qu'on avait supprimé les vapeurs. Le médecin, averti à propos, entra chez Pangloss; et, comme il était accoutumé à ne visiter que de jolies femmes, il voulut, pour le guérir, lui raconter les nouvelles de la ville, et lui broder agréablement le bulletin de la chronique scandaleuse, deux topiques qui, appliqués par un docteur agréable et un peu malin, manquent rarement leur effet auprès des jeunes dames. Pangloss

eut besoin de lui répéter plusieurs fois que les remèdes qui sont efficaces contre les maladies à la mode des Grecques modernes, n'ont aucun pouvoir sur le rhumatisme de philosophes qui ne sont pas des Grecs, et qui passent de mode; mais persuadé enfin par des raisonnemens du métaphysicien, il lui ordonna quelques frictions, et lui conseilla en outre de s'envelopper d'un morceau de laine bleue, attendu, disait-il, que dans la composition de cette couleur il entrait des drogues qui avaient une vertu éprouvée contre toute espèce de sciatique.

Dès que le docteur fut parti, voici l'argument en forme qui se présenta à l'esprit de Pangloss. Si une étoffe de laine bleue a la propriété de guérir le mal qui me tourmente, il s'ensuit nécessairement qu'en enveloppant le plus soigneusement possible la partie souffrante, je guérirai de même le plus promptement possible : or, comme lorsqu'on est malade il n'y a rien de mieux que de guérir, et

que de plus lorsqu'on veut se bien couvrir la tête il n'y a rien de mieux que de la fourrer dans un bonnet, je conclus que c'est un bonnet que je dois acheter.

En homme conséquent (mot qui dans cette occasion ne veut pas dire considérable), le philosophe appelle, sonne, frappe du pied, mais le tout vainement; il fut moins heureux que les amans délaissés, les échos même ne lui répondirent pas. Désir de fille et de nonne sont bien ardens, dit Gresset; mais tout cela n'est rien auprès de l'impatience d'un philosophe qui se voit contrarié. Pangloss, en se dépitant, songea tout-à-coup que précisément devant la porte de l'hôtel logeait un marchand de bas et de tricots; sans s'inquiéter si le grand air n'allait pas lui faire plus de mal que tous les bonnets de laine du monde ne pourraient lui faire de bien, il se précipite dans l'escalier et s'élance dans la boutique du voisin. Là il demande des bonnets de laine bleue. Monsieur veut sans doute dire de laine rouge, s'écria un

individu qui se trouvait près du comptoir. Monsieur parle bien comme quelqu'un qui n'a pas de rhumatisme, répondit Pangloss ; mais vu que je suis pris par une humeur qui me roidit les vertèbres depuis l'humérus jusqu'au sommet de l'os sacrum, c'est un bonnet bleu qu'il me faut. Il n'y a point de rhumatisme qui tienne, reprit l'individu, tout homme qui aime bien sa patrie doit porter un bonnet rouge, et il n'y a qu'un conspirateur qui puisse acheter un bonnet bleu. Mais, monsieur, observa Pangloss, s'il est vrai que l'indigo ou toute autre drogue bleue ait une vertu que ne possèdent ni la garance, ni la cochenille, ni aucun ingrédient formant quelque nuance de rouge que ce puisse être, vous conviendrez qu'en me décidant pour ce dernier je cours de gros risques de garder mon rhumatisme ; je persiste donc dans mes conclusions, et je demande un bonnet bleu.

Mes compatriotes ! s'écria vivement l'individu en sortant dans la rue et en s'adressant

à une troupe de gens du peuple qui passaient, la patrie est en danger! la liberté nationale est anéantie! je vous dénonce un marchand qui vend des bonnets bleus et un homme qui en achète.

A ces mots toute la bande entra dans la boutique, cassa les vitres à coups de bâtons, et mit en pièces les marchandises qui se trouvèrent sous sa main. Le marchand se sauva dans l'arrière-boutique, où il se barricada le mieux qu'il put : Pangloss s'esquiva, non sans quelques frictions plus violentes que celles que lui avait ordonnées le docteur; et dans un instant le magasin fut pillé. Le peuple, selon sa louable coutume, déchira et foula aux pieds beaucoup plus qu'il ne prit; il n'y eût que l'instigateur du trouble qui ne perdit pas son temps, et trouva le moyen de s'approprier les ballots qui lui parurent avoir le plus de valeur.

Ma foi, dit Pangloss quand il fut remonté dans sa chambre, je doute que depuis la toison d'or jamais laine de mouton ait causé autant

de ravage. Il paraît qu'à Rispa on est loin de connaître l'adage qui dit qu'il ne faut pas disputer des goûts ni des couleurs; car celle des collets d'habit et des bonnets de laine n'est rien moins qu'indifférente. Mais puisque le bleu est proscrit, on aurait dû proscrire aussi les rhumatismes; d'abord parce qu'ils sont contraires aux principes de la liberté, vu que quand ils sont placés au cou ils empêchent qu'on ne puisse tourner la tête à son gré; ils n'attaquent pas moins les lois de l'égalité, parce qu'il n'y a rien de plus inégal qu'un homme qui souffre et un qui se porte bien; la fraternité y perd aussi, puisque quand on a le cou roide il est impossible de saluer personne; donc les rhumatismes sont la seule chose qui soit mal à Rispa.

Jamais raisonnement n'a guéri de rien. Il adoucit quelquefois les maux en endormant le patient qui l'écoute; mais celui de Pangloss produisit un effet bien plus surprenant encore, car il l'endormit lui-même. Il fut bientôt

réveillé par le bruit que fit quelqu'un qui entra dans sa chambre, et ses yeux en s'ouvrant se fixèrent sur un petit boiteux qui le saluait très-profondément.

En vérité, monsieur, lui dit le métaphysicien, on voit aisément à votre révérence que vous n'avez pas comme moi un rhumatisme au cou. Monsieur, lui répondit le boiteux, c'est que la ligne courbe étant le véritable signe représentatif de la politesse, je tâche de m'introduire chez vous avec tous les égards qui sont dus à votre mérite. Monsieur, reprit Pangloss, je vous suis bien obligé; mais vous excuserez si je ne réponds pas à votre ligne parabolique par une ligne pareille, parce que je ne puis pas remuer la tête : d'ailleurs je ne sais pas si, comme vous le dites, la ligne courbe exprime exclusivement la politesse, car je n'ai jamais ouï dire qu'une bombe fût très-polie, et vous savez aussi bien que moi.... Oui, monsieur, reprit le boiteux, je sais ce que vous voulez me dire; mais ce n'est pas

une centaine d'objections de plus ou de moins qui peuvent déranger un système tel que le mien. Je vais donc prendre la ligne droite, attendu que c'est toujours la plus courte, pour vous expliquer le sujet de ma visite ; je commencerai, si vous le permettez, par former, en m'asseyant sur ce fauteuil, un angle saillant et un angle rentrant, et, au bout d'une heure de démonstration, je vous prouverai que j'ai le jugement très-droit, quoique mes jambes ne le soient pas.

J'ai appris, continua-t-il, que vous étiez chargé de l'éducation des enfans de M. Fricot, et je viens vous proposer de la terminer en entier en leur donnant un seul maître qui sera moi ; *moi, dis-je, et c'est assez.* Vous n'aurez qu'à surveiller les études, et c'est beaucoup de peine que je vous épargne. Oui, monsieur, faites apprendre les mathématiques à vos élèves, et ils sauront tout, depuis le dernier des arts mécaniques, jusqu'au plus sublime des systèmes de la philosophie : lisez

plutôt l'Encyclopédie, et vous y verrez écrit en toutes lettres : *Semez des géomètres, et de cette semence féconde il naîtra des philosophes.*

Si les mathématiques n'ont que cette utilité-là, interrompit Pangloss, on peut aisément s'en passer; car aujourd'hui les philosophes naissent par-tout sans qu'on sème rien, et de plus sans qu'on recueille grand'chose; et c'est peut-être ce qu'il y a de mieux, car dans le règne animal comme dans le règne végétal, lorsqu'une espèce devient si répandue, il arrive souvent qu'elle dégénère.

A la bonne heure, monsieur, répondit le boiteux, vous pouvez avoir raison, mais permettez que je parle. Je disais donc qu'avec des lignes et des chiffres on fait tout ce qu'on veut : on vous montre chaque jour que la musique n'est qu'un calcul, la poésie qu'un autre calcul; voilà donc nécessairement le géomètre poète et musicien; la peinture est un assem-

blage de lignes, d'angles, de cercles, de cônes, en un mot, de toutes les figures qui nous appartiennent; les passions s'expriment par des gestes, les gestes forment nécessairement des lignes quelconques; donc la connaissance des lignes conduit naturellement à celle du cœur humain, et par analogie à celle de la déclamation. La danse est une opération purement mécanique; elle est le résultat de bascules, de ressorts, de leviers employés à propos, ce que l'on démontre facilement par la construction des pantins. L'art dramatique même est compris dans notre empire, et c'est ce qui fait que tant de pièces obéissent aux lois de la force centripète. Voulez-vous que nous prenions notre vol plus haut? Desirez-vous que je vous démontre l'existence de Dieu? c'est l'affaire d'A plus B divisé par X. Aimez-vous mieux avoir la preuve que Dieu n'existe pas? je vous la donnerai aussi facilement par Y multiplié par Z; l'un est tout aussi clair que l'autre, et c'est commode dans l'occasion. Pour les mœurs c'est tout de même: la ligne droite est celle de

la vertu, la spirale celle de l'intrigue, l'oblique celle de l'hypocrisie, l'ascendante celle de l'ambitieux. Je tomberais dans le calcul infinitésimal, si je voulais suivre la progression de mon raisonnement; mais j'en ai dit assez pour vous donner la conviction que rien n'est exclusivement beau, exclusivement utile comme les mathématiques; et, je le répète encore, avec les mathématiques il n'est rien qu'on ne puisse faire.

Ah parbleu! monsieur, puisque vous êtes si habile, dit Martin, qui entra justement assez tôt pour entendre la dernière phrase, empêchez donc les femmes d'être coquettes, les hommes d'être égoïstes, les auteurs de se déchirer mutuellement, les gens d'esprit d'être méchans, les sots d'être ennuyeux, les économistes.... Non, non, monsieur, interrompit le boiteux, en prenant sa canne et son chapeau, j'aimerais mieux m'engager à trouver la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel que d'entreprendre la tâche que vous me proposez là. L'Encyclopédie entière n'en viendrait pas à

bout. Le boiteux achevait à peine cette phrase, qu'il était déja dans la rue.

Les voilà, dit Martin en s'asseyant, tous ces gens à systêmes brillans; réduisez leurs vues sublimes à ce qu'elles valent, vous y trouverez aisément de nouveaux moyens de rendre l'homme plus méchant; mais demandez à qui que ce soit d'entre eux le secret de remédier efficacement au plus faible des vices de notre nature corrompue, ou ils déraisonneront avec audace, ou bien ils prendront, comme ce boiteux, le parti d'abandonner la lutte : donc le progrès des lumières ne sera jamais que le progrès des vices; donc les choses iront toujours de mal en pire.

Pangloss était trop pressé de raconter à Martin ce qui lui était arrivé dans la matinée, pour s'amuser à chercher des raisons contre ses argumens. Mais il faut, dit Martin quand il eut entendu le récit de la mésaventure de son confrère, que ce bonnet rouge soit une

sorte de fétiche qu'on adore dans Eldorado, car on en met par-tout; on ne voit que cela sur le sommet des édifices les plus élevés; et si quelque chose m'étonne, c'est que la ville entière de Rispa n'ait pas encore été foudroyée, puisqu'il est bien reconnu que rien n'attire mieux le tonnerre que les formes sphériques, diamétralement opposées à celle du paratonnerre.

Mais, dit Pangloss, tout bien considéré, c'est peut-être un fort grand avantage que de faire tomber le tonnerre; car enfin, lorsque la foudre a éclaté quelque part, on est sûr que les mêmes matières n'iront pas éclater ailleurs; et de plus, le tonnerre étant visiblement fait pour tomber, autant vaudrait-il qu'il tombât sur un bonnet rouge que sur autre chose. Surtout, ajouta Martin, s'il tombait sur le bonnet rouge qui couvre certaines têtes, quel bonheur pour l'humanité! Et sur-tout, dit Pangloss, pour les héritiers de ces têtes-là, si les mains qui sont dessous ont ramassé une grosse for-

tune, comme ces mains-là ont coutume de le faire!.... Les élèves de Pangloss, qui entrèrent en ce moment empêchèrent les deux philosophes d'en dire davantage.

CHAPITRE XX.

Comment Candide passe une heure dans le boudoir de Mme Coteret, et comment M. Coteret est ce qu'ont été, ce que sont et ce que seront beaucoup de gens qui valaient, qui valent et qui vaudront autant, moins ou plus que lui ; et comment on voit ce qui s'ensuit.

Le joli chapitre qui est maintenant au fond de mon écritoire! Comme il va donner du prix à mon ouvrage aux yeux de certaines personnes! Comme les jeunes gens se hâteront de tourner les feuillets qui le précèdent pour y arriver plus promptement! En effet, quoi de plus agréable que la peinture d'un joli boudoir meublé avec toute l'élégance et la recherche possible? Quoi de plus séduisant, de plus inspirateur que ce rideau couleur de rose, à travers lequel le jour ne passe qu'autant qu'il le faut pour répandre sur tous les objets un reflet charmant? Voyez-vous tous

ces tableaux, ces gravures, ces statues, ces vases de fleurs dont l'odeur suave parfume ce joli réduit que l'amour semble avoir choisi pour son temple? Ne dirait-on pas que lui-même a pris soin de placer ces glaces si artistement distribuées? Son souffle léger ne paraît-il pas seul soutenir les draperies ondoyantes qui sont suspendues autour de cette niche? Ne serait-on pas d'abord tenté, en voyant cette ottomane, de la prendre pour son trône ou son autel?....

Le lieu de la scène une fois esquissé, plaçons-y les acteurs : si même je fais un marché avantageux avec mon libraire, peut-être bien mettrai-je ici une petite gravure dont je vais toujours d'avance indiquer le dessin. Voilà donc M. Candide le fils et Mme Coteret qui s'avancent. Je crois qu'il n'est pas inutile de rappeler, pour rendre le tableau plus animé, que le plus âgé des deux compte à peine dix-huit printemps; que l'un est un très-joli homme, l'autre une femme charmante, et

que tous deux ont l'air très-vif ; le dessinateur me saura gré de ce dernier trait, car il est trop habile pour ignorer que ce sont les yeux qui donnent la vie à une figure.

En attendant, nos jeunes gens sont déja assis sur cette ottomane dont nous avons parlé ; c'est donc maintenant qu'il faut broyer mes couleurs les plus fraîches et les plus vives ; c'est maintenant qu'il faut déployer toute la chaleur de mon imagination, qui (soit dit par parenthèse) n'est pas encore éteinte ; c'est maintenant qu'il faut invoquer à mon secours ces peintres rians de la volupté, dont les écrits enchanteurs semblent tracés avec les larmes de l'ivresse. Eh bien ! jeunes têtes ardentes, je sens déja un feu brûlant circuler dans toutes mes veines ; mon encre n'est plus qu'un fluide embrasé, ma plume qu'un flambeau prêt à incendier vos cervelles inflammables. Que votre œil humide de plaisir suive minutieusement tous les détails ; que votre main, tremblante d'émotion, sache encore à peine soutenir

mon livre ; que le souvenir ou l'espoir rendent plus intéressans pour vous les faits et gestes de mes héros. Ecoutez bien attentivement tout ce qu'ils vont dire ; observez plus soigneusement encore tout ce qu'ils vont faire. Mais à quoi bon tant de recommandations ? Vos vingt ans vous en disent plus que moi. Je m'abandonne donc à cet enthousiasme qui me possède tout entier. Ah ! que de jolies choses je vais dire !..... Eh bien non, je ne dirai rien du tout. J'en suis fâché pour vous, messieurs ; mais si je n'ai pas, comme tant d'autres, la vanité d'avancer que *la mère prescrira la lecture de mon ouvrage à sa fille*, je veux au moins qu'elle ne la gronde pas trop fort si elle la surprend occupée à le lire. Eh bien, madame, tranquilisez-vous ; je dois, je le sens, revenir à mes deux personnages ; mais je ne souleverai le rideau de la niche que pour les montrer assis à la même place où je les ai laissés ; et si votre jeune demoiselle devine ce qui s'est passé pendant la digression que je viens de faire, ce sera plus votre faute que la mienne. Je suis

seulement obligé de dire, pour l'intelligence des événemens, qu'au bout de quelques minutes, il leur prit fantaisie de changer de position. Ce qu'il y eut de malheureux, c'est que M. Coteret entra dans un instant où je pense que l'on ne songeait guère à lui.

M. Coteret avait un goût décidé pour les belles statues isolées; mais, par une de ces bizarreries assez communes chez les amateurs des arts, il ne pouvait supporter les groupes; d'après cela qu'on juge, s'il se peut, ce qu'il éprouva lorsqu'au milieu de tous les ornemens qui embellissaient le boudoir, ce fut précisément un groupe qui frappa ses premiers regards; le voilà qui s'emporte, qui devient furieux, qui se répand en injures contre Candide et sur-tout contre sa femme. Tout les deux ne savaient trop que répondre; et quoiqu'il n'y eût pas de témoins du fait, il était fort difficile de prouver l'alibi. Madame Coteret fut obligée de convenir de toutes les qualifications qu'il plut à la bile de son mari de

lui distribuer : Candide ne disait rien du tout, et s'approchait par degrés de la porte.

Au moment où il l'ouvrait, M. Coteret lui dit : Je vous attends demain à huit heures au bois où l'on se bat ; apportez des pistolets et amenez des témoins, je ferai de mon côté provision de tout cela. Candide accepta le rendez-vous, et courut de suite raconter à Pangloss et à Martin, qui se trouvaient avec lui, ce qui venait de se passer.

M. Coteret a raison, dit le docteur ; il est sûr que ce qu'il y a de mieux pour empêcher que l'accident d'aujourd'hui ne lui arrive de nouveau est d'aller se faire tuer par vous ; et c'est une coutume très-juste et très-sage que de rendre les maris victimes des désordres de leurs femmes. Rien de mieux que d'obliger un pauvre diable qui vient de perdre ce qu'on appelle l'honneur, sans qu'il y ait de sa faute, à s'exposer encore à perdre la vie pour une femme qui souvent n'en vaut pas la peine, et pour laquelle il a beaucoup moins que de

l'indifférence. Les femmes disent, pour la plupart, qu'elles voudraient être hommes, mais je ne crois pas que ce fût en pareille occasion qu'elles consentiraient à changer de sexe; car, si elles sont maltraitées par quelques-unes des lois de la société, elles doivent convenir que dans cette affaire-là tout l'avantage est de leur côté.

Oui, dit Martin, en écoutant plus le préjugé que leur conscience. Et c'est aussi ce qu'on peut faire de mieux, reprit Pangloss; car la conscience n'est que pour soi, et le préjugé est pour les autres : or il est ordonné par les lois de la politesse de préférer les autres à soi-même, et dans l'ordre social ceux qui en agissent autrement sont regardés comme des égoïstes; il est donc très-bien de suivre en tout l'opinion du monde. Dites plutôt, répliqua Martin, qu'il serait très-bien de ne jamais s'en inquiéter, parce que tous les hommes étant sujets au vice et à l'erreur, plus il y a d'hommes réunis quelque part, plus la somme des vices

et des erreurs est considérable; donc il n'y a rien de moins infaillible que le jugement du public. On vous prendrait pour un auteur sifflé, dit Candide, mais il n'en faut pas moins songer que je dois me battre demain matin à huit heures; j'ai besoin de témoins, et je compte sur vous deux; je vais aussi avertir mon jeune peintre, afin que nous soyons en bonne compagnie. Candide sortit en prononçant ces mots.

Quelle funeste ardeur de se détruire! s'écria Martin. Je le passe aux animaux et aux sauvages, parce que le vainqueur mange le vaincu; mais parmi les peuples soi-disant civilisés, quel avantage peut-on retirer d'anéantir son semblable? Celui de se venger, dit Pangloss. Il y a long-temps qu'on a dit en vers que c'est le plaisir des dieux et des femmes; moi j'ajoute en prose que ce peut aussi fort bien devenir celui des hommes. La belle vengeance, reprit Martin, que celle où l'offensé court autant et souvent plus de risques que l'offenseur; de manière qui si le premier succombe, sa pré-

tendue vengeance n'est souvent qu'un nouveau sujet de triomphe qu'il fournit à son ennemi ! Je préfère cent fois la coutume du Japon ; au moins, en mourant, l'homme qu'une insulte a mis au désespoir a-t-il la certitude que son adversaire ne se glorifiera pas de sa défaite (1). Oui, reprit Pangloss, mais il a aussi la certitude de mourir dans des souffrances épouvantables. Eh bien ! demanda Martin, qu'est-ce que mourir ? Au fait, répondit Pangloss, ce n'est rien, *c'est notre dernière heure ;* j'ai entendu chanter cela à l'opéra comique. Moi aussi, répliqua Martin, et plût au bon goût, que je n'y eusse jamais entendu chanter d'autres sottises ! .... Il se fit un moment de silence, au bout duquel les deux métaphysiciens prirent un livre et se mirent à lire chacun de leur côté.

---

(1) On sait qu'au Japon l'offensé se fend lui-même le ventre, et que l'offenseur est obligé d'en faire autant, sous peine d'être regardé comme un lâche, et chassé du sein de la société.

CHAPITRE XXI.

Comment Candide et M. Coteret se rendent au bois où l'on se bat, avec des témoins et des pistolets, et comment ils ne se battent pas.

HUIT heures étaient à peine sonnées, que deux fiacres arrivèrent presque ensemble dans une des allées du bois où l'on se bat; du premier descendirent Candide, Pangloss, Martin et le jeune peintre; dans l'autre étaient M. Coteret, M. Fricot et deux autres de leurs amis. On se réunit, on s'aboucha, et l'on s'enfonça dans un endroit un peu écarté. Là, les témoins, devenus en même temps juges du camp, fixèrent les conditions du combat, chargèrent les pistolets, et les remirent aux deux champions.

Comme ils allaient se placer à la distance qui avait été convenue : Eh quoi, messieurs! s'écria M. Fricot, en s'adressant aux autres

témoins, souffrirons-nous que deux braves gens aillent peut-être se tuer pour une chose si simple et si ordinaire, que s'il devait en coûter la vie à deux hommes chaque fois qu'elle arrive, la terre serait bien vite dépeuplée?

Au fait, dit Pangloss, posons méthodiquement l'état de la question : ou M. Coteret tuera M. Candide, ou M. Candide tuera M. Coteret. Si M. Coteret tue M. Candide, M. Coteret n'en sera pas moins ce qu'il est; si, au contraire, c'est M. Candide qui tue M. Coteret, M. Coteret sera toujours ce dont nous sommes convenus, et de plus il sera mort et enterré, ce qui, à mon avis, est un mal beaucoup plus grand que tous les autres, puisque c'est le dernier de tous. J'opine donc pour que M. Coteret prenne son parti comme tant d'honnêtes gens, pour qu'il pardonne à sa femme comme un bon mari doit le faire, et pour que M. Candide promette de ne plus troubler les charmes d'une si belle union. Qu'en pense l'assemblée?

continua-t-il, en se retournant vers le groupe des témoins. Que c'est fort bien vu, dirent M. Fricot et ses deux assistans. Allons, mon cher Coteret, ajoutèrent-ils, il faut vous calmer; ce n'est plus à votre âge qu'on doit faire des coups de tête. C'est singulier, dit M. Coteret en jetant son pistolet à terre, j'en suis à ma troisième femme, et voilà la troisième fois que pareille histoire m'arrive. Eh bien, puisqu'on le veut, poursuivit-il, que ce soit fini, je ne m'en porterai toujours pas plus mal que Fricot et ces deux autres messieurs, voilà ce qui me console.

Si l'affaire me regardait, dit alors le jeune peintre, elle ne se terminerait assurément pas de la sorte : moi, j'ai pour principe qu'en pareil cas *lorsque le vin est tiré il faut le boire.* Bien entendu, repartit M. Fricot, c'est ainsi que nous comptons que la chose se passera, et il est commandé dès hier au soir. Comment? que voulez-vous dire? reprit le jeune peintre. Ce que je veux dire? répondit M. Fri-

cot ; que le déjeûner nous attend chez le restaurateur qui est au bout de cette allée, et que Coteret a ordonné d'avance tout ce qu'il fallait pour qu'il n'y manquât rien. Bonne précaution, dit le jeune peintre en riant. Allons, mon cher Candide, ajouta-t-il, je vous conseille maintenant de ne pas la faire tourner en pure perte. Ma foi, dit Candide, si M. Coteret est content, je n'ai pas de raisons pour ne point l'être, et il en sera ce qu'il voudra.

Sur une déclaration aussi authentique on fit embrasser les deux adversaires, et on se mit en chemin pour aller joindre le déjeûner. Un moment, dit M. Fricot, en ramassant le pistolet que M. Coteret avait jeté, et en le tirant en l'air, c'est toujours comme cela que je fais quand je viens me battre. Ces messieurs songent à tout, reprit le jeune peintre en redoublant de gaieté, et c'est un plaisir d'avoir affaire à eux, et à leurs femmes, ajouta-t-il à l'oreille de Candide. Oh ! dit M. Fricot, à l'égard de cela, moi je veux que tout se passe

dans l'ordre, et c'est le moyen qu'une affaire vous fasse honneur. Voilà une très-jolie manière de les terminer, s'écria Pangloss en entrant dans la chambre où le déjeûner était servi. Mais, monsieur, elle devient à la mode, dit le restaurateur, qui se trouvait là; tout ce qui nous fait tort, c'est que maintenant une grande partie des maîtres d'armes quittent leur métier pour prendre le nôtre, parce que, disent-ils, nous leur enlevons tout le profit des querelles. Mais, ajouta Pangloss, c'est beaucoup plus conforme à la nature; on va contre ses lois en cherchant à se détruire, et on leur obéit au contraire en prenant le moyen le plus sûr pour soutenir et prolonger son existence; d'où je conclus que nous ferons fort bien de nous asseoir et de manger ce déjeûner, qui donnerait de l'appetit seulement à le voir.

On suivit le conseil du philosophe, chacun prit sa place, le vin de Champagne circula dans les verres et répandit la gaieté dans l'esprit des convives, si bien même qu'on en vint à

plaisanter de l'aventure qui les réunissait. Tu aimes donc bien ta femme, disait M. Fricot demi-ivre, à M. Coteret qui l'était aux trois-quarts. Ma foi non, répondait celui-ci, je ne m'inquiète même guère si j'en suis aimé, et si je l'ai épousée c'est parce qu'elle était riche.

Que de pareils maris se plaignent donc de la conduite de leurs femmes, dit tout bas à Pangloss, Martin, qui avait conservé son sang-froid : n'est-ce pas à des gens de cette espèce, et ils ne sont que trop communs, qu'on doit imputer en partie les torts de celles qui sont plutôt leurs victimes que leurs compagnes? Combien de femmes n'oublieraient pas leurs devoirs si les maris se souvenaient des leurs!

Je ne trouve point M. Coteret si blâmable, répondit Pangloss; puisque les mariages sont devenus, pour la plupart, des marchés, il est assurément pour le mieux de tâcher de les faire les plus avantageux possibles.

Mais, continua M. Fricot, que la conver-

sation des deux philosophes n'avait pu interrompre, puisqu'il ne l'avait pas entendue, il faut, mon cher Coteret, que tu sois prédestiné pour entrer chez ta femme dans un moment où elle t'attend si peu; il me semble qu'à ta place je lui ferais demander dorénavant si elle est visible. S'il ne fallait pas lui rendre son bien, dit M. Coteret, un bon divorce serait le dénouement de cette petite aventure. N'avez vous pas des enfans? demanda le jeune peintre. Non pas d'elle, répondit M. Coteret; j'en ai un tout jeune, mais il est de mon avant-dernière femme; nous nous sommes séparés après un an de mariage, et, de quatre maris que je lui connais, je suis le meilleur ou le plus patient, car les trois autres se sont succédés dans l'espace de cinq mois. Quatre maris! répéta en riant, le jeune peintre. Tout autant, repartit M. Coteret: le premier était un capitaine de cavalerie, le second un capucin, le troisième un chirurgien, et le quatrième votre serviteur.

J'aime beaucoup cette manière de changer de mari et de femme, s'écria Pangloss; elle a d'abord l'avantage physique de croiser les races à l'infini; quant aux avantages moraux, ils sont innombrables. On ne disconviendra pas, par exemple, que ce ne soit le plus sûr moyen de rendre presque tous les hommes frères, ou du moins de tellement multiplier les parentés, qu'ils ne forment plus tous qu'une même famille; je voudrais même, à ce sujet, qu'on inventât un mot pour exprimer le degré d'alliance qui existe entre deux hommes qui ont épousé la même femme. Je n'oublierai pas, parmi les bienfaits du divorce, la facilité qu'il donne à une mère qui a eu de suite plusieurs époux, de faire les honneurs de sa progéniture à celui que bon lui semble; j'y comprendrai aussi sans doute cet heureux état d'indépendance dans lequel se trouve un enfant dont les parens se séparent, et croient avoir le droit de ne plus s'occuper de lui, parce qu'ils ne s'occupent plus l'un de l'autre; ajoutez-y un des secrets les moins douteux pour empêcher le rétablisse-

ment de ces institutions où il fallait prouver de longues suites de filiations non interrompues ; puisque, pour peu que cela dure, on saura à peine de qui on est fils et de qui on est père. Je n'ai pas besoin de montrer combien le divorce est conforme à la liberté, vu qu'il détruit un genre d'esclavage quelquefois très-gênant : combien il nous rapproche de la nature, en nous assimilant à nos confrères les autres animaux, chez qui les deux sexes ne connaissent, comme on le sait, que des liens passagers ; donc le divorce étant parfaitement d'acord avec la liberté et la nature, qui sont ce qu'il y a de plus excellent et de plus sublime, le divorce est nécessairement ce qu'il peut y avoir de mieux, sur-tout quand on est assez heureux pour n'épouser que de jolies femmes. On applaudit ; on se leva de table, M. Coteret paya le déjeûner, on se sépara, et chacun se rendit chez soi pour digérer à son aise.

CHAPITRE XXII.

Comment on voit, par un exemple frappant, que le théâtre est l'école des mœurs.

Depuis quelques jours, l'instituteur Pangloss avait un élève de plus : c'était un fils du premier lit que M. Fricot avait tout récemment retiré du collége. Seize ans, une imagination de feu, une pétulance que rien ne pouvait réprimer, les passions les plus vives qui eussent jamais trouvé place dans une tête du dix-huitième siècle, rendaient M. Fricot l'aîné très-difficile à gouverner. En vain Pangloss déployait-il vingt fois par jour toutes les ressources de son éloquence pour lui prouver qu'il avait tort ; rien ne pouvait corriger le jeune espiègle, qui ne passait jamais une journée sans faire quelque nouveau tour. Le précepteur portait sans cesse des plaintes au père, le père ne s'en inquiétait pas, comme cela se pratique depuis long-temps. Si quelquefois pourtant le père voulait user de son autorité, le fils se moquait de lui, comme

cela se pratique depuis peu ; et de tous ces résultats il résultait en somme que M. Fricot le fils devenait un petit vaurien.

Ne sachant plus quel parti prendre, M. Fricot le père dit un jour à Pangloss : J'ai lu dans plusieurs auteurs modernes que le théâtre était l'école de la société, que la comédie réformait les mœurs : mon fils n'a jamais été au spectacle, il faudrait l'y mener, et je suis persuadé que les leçons qu'il y prendrait rempliraient le but que nous nous proposons. Le précepteur obéit, et voilà l'incorrigible conduit, pendant plusieurs jours de suite, à tous les premiers spectacles de Rispa. Ce genre d'étude de morale lui plaisait beaucoup plus que toutes les remontrances philosophiques de Pangloss. Libre de causer avec ses voisins et de lorgner ses voisines pendant les tirades du père noble et du raisonneur, il ne donnait son attention qu'aux fourberies du valet, aux étourderies du jeune premier, aux espiégleries de la soubrette, et à la complaisance de l'amoureuse. Il vit des pièces

où l'on usait de tous les moyens possibles pour enlever une jeune personne à son père ou à son tuteur ; d'autres où l'on donnait à toutes mains des bourses d'or à un fripon de valet pour porter seulement une lettre ou faire réussir la plus légère intrigue ; d'autres où l'on rouait de coups de canne un malheureux domestique qui s'était mal acquitté de sa commission ; d'autres où l'on tirait l'épée contre ce même domestique pour une méprise ou une maladresse de la moindre importance.

Mais, disait-il quelquefois à Pangloss, vous et mon père me répétez sans cesse que c'est-là une peinture fidèle de la société, et cependant je ne retrouve ailleurs rien de ce que je vois ici. Je n'ai rencontré nulle part de pauvres filles esclaves comme les pupilles qu'on nous met sous les yeux ; de tous les jeunes gens que je connais, aucun ne traite son valet comme le font les marquis et les chevaliers du théâtre. Les pères, les mères, les filles, les soubrettes, rien ne parle dans les maisons comme on les

fait parler sur les planches. C'est égal, disait toujours Pangloss, le théâtre n'en est pas moins le tableau de la société, et ce sont-là les modèles qu'il vous faut suivre.

A force d'entendre à chaque instant la même chose, le jeune homme finit par s'accoutumer à l'idée qu'on s'efforçait de lui donner, et il se présenta bientôt une occasion où il eut lieu de montrer combien il avait retiré de fruits toutes les instructions qu'on tâchait de lui inculquer.

Vis-à-vis de la maison de M. Fricot logeait une femme respectable, qu'une longue suite de malheurs avait réduite à la plus grande médiocrité. Les faibles ressources qui lui restaient étaient employées à perfectionner l'éducation d'une fille charmante, qui seule faisait toute sa consolation et son espérance. Son peu de fortune, son goût, les dangers qu'elle redoutait pour son élève, lui imposaient également la loi de mener une vie extrêmement retirée.

Quoique ses voisines sortissent très-rarement, et qu'elles fussent fort peu répandues, le jeune Fricot avait bien vîte appris qu'il existait une jolie personne dans le quartier; il l'avait même aperçue deux ou trois fois à sa fenêtre. Ses charmes, qu'il avait vus, le bien qu'il entendait dire d'elle, peut-être même la difficulté de réussir, tout se réunit pour le rendre amoureux fou; desirer était chez lui la même chose qu'obtenir : le voilà donc qui s'occupe, avec la vivacité qu'on lui connaît, des moyens, non pas les plus sûrs et les plus prudens, mais les plus prompts pour approcher de sa belle; sa tête, farcie d'intrigues de théâtre, lui fournissait mille expédiens plus ridicules les uns que les autres; il ne s'agissait rien moins que de travestissemens, de faux noms, de lettres supposées, que sais-je encore? Il me faudrait l'imagination d'un auteur dramatique pour faire l'énumération de tout ce qui se succédait dans sa cervelle féconde et impatiente.

Il se décida enfin à commencer par une lettre bien tendre adressée à l'objet de ses feux; mais par qui la faire remettre?... Eh quoi! n'avait-il pas, dans la maison de son père, deux ou trois grands laquais, premiers acteurs nés de toute espèce d'imbroglio amoureux? Oui; mais s'il possédait les moteurs et les ressorts de l'intrigue, il lui manquait encore ce qui en fait le nerf; sa bourse était un peu platte, et il n'était pas facile de la grossir d'un trait de plume comme celle des amoureux de roman et de comédie. Le remède qui lui parut le plus simple fut de tâcher de tirer par supercherie de son père ce qu'il savait qu'il n'en obtiendrait pas autrement. Le théâtre lui fournit bien vîte un moyen pour cela : un de ses amis, déguisé en juif, vint trouver M. Fricot, et lui dit que s'il ne consent pas à payer l'argent que son fils lui doit, il va faire arrêter ledit fils et le poursuivre devant les tribunaux, ainsi que de raison.

Quoique le débiteur fût trop jeune pour que

cette menace eût son plein effet, M. Fricot, qui dans le fond était bon, qui aimait son fils, et qui ne manquait pas d'argent, voulant éviter un esclandre, ne parut pas très-éloigné d'entrer en accommodement, pourvu que l'on consentît à diminuer un peu les mémoires, qui, comme on le pense bien, avaient été dressés en conséquence. Le prétendu juif fit d'abord quelques difficultés; mais il finit par céder, toucha une assez bonne somme, et courut la porter au jeune Fricot, qui en fut quitte pour une mercuriale dont il ne se souciait guère.

Muni d'un renfort aussi indispensable, il songe enfin à commencer ses opérations, et va d'abord trouver le valet-de-chambre de son père, à qui il donne une bourse de vingt-cinq louis, en lui remettant sa lettre, et lui expliquant l'usage qu'il en doit faire. Le domestique, aussi fripon que tous les valets de comédie, prend provisoirement l'argent; mais, beaucoup moins adroit que ses modèles, il va tout bonnement frapper à la porte de la princesse, et

dit à la servante qui lui ouvre qu'elle ne manque pas de donner à mademoiselle la lettre que lui écrit son jeune maître. La servante, qui n'était pas une soubrette, mais une fille sage, attachée depuis quinze ans à sa maîtresse, dont elle avait toute la confiance, répondit au mercure galant que mademoiselle ne recevait de lettres de personne, et lui ferma la porte au nez.

Croyant sa commission suffisamment remplie, l'émissaire revint vers le jeune homme pour lui rendre compte du succès; celui-ci, d'après l'exemple de tous les Valères et de tous les Léandres possibles, commence par l'accabler d'injures, et pour achever dignement la scène, prend une canne dont il lui applique plusieurs coups, le plus dru qu'il lui est possible : le valet, peu accoutumé à pareille aubaine, saisit une chaise avec laquelle il se met en devoir de se venger; M. Fricot a beau lui observer que c'est contre la décence théâtrale, et qu'il est même essentiel à l'emploi de la grande livrée de savoir bien

tendre le dos pour recevoir des coups de bâton, le valet-de-chambre allait lui rendre avec usure les étrivières dont il venait d'être gratifié, si les gens, qui entendirent le vacarme que devait occassionner pareille dispute, ne fussent venus au secours de leur maître. Le domestique bâtonné, mis hors d'état de satisfaire lui-même son ressentiment, sortit pour aller faire sa plainte devant un juge de paix.

Ignorant sans doute que plus on paie bien plus on est mal servi, M. Fricot fait choix d'un nouveau courrier à qui il donne trente louis et la même lettre déja si malencontreuse. Celui-ci, se croyant plus rusé que le premier, saisit le moment où la fenêtre de la jeune voisine est ouverte, attache la lettre à une pierre, et lance le tout dans la chambre.

Une demi-heure après, M. Fricot reçut un billet de la mère, qui le priait de s'éviter désormais la peine d'écrire à sa fille, à qui,

disait-elle, ses autres lettres ne parviendraient pas plus que celle qu'on lui renvoyait toute cachetée.

Se croyant trahi, le jeune homme appelle son commissionnaire, et juge que c'est-là le vrai moment de placer un coup de théâtre. Après quelques injures préalables et indispensables pour que le dialogue soit en situation, il prend pour cette fois une épée et se jette sur le malheureux à qui, par bonheur, il ne fait qu'une légère blessure au bras. L'autre, en criant à l'assassin, court se faire panser, et va de là se pourvoir devant le tribunal criminel.

M. Fricot, un peu étonné, eut d'abord un moment d'inquiétude; mais, en jetant les yeux sur deux ou trois des pièces qu'il avait vu jouer, il se convainquit que dans tout ce qu'il avait fait rien ne péchait contre le costume et le sens de son rôle; d'après cela il se rassura et ne songea plus qu'à poursuivre avec ardeur ses amoureuses entreprises.

Désespérant de trouver quelqu'un d'assez adroit pour le servir selon ses desirs, il sortit dans le dessein de chercher à faire parvenir lui-même sa lettre. Comme il mettait le nez dans la rue, il aperçut à la porte de sa belle voisine un jeune homme d'une figure fort intéressante, que les deux dames venaient reconduire. D'après tous les principes reçus au théâtre, ce ne pouvait être qu'un rival, et d'après toutes les règles et tous les usages, il fallait s'en défaire au plutôt. M. Fricot monte donc dans sa chambre, prend une paire de pistolets, court après le jeune homme, l'entraîne dans un endroit écarté, le force à se battre, et le blesse si griévement, qu'il ne doute pas de l'avoir tué.

Tout en s'enfuyant, il se reprocha d'abord de n'avoir pas eu une explication avec lui; mais il s'en consola ensuite, en se rappelant qu'un amoureux devait toujours commencer par pousser la jalousie au dernier point, sans rien éclaircir; parce que souvent deux mots feraient finir la pièce au premier acte.

Il commençait déja à faire nuit, et notre jeune écervelé ne crut pas trouver un dénouement plus heureux que de s'introduire lui-même par la fenêtre de sa belle, et de tout employer pour la faire consentir à un enlévement, ou au moins pour faire signer à la mère un contrat de mariage par surprise, ainsi que cela se pratique ordinairement.

Comme il rentrait chez son père, afin de se munir de ce dont il avait besoin pour une si belle entreprise, il trouva toute la maison en rumeur. Votre père, lui disait l'un, a découvert l'escroquerie que vous lui avez faite, et il est furieux contre vous. Le juge de paix, lui disait l'autre, vous a fait assigner pour avoir roué un homme de coups. Le tribunal criminel vous poursuit, lui disait un troisième, pour avoir tiré l'épée sur un de vos concitoyens. Vous êtes décrété de prise de corps, ajoutait un quatrième, pour avoir tué un jeune homme qui appartient à une très-honnête famille. Vous n'avez plus qu'à vous sauver, lui ré-

pétait Pangloss, si vous ne voulez pas être mis en prison. Comment? répondait le jeune homme, vous et mon père n'avez cessé de me dire que le théâtre était la peinture fidèle de ce qui se passait dans la société, que c'était l'école des mœurs, le tableau de la vie. C'est vrai, dit Pangloss, c'est écrit dans plusieurs livres, et même sur le rideau de plus d'une salle. Eh bien, reprit M. Fricot, j'ai vu dans mille pièces, tant anciennes que nouvelles, des jeunes gens qui en font tout autant, et peut-être beaucoup plus que moi, obtenir la main de leur maîtresse au dénouement; et maintenant, au lieu de me marier, comme c'est l'usage, le juge de paix me fait assigner, le tribunal criminel me décrète de prise de corps, et l'on veut me mettre en prison; c'est une injustice atroce et qui crie vengeance. Cela peut-être, dit Pangloss, mais il faut vous sauver : éloignez-vous de Rispa pendant quelque temps; votre père vous aime, avec de l'argent il assoupira les poursuites, et alors vous pourrez revenir. Pour brûler toutes les

salles de spectacles! s'écria le jeune homme en fureur. Non pas, dit un vieillard qui attendait M. Fricot et qui était présent à la conversation ; mais pour dire, si vous voulez, qu'il peut y avoir à la vérité quelques pièces capables de corriger les mœurs, mais qu'en revanche il y en a un nombre infini qui ne peuvent au contraire servir qu'à les corrompre.

A force de représentations, on parvint enfin à vaincre la résistance du jeune Fricot, qui promit de ne revenir qu'après la décision de son procès, dont nous rendrons compte lorsqu'il aura paru dans le Journal des Causes célèbres.

CHAPITRE XXIII.

Comment Pangloss continue de fréquenter les spectacles ; comment il en résulte un inconvénient qui le force à sortir de chez M. Fricot.

On a dit, en italien je crois, que l'opinion était la reine du monde : je ne sais pas si on a dit dans quelque autre langue que l'habitude partageait cet empire ; mais, qu'on l'ait dit ou qu'on ne l'ait pas dit, je le dis aujourd'hui en français ; et, si je n'ai pas la gloire d'avoir dit une chose neuve, il me restera au moins la consolation d'avoir dit une chose vraie, ce qui souvent vaut bien autant.

Ce fut donc l'habitude d'aller au spectacle pour y mener M. Fricot l'aîné qui y conduisit Pangloss tous les jours, même lorsque M. Fricot fut parti. Il ne tarda pas à avoir, comme les habitués de tous les théâtres, ses acteurs, ses pièces, et jusqu'à ses places d'aversion ou

de prédilection. Sifflant les uns, applaudissant les autres, selon qu'il était de bonne ou de mauvaise humeur; mais faisant, dans l'un et l'autre cas, toujours beaucoup de bruit, il réussit bientôt à passer pour une autorité, et à se faire compter parmi les gens dont l'opinion avait force de loi.

Un jour qu'il allait voir une pièce qu'on jouait pour la première fois sur un théâtre qui s'ouvrait de même pour la première fois, car l'un était presque aussi commun que l'autre à Rispa, il remarqua, dans un de ces drames larmoyans où l'on pleure en lisant l'affiche, une jeune actrice qui remplissait un rôle d'innocente; elle y mit tant de candeur, d'ingénuité, de modestie, que Pangloss en était enchanté. A son maintien simple et novice, il n'est personne qui n'eût cru qu'elle débutait, non-seulement sur le théâtre, mais même dans le monde. Sa figure aussi intéressante que belle, son ton noble et décent, sa fraîcheur, ses dix-sept ans, tout concourait à fortifier cette idée.

Parbleu ! dit Pangloss en lui-même, voilà une jeune Eldoradienne qui semble bien peu formée; je parirais d'abord qu'elle ne se doute pas de la métaphysique et de la morale, je jurerais ensuite qu'elle n'a pas la plus légère teinture de la physique expérimentale; d'où je conclus que, sous tous les rapports, ce serait une charmante écolière à former. Or, comme c'est un service éminent à rendre à la société en général que *d'agrandir le cercle des connaissances humaines;* comme de plus c'est un service non moins éminent à rendre à un individu en particulier que de travailler à sa perfection, j'entreprends dès demain l'éducation de cette jolie enfant; le succès est ce qu'il peut y avoir de mieux, d'abord pour elle, et ensuite pour son instituteur.

Tout philosophe qui se propose d'endoctriner est ardent à l'ouvrage, aussi dès le lendemain Pangloss réussit-il à s'introduire chez sa jeune prosélyte. Il retrouva en elle la même simplicité, la même pudeur, qui l'avaient si fort

charmé sur le théâtre : des visites fréquentes ne firent que lui fournir de nouveaux sujets d'admiration ; c'était toujours une douceur d'ange, une naïveté enchanteresse.

Au bout de quelques jours il fut l'ami, le mentor, le protecteur; aussi était-il fier comme un philosophe qui voit qu'on l'écoute. L'abandon de confiance fut bientôt tel, que sa jeune amie lui fit un jour, en versant de douces larmes de sensibilité, l'aveu qu'elle avait quelques dettes. Le moyen de résister à l'ascendant de la vertu! la bienfaisance a des charmes si puissans ! il est si doux de soulager une victime innocente !.... Pangloss possédait une somme assez forte, il la donna généreusement : mais par quels délicieux épanchemens de reconnaissance ne fût-il pas dédommagé de ce sacrifice ! Quelle jouissance sublime de s'entendre donner les titres flatteurs de bienfaiteur, d'être céleste créé pour éloigner le malheur de tout ce qui l'entoure! Peu de personnes sont insensibles à l'amour-propre ; et un philosophe, qui

possède, comme on le sait, parce qu'il le dit, tout au suprême degré, conserve, comme on le sait aussi, parce qu'on le voit, en vanité plus qu'en toute autre chose, sa supériorité et sa prééminence. Pangloss sortit donc tout gonflé, et il était même presque surpris de ce que ceux qui le rencontraient ne se prosternaient pas sur son passage.

Quelques jours après il trouva apparemment son élève assez formée en métaphysique et en morale, car il entreprit de lui donner les premiers élémens de l'autre science qu'il s'était proposé de lui enseigner. L'écolière lui parut l'être en tout comme il l'avait jugé, et il abandonna la leçon, bien persuadé qu'il avait été son premier maître. Quelle fut donc sa surprise lorsqu'il crut s'apercevoir que non-seulement il avait eu des prédécesseurs auprès de son élève, mais qu'elle avait même reçu dans ses études antérieures des principes erronés qu'elle lui avait communiqués à lui-même! Les effets ne tardèrent pas à le convaincre de l'existence de

la cause, et il fut bientôt obligé de reconnaître, avec douleur sous plus d'un rapport, que sa prétendue novice était pour le moins aussi instruite que l'avait jadis été Paquette.

Il est inutile de répéter ici toutes les invectives et les imprécations qu'il se permit contre les femmes : on sait assez jusqu'où peut aller la bile d'un métaphysicien ; d'ailleurs il est si peu poli et si commun de dire des injures au beau sexe, que nous ne voulons pas tomber dans ce vice, parce que d'ailleurs, quoi qu'on en dise et qu'on en pense, ces dames savent bien qu'il est impossible de leur garder éternellement rancune, et que tôt ou tard leurs ennemis les plus acharnés viennent tomber à leurs genoux. Ce n'est cependant pas que je prétende excuser tous les mauvais tours qu'elles nous font ; mais je m'en tiens au proverbe qui dit que, vu l'imperfection de la nature humaine, il faut aimer ses amis avec leurs défauts.

Si Pangloss avait été furieux d'abord, com-

bien ne le fut-il pas davantage lorsqu'il apprit qu'il n'était pas le vingtième que sa nymphe eût attrapé sous ces apparences de candeur et d'innocence qui l'avaient séduit. Malgré le repentir *cuisant* qu'il éprouvait, il en vint cependant peu-à-peu à trouver que ce qui lui était arrivé servait encore de nouvelle preuve à l'existence du mieux ; et voici comment il raisonnait : si, pendant que tant de monde travaillait avec ardeur à la désorganisation des mœurs sur cet hémisphère, Christophe Colomb n'avait pas été chercher dans l'autre de quoi remplacer les contrepoids qu'opposaient la religion et la morale à l'impulsion du vice et de la corruption, où en serait la société ? A quel point auraient été portés les excès dans un genre où il est si facile d'arriver aux extrêmes ? Je conclus donc que les Européens, ne voulant plus pour la plupart respecter les barrières établies depuis si long-temps, il est pour le mieux que les Américains se soient chargés de leur en fournir de nouvelles, d'autant plus redoutables qu'il est moins aisé de les oublier.

Donc Christophe Colomb a plus fait pour nous en nous apportant ce qui a suivi le sucre et la canelle, qu'en nous procurant le sucre et la canelle eux-mêmes; donc il est très-avantageux que j'aie été attrapé, parce que j'en avertirai d'autres, qui n'iront pas se faire prendre au même endroit; donc tout est pour le mieux, même ce dont beaucoup de gens disent tant de mal.

Comme M. Fricot ne partagea nullement l'opinion du docteur sur ce point de philosophie, Pangloss fut obligé de sortir de chez lui et d'aller retrouver Candide, qui avait aussi rompu toute liaison avec M. Coteret. Leurs finances avaient nécessairement beaucoup souffert de ce changement de situation, et il fallait viser à l'épargne pour faire durer longtemps les ressources qui leur restaient. Le logement était sur-tout un des articles qui leur devenaient le plus onéreux, et Pangloss, en cherchant des expédiens économiques, trouva celui-ci, qu'il communiqua d'abord à Candide.

Vous avez vu comme moi, lui dit-il, en vous promenant dans les rues de Rispa, un grand nombre de maisons vides sur lesquelles la nation eldoradienne, en annonçant qu'elles lui appartiennent, annonce aussi qu'elle veut les vendre ou les louer. Il me semble qu'avant de vendre ou de louer ses maisons, la nation doit préalablement songer à se loger sans qu'il lui en coûte rien. Or, nous sommes devenus partie intégrante de la nation, puisqu'on nous a naturalisés Eldoradiens : donc, avant de souffrir qu'on vende ou qu'on loue les maisons qui appartiennent à la partie de la nation que nous formons à nous deux, il faut que cette partie de nation soit établie aussi commodément que tant d'autres parties de nation qui ne valent pas mieux. D'où je conclus que nous n'avons rien de plus pressé à faire que de nous emparer de la première maison nationale qui nous conviendra, puisque ce ne sera qu'entrer en possession de notre bien.

Accoutumé à suivre les impulsions de son

précepteur, Candide le laissa agir, et s'établit avec lui dans une petite maison, dont le docteur brisa la porte. Ils n'en furent pas longtemps paisibles possesseurs, comme le lecteur le pense bien, et le plus prochaîn corps-de-garde envoya promptement un détachement pour les expulser. Pangloss eut beau essayer de faire valoir les prétentions que lui donnait l'affiche; on ne lui répondit qu'en lui opposant les droits du peuple souverain. C'est vous-même qui attaquez ces droits sacrés et respectables, répliqua-t-il, puisque vous interprétez les intentions du peuple avant de les connaître. Si le peuple est souverain, il ne peut l'être que quand il est réuni de corps et d'opinions, puisqu'il serait injuste que la partie présente du souverain dictât des lois sans connaître les intentions et la volonté de la partie absente, sur-tout quand cette partie est des millions de fois plus nombreuse que la première. Je demande donc qu'on assemble en entier le peuple d'Eldorado, et qu'on recueille l'avis de chaque individu sur l'objet de la question qui nous

occupe. Si la pluralité des voix décide que je dois sortir, je sortirai sans rien dire ; mais, avant d'avoir obtenu cette pluralité, on ne peut me chasser sans porter atteinte à la souveraineté du peuple, qu'on veut faire valoir contre moi.

Malgré la solidité de ce raisonnement, qui en vaut bien d'autres qu'on a donnés pour des raisons, il fallut céder à la force ; et Pangloss eut beau se plaindre qu'on opprimait en lui une fraction de souverain, il ne trouva que des gens disposés à rire de ses doléances.

CHAPITRE XXIV.

Comment on retrouve Cacambo et Sophie au moment où on les croyait plus perdus que jamais, ce qui fait le beau de l'histoire.

Obligés de renoncer à se loger aux dépens de la nation, Pangloss et Candide songèrent sérieusement à se choisir, aux leurs, une habitation convenable; ce mot qui, comme on le sait, est relatif et a souvent besoin d'explication, voulait dire pour eux *au meilleur marché possible*. Pangloss se chargea du soin d'errer dans les différentes rues de la ville, de parcourir les petites affiches qu'on porte dans les maisons pour de l'argent, et de lire les grandes qu'on trouve pour rien sur les murs.

A voir son empressement, on l'eût pris pour un nouveau riche qui cherche une petite maison pour une nouvelle prostituée; enfin il se décida pour un appartement situé au fond

d'un cul-de-sac, situé lui-même dans l'endroit le plus reculé d'un de ces quartiers que l'on nomme perdus. Dieu sait quel appartement c'était que cet appartement ! D'abord qu'on se figure.... Mais si je donnais à mon lecteur des détails sur les charmes de ce séjour enchanté, M. Candide le fils, qui ne l'a pas encore vu et qui doit bientôt s'y établir, aurait droit de trouver mauvais qu'on y introduisit quelqu'un avant lui ; il faut donc attendre qu'il soit entré en jouissance pour aller lui faire une visite, ou, si nous sommes pressés, le suivre au moment où il y va lui-même pour la première fois, accompagné de son précepteur. Dépêchons-nous, si nous voulons les atteindre, car les voilà déja tout près d'arriver.

Quel quartier indigne ! s'écriait M. Candide le fils, plus fréquemment à mesure qu'il approchait davantage. Pouvez-vous donc vous plaindre, répondait Pangloss, d'être logé dans ce qui forma jadis les premières habi-

tations de cette ville superbe qu'on appelle aujourd'hui Rispa ? Elle portait alors un nom qui dérivait, dit-on, de la blancheur des dames ou de la couleur de la boue des rues, ce qui, comme vous devez le voir, a un grand rapport l'un avec l'autre, et montre combien c'est une belle chose que les étymologies.

L'érudition du docteur ne consolait pas Candide, et il pensa se trouver mal lorsque Pangloss lui dit, en lui montrant une porte bien basse et bien enfumée, c'est par-là qu'il faut entrer. Il poussa trente-deux soupirs en faisant les trente-deux pas qui formaient géométriquement la mesure de la longueur de l'allée obscure qu'il lui fallut traverser; il lui échappa de même soixante-six *hélas* en montant les soixante-six marches qui le conduisirent à la porte de l'appartement où, pour chambre, anti-chambre, cabinet, garde-robe, bibliothèque, salon de compagnie, salon à manger, il trouva un petit galetas de dix pieds quarrés. L'ameublement était assorti au local,

et consistait en un mauvais grabat, trois chaises et une table.

Ah, madame Coteret! madame Coteret! s'écria Candide du ton que prit Crésus lorsqu'il appela Solon à l'article de la mort. Qu'avez-vous donc à gémir si douloureusement? demanda Pangloss. Quel logement! répétait Candide. C'est celui qui convient à un philosophe, répondait le docteur. Qui ne peut plus trouver ni imprimeur, ni prosélytes, répliquait le jeune homme. De quoi vous plaignez-vous? reprenait Pangloss; de ce que ce quartier est un peu reculé? Virgile n'a-t-il pas dit : *Est in secessu locus?* Mais Virgile n'a pas dit qu'il fallait demeurer à un sixième, interrompit Candide. J'en conviens, repartit Pangloss; mais en revanche Horace prétend que le dernier degré du bonheur est de s'éloigner le plus possible du brouhaha du monde, et de s'isoler de tout ce qui peut troubler le calme et la paix de l'ame : *Beatus ille qui procul negotiis.....* Que diable, reprit un peu vivement Candide,

lorsqu'Horace écrivait tranquillement de si belles choses, il pouvait, quand il le trouvait bon, aller s'étendre sur les lits de pourpre du palais de Mécénas, et s'enivrer avec lui de ces bons vins dont il fait plus sincèrement l'éloge que celui de la solitude : il trouvait, à son besoin d'autres tables que celle-ci, qu'il est seulement impossible d'assujettir. N'en dites pas de mal, reprit Pangloss, et souvenez-vous qu'Ovide écrit quelque part : *Mensæ sed erat pes tertius impar....* Se reconnaissant incapables de lutter contre tous les auteurs de l'antiquité, réunis si à propos dans la tête de son instituteur, M. Candide le fils prit le parti qu'inspire aussi souvent le comble de l'orgueil que l'excès de la modestie, celui de se taire.

Il se coucha sur le mauvais lit contre lequel il venait de s'emporter si vivement, et s'efforça de mêler les pavots de Morphée aux soucis qui naissaient si abondamment sur ses pas, dirait un des poëtes du quartier de Pangloss, si c'était lui que la sévère Clio eût chargé du

soin hasardeux de rédiger cette véridique histoire.

Au moment où il s'abandonnait à un rêve délicieux qui lui rappelait madame Coteret parée de tous ses charmes; au moment où, avec un petit sourire moitié tendre, moitié quelque chose de plus, elle lui faisait signe de la suivre dans un joli bosquet, où il sentait déja qu'elle le conduirait bien loin, ne voilà-t-il pas que la porte s'ouvre avec fracas! C'était bien mal-à-propos sans doute; c'est ce que trouva M. Candide, qui demanda, les yeux encore fermés, pourquoi on venait le déranger. Je veux prendre vos noms pour les inscrire sur mon livre de police, répondit une voix aigre et perçante.

A ce compliment, les gens qui ont été à Rispa verront d'abord que c'était l'hôtesse de nos philosophes qui venait satisfaire au premier devoir des loueurs d'appartemens garnis; mais, ce que tous les voyageurs du monde ne

pourraient pas deviner d'eux-mêmes, c'est que cette hôtesse était une grande vieille, sèche, sale, puante, noire, en un mot, le parfait assemblage de tout ce que la nature avare verse si souvent avec prodigalité sur les vieilles femmes, pour se dédommager sans doute des charmes qu'elle répand sur les jeunes. Si Candide ne se fût pas rappelé heureusement qu'il avait monté soixante-six marches pour arriver où il était, il se serait cru au fond du Tartare, et aurait pris, avec quelque raison, le spectre qui se présentait à lui pour une furie, ou au moins pour une parque.

Le moyen de se débarrasser du personnage importun était de le satisfaire; le jeune homme prend la plume qu'on lui présente, et trace avec peine sur un feuillet gras et poisseux le nom de Pangloss et le sien. On demandera peut-être où était le philosophe. Comme il était sorti sans rien dire, et qu'il rentra sans faire connaître où il était allé, nous garderons sur ce sujet un silence respectueux, bien éloignés

d'imiter ces historiens qui, très-souvent, faute d'avoir des mémoires authentiques, ou même quelquefois par des motifs particuliers, se permettent d'insérer dans la vie de leurs héros leurs propres réflexions, ou des conjectures contre lesquelles on verrait bien des protestations, si la justice de l'autre monde avait correspondance avec celle de celui-ci. Nous dirons donc tout simplement que Pangloss était absent; et si nos lecteurs forment quelques jugemens téméraires sur cette promenade, au moins le remords rongeur d'avoir aidé à calomnier un métaphysicien ne viendra-t-il pas secouer notre oreiller quand nous y reposerons notre tête pour dormir.

Vous êtes contens de votre logement, j'espère, dit la vieille pendant que Candide écrivait; c'est le petit appartement le plus gentil!.... C'était-là toucher la corde sensible; aussi l'impatience du jeune homme éclata-t-elle avec violence. La vieille stupéfaite, ne concevait point comment on pouvait ne pas partager son admi-

ration. Quoi donc! s'écriait-elle en élevant d'une quinte le diapason de sa voix, une chambre qui, s'il vous plaît, a été habitée par un poëte du théâtre sans prétention, par une tireuse de cartes, par un vendeur de bons de deux tiers, par une fille que vous n'auriez pas pour un petit écu depuis qu'elle est requinquée!.... Vous êtes bien difficile, vous êtes bien difficile, répéta-t-elle en fermant la porte et en descendant, non sans grommeler entre ses dents, de manière qu'on l'entendait de toute la maison.

Candide, ennuyé des autres, de lui-même, de toute la nature, sortit pour aller promener son chagrin dans le jardin des badauds; il avait ouï dire que c'était une des ressources de ceux qui ont beaucoup de soucis et peu d'argent. Lorsqu'il fut las d'être dans le jardin des badauds, car on s'ennuie de tout, même de se désennuyer, il songea à aller ailleurs; mais combien d'endroits qui autrefois étaient pour lui des lieux de délices lui devenaient maintenant interdits! N'osant plus jeter les yeux

sur ces brillantes affiches dont les couleurs variées étaient pour lui la source d'anciens souvenirs et de nouveaux regrets, il ne vit d'autre parti à prendre que de retourner chez lui; et, comme il était homme de résolution, c'est ce qu'il fit sur-le-champ.

Le voilà dans son quartier, le voilà dans sa rue, le voilà dans sa maison, le voilà à la cinquante-troisième marche de son escalier; enfoncé dans ses idées, il se persuade avoir levé soixante-six fois alternativement les deux jambes, et entre dans une petite porte qui se trouvait entr'ouverte devant lui.

Attendu que la chambre qui est à la cinquante-troisième marche, ne saurait être celle qui est à la soixante-sixième, à moins que ce ne soit dans un palais de fées, on a déja deviné que Candide se trompait d'appartement. Il ne tarda pas à s'apercevoir de sa méprise, en voyant dans un coin un lit sur lequel était étendu un homme qui paraissait malade; à

côté de lui était une femme qui lui présentait une tasse de bouillon ou d'autre chose. Candide ne vit point d'abord sa figure, parce qu'elle lui tournait le dos; mais, au bruit que fit son premier pas dans la chambre, elle regarda vivement de son côté. Tout autre que notre jeune héros l'aurait prise pour un ange, pour une divinité; eh bien, à ses yeux, c'était encore davantage, car c'était Sophie.

Quoique l'amour soit aveugle, personne n'y voit mieux que les amoureux; aussi Candide reconnut-il d'abord Sophie; Sophie de même reconnut d'abord Candide. Eh quoi, c'est vous! s'écria-t-il en renversant une table chargée de vaisselle qui se rencontrait sur son passage. Eh oui, c'est moi, lui répondit-elle à son tour en laissant tomber la tasse qu'elle tenait sur le pauvre patient, qui en eut le visage couvert. Je vous croyais morte, dit Candide en embrassant tendrement son amante. Et moi je vous croyais perdu, lui répliqua-t-elle en lui rendant son baiser, mais avec beaucoup plus de retenue.

M'avez-vous toujours aimé? demanda Candide. Et vous, m'avez-vous toujours été fidèle? demanda presque en même-temps Sophie. Mon cœur n'a pas cessé d'être à vous, répondit Candide en rougissant un peu. Votre cœur, répéta Sophie; si vous dites vrai, je dois encore être contente, car c'est, hélas! tout ce qu'on peut demander aux jeunes gens d'aujourd'hui. On voit que la bonne Sophie avait pris un peu d'expérience; mais quelle est la jeune fille qui n'en acquerrait pas à Rispa?

La réflexion de Sophie, faite tout haut, tandis que Candide en faisait d'autres tout bas, mit un petit moment de froid dans la conversation; mais le jeune amant trouva bien vîte le moyen de la ranimer, en disant à son aimable Sophie un de ces *je vous adore* qui manquent si rarement leur effet auprès du beau sexe. Je ne cesserai jamais de vous chérir, lui répondit-elle avec un de ces jolis sourires que nous lui connaissons; mais, ajouta-t-elle, permettez que j'aille au secours de ce pauvre mi-

sérable que vous venez de me faire inonder. Je vais vous aider, s'écria Candide; et, sans quitter la main de Sophie, il s'avança vers le lit. Juste ciel! s'écria-t-il en reculant de surprise; me tromperais-je? Ne serait-ce pas là Cacambo? C'est lui-même, s'écria le pauvre gisant en s'efforçant de se relever pour embrasser son ancien maître : comment se porte le docteur Pangloss? demanda-t-il aussitôt. Fort bien, dit Candide; il fait toujours des argumens. Et le docteur Martin? reprit Cacambo. Il n'a plus ses entrées au spectacle, répondit Candide. Pourquoi donc cela? poursuivit Cacambo. Parce qu'il est journaliste, répliqua Candide; mais nous te conterons cela dans un autre moment; ton état... Je me trouve mieux depuis que je vous vois, interrompit Cacambo; d'ailleurs je sens que le remède que mademoiselle vient de m'appliquer fait son effet. Comment, dit la bonne Sophie, cette tasse de bouillon que je vous ai jetée sur le visage? Pardon, mon pauvre ami; mais vous devez savoir qu'il y a des momens où l'on n'a pas la

main bien sûre. Ne vous excusez pas, mademoiselle, répondit Cacambo; je suis enchanté de ce qui est arrivé. Les remèdes de nos médecins sont si efficaces, qu'appliqués intérieurement ou extérieurement, ils ne manquent presque jamais leur monde, et je suis sûr que demain je serai en état de raconter mes aventures à M. Candide, qui doit en être très-curieux. Non pas plus, dit celui-ci, que de celles de ma charmante Sophie, qui a sans doute éprouvé bien des peines. Elles m'ont paru toutes moins cruelles que votre absence, dit la jeune fille. Candide lui baisa la main. Pangloss entra en ce moment; nouveaux cris de surprise, nouveaux complimens, nouvelle reconnaissance, dont nous faisons grâce au lecteur; parce que s'il est curieux de pareilles scènes, il peut aller chercher dans nos drames modernes, où il en trouvera de presque aussi pathétiques et de presque aussi bien préparées que celle-ci.

CHAPITRE XXV.

Comment Sophie raconte ses aventures, et comment Cacambo commencera le récit des siennes si les bornes du chapitre ne s'y opposent pas.

PARBLEU, madame! s'écria Pangloss après que les premiers momens d'épanchement furent passés, je vous jure que je suis charmé de vous retrouver; et M. Candide peut vous certifier que je lui ai répété souvent que j'aimais bien mieux le voir occupé de vous que de cette Mme Coteret, dont il me parlait encore hier. Qu'est-ce que madame Coteret? demanda vivement Sophie. C'est une très-jeune et très-jolie femme, répondit Pangloss, dont le mari donne d'excellens dîners à ceux qu'elle invite; et, en notre particulier, nous lui devons beaucoup de reconnaissance.

M. Candide le fils aurait voulu en cet instant pouvoir se cacher au centre de la terre; Sophie

jetait sur lui un regard si tendre, si expressif qu'il y aurait eu de quoi déconcerter le plus endurci des infidèles de Rispa. De la reconnaissance, Candide! s'écria-t-elle de ce ton touchant qui a tant de pouvoir sur une ame qui n'est pas encore tout-à-fait corrompue. Oui, ma Sophie, de la reconnaissance, reprit Candide avec transport, puisqu'elle m'a fait mieux connaître qu'aucune femme ne pouvait être comparée à vous. Pas trop mal s'en tirer, dit Pangloss; j'ai toujours regretté que ce jeune homme ne voulût pas entrer dans la carrière de la philosophie; il a un talent pour faire paraître blanc ce qui est noir, et *vice versa*, qui l'aurait mené loin.

Sophie n'entendit point la phrase du docteur; on le lui passera quand on songera que son cœur était occupé de choses bien plus intéressantes pour une jeune fille. Vous aimez donc cette madame Coteret? reprit-elle d'une voix tremblante. L'aimer! repartit Candide, ah! je n'aimerai jamais que vous! Un moment

d'illusion a pu égarer mes sens, mais n'en accusez pas mon cœur, il ne faut s'en prendre qu'à la fatale destinée.... Fort bien, mes amis, interrompit Panglos; rien de mieux, quand on se voit contraint à se quereller malgré soi, que de rejeter la faute sur le sort, sur le ciel, sur les astres. On se raccommode plus promptement, et saturne n'en conserve pas moins son anneau, jupiter ses satellites, et les comètes leur queue, tout comme à l'ordinaire : donc il est clair que les étoiles ont été créées pour aider à terminer les brouilleries des amans; donc tout est pour le mieux dans la nature.

Quoique Sophie et Candide fussent vivement émus tous les deux, ils ne purent cependant s'empêcher de rire du raisonnement de Pangloss. Qu'on vienne donc dire maintenant, s'écria-t-il avec enthousiasme, que la philosophie est inutile : vous étiez tous deux tristes il y a un instant, et vous voilà rendus à la gaieté; qui a produit ce miracle? moi. Or je suis philosophe : donc les philosophes sont

bons à quelque chose, ne fût-ce qu'à faire rire. Ce qu'il y a de certain c'est que ce dernier argument dissipa entièrement les nuages sombres qui obscurcissaient le visage des jeunes amans : nous sommes donc obligés de convenir avec Pangloss, en étendant cependant un peu sa proposition, que s'il y a malheureusement des philosophes qui ont fait répandre des larmes bien amères, il y en a en revanche un grand nombre qui ont tout ce qu'il faut pour égayer le genre humain. Ceci soit dit en passant, pour montrer qu'un historien peut quelquefois, sans sortir de son sujet, tirer des faits qu'il raconte une réflexion instructive.

Bonne, comme toutes les femmes auxquelles le ciel donna cette vertu qui semblerait devoir être celle du sexe entier, Sophie oublia les torts que son amant avait envers elle, pour se livrer sans réserve au plaisir de le voir. Candide, entièrement rendu aux sentimens qu'elle méritait si bien, aurait consenti volontiers à racheter ses erreurs aux dépens de son exis-

tence, s'il n'eût pas eu besoin de son existence pour la consacrer à Sophie. Tout lecteur judicieux verra que dans l'état présent des choses, elle n'avait rien de mieux à faire que d'entamer le récit de ses aventures ; c'est aussi à quoi elle se prépara, après avoir préalablement donné un verre de tisanne à Cacambo.

Vous vous souvenez, dit-elle en adressant la parole à Candide, de ce moment où je descendis de voiture, et où j'eus tant de peine à me séparer de vous. Si je m'en souviens ! s'écria le jeune homme ; ce tableau déchirant sera gravé dans mon cœur tout le reste de ma vie. J'espère que vous vivrez long-temps, reprit naïvement Sophie, et elle continua en ces termes : Ma tante, malgré les secours qu'elle me prodigua, eut beaucoup de peine à me rendre assez de force pour marcher ; elle me traîna jusques vers une place de fiacres, qui heureusement n'était pas fort éloignée ; elle en prit un et lui donna l'adresse de la personne chez laquelle vous deviez venir nous retrouver

le lendemain. Je ne sais pourquoi j'avais tout le long de la route de funestes pressentimens qui ne tardèrent pas à se réaliser.

C'est l'ordinaire dans les romans, les drames et même les tragédies, interrompit Pangloss; ainsi cela ne doit pas vous étonner: c'est même ce que les auteurs ont pu trouver de mieux, parce que si le héros et le lecteur sont surpris des événemens fâcheux qui arrivent, ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Candide fit d'une main un geste à Pangloss pour le faire taire, et de l'autre à Sophie un geste pour l'engager à continuer; tous les deux eurent leur effet, et Sophie poursuivit ainsi: Arrivé dans la rue qui lui avait été désignée, notre cocher fit de vaines informations pour découvrir la personne que nous demandions: presque toutes les maisons voisines étaient inhabitées, et, après un quart-d'heure d'incertitudes, nous nous décidâmes enfin à aller passer la nuit dans un hôtel garni où l'on nous assura que nous serions à merveille. Quelle nuit que celle-là!

Je ne fermai pas l'œil une minute ; l'inquiétude que j'avais sur votre sort encore plus que sur le nôtre ne me laissait pas un moment de tranquillité. C'est alors que je regrettais d'avoir pu consentir à vous abandonner, d'avoir permis que vous courussiez vous exposer à des périls dont je n'avais jamais si bien senti toute l'étendue.

Le lendemain notre premier soin fut d'aller faire de nouvelles recherches ; nous recueillîmes la triste assurance que l'amie de ma tante avait subi le sort de tant d'autres victimes. Cette nouvelle affreuse nous affligea d'autant plus que nous ne savions comment faire pour vous retrouver. Il n'y avait personne dans la maison où nous vous avions donné rendez-vous ; on nous avait spécialement recommandé de ne nous fier à aucun des voisins : que faire pour vous indiquer le lieu de notre retraite ? Je ne pus résister à toutes les émotions déchirantes qui vinrent accabler mon ame ; je tombai dans un tel état de faiblesse, que pendant près de

trois jours je ne revis la lumière que par intervalles; ma tête était absolument troublée. Pendant tout ce temps-là il ne sortit de ma bouche d'autre mot que votre nom, m'a-t-on dit depuis; et l'on crut bien fermement que j'étais arrivée au terme de ma vie.

Ma tante, désolée de l'état où elle me voyait, n'avait pas la force de songer à prendre des précautions qui peut-être vous auraient ramené vers nous; et, lorsque je recouvrai l'usage de ma raison, il ne me resta qu'un choix affligeant entre l'idée que vous aviez péri dans la fatale entreprise à laquelle je me reprochais si fort d'avoir donné les mains, où l'idée que je vous avais vraisemblablement perdu pour jamais.

Cependant notre peu de ressources s'épuisait, et il fallait songer à nous procurer de l'argent. Ma tante écrivit au régisseur de cette terre où vous avez été témoin du plus funeste des événemens : elle devait m'appartenir depuis la mort affreuse de mon aïeul; hélas! le sort nous

gardait encore de nouveaux coups de ce côté-là! Un de ceux qui avaient été les instigateurs de notre perte avait trouvé moyen de s'emparer, au plus vil prix, de cet héritage, qui depuis plus de trois cents ans appartenait à ma famille. En vain essayâmes-nous de réclamer contre cette injustice....

Injustice! interrompit Pangloss : je vous demande bien pardon, mademoiselle; mais vous savez que la vertu connue des philosophes est l'impartialité : je suis donc obligé de vous représenter que la terre ayant été créée également pour tous les hommes, tous les hommes ont de même un droit égal à la possession des différentes portions de la terre ; or, si, comme vous le dites, la portion de la terre que vous revendiquez est depuis trois cents ans dans votre famille, il est clair et juste que chacune des autres familles qui couvrent la surface du globe la possède à son tour pendant trois cents ans; après quoi je ne doute pas, d'après les principes d'équité qui gouvernent le genre humain,

qu'on ne la remette fidèlement à vos descendans, si M. Candide le fils, ou tout autre, arrange avec vous les choses de manière, à ce que vous en ayez.

Pour cette fois le discours du docteur ne fit pas rire les jeunes gens; ils se contentèrent de lever les épaules, et Sophie reprit sa narration: Il fallut donc, dit-elle, ne plus attendre de secours que de nous-mêmes. Nous prîmes une petite chambre dans une maison dont les propriétaires étaient aussi honnêtes que pauvres, et nous nous efforçâmes de gagner par notre travail de quoi subsister. Ma tante savait parfaitement coudre et broder, et elle eut le bonheur de trouver autant d'ouvrage qu'elle en pouvait faire. Quelques dispositions heureuses pour le dessin, que j'avais autrefois cultivées pour mon agrément, me fournirent le moyen d'alimenter aussi de mon côté notre petit ménage : je me mis à faire des gravures de roman. Le nombre de ces misérables brochures devint si considérable pendant un

certain temps, qu'il m'aurait fallu passer les nuits pour satisfaire à toutes les demandes dont j'étais assaillie. La plupart de ces productions étaient détestables, prétendait-on; mais tant qu'il n'y eut que les ouvrages de mauvais, comme je ne les lisais pas, peu m'importait, et il m'était possible de travailler à en décorer le frontispice; mais comme on ne tarda pas à vouloir me donner pour le sujet de mes dessins les endroits du livre qui pouvaient présenter les images les plus licencieuses, et ceux-là n'étaient pas rares, je me vis obligée de renoncer au métier.

Il fallut donc abandonner le pinceau pour l'aiguille, qui était bien loin de me rapporter autant. Pour surcroît de malheur, les gens chez qui nous logions vinrent à mourir, la maison changea de propriétaire, et on nous en fit sortir. Nous nous établîmes dans celle-ci, où nous demeurons depuis quelques mois.

Il y a environ quinze jours que notre hôtesse

vint nous prier de lui aider à secourir un de ses locataires qui se trouvait fort mal; elle nous conduisit ici, et, malgré les ravages que la maladie avait faits sur sa figure, nous reconnûmes d'abord Cacambo. Aux soins que l'humanité nous prescrivait de lui offrir, se joignit l'intérêt que devait nous inspirer un homme que nous savions vous être si véritablement attaché. Je n'attendais pas qu'il me donnerait de vos nouvelles, puisque je vous avais vu depuis sa séparation d'avec vous; mais, dans les momens où son état lui permettait de répondre à mes questions, je trouvais un doux plaisir à m'entretenir avec lui de tout ce qui vous regardait, à lui entendre même prononcer votre nom. Ma tante et moi nous nous relevons auprès de lui, et toutes deux....

Mais à propos de votre tante, dit tout-à-coup Candide, je m'aperçois que j'ai oublié de vous parler d'elle : c'est le plaisir dont je suis transporté qui est cause.... Pourquoi vous accuser? interrompit Pangloss ; est-on donc si coupable

d'oublier les autres pour ne penser qu'à soi ? Je vois plusieurs Eldoradiens en agir de même, et c'est sans contredit ce qu'il peut y avoir de mieux. Au fait, chacun s'occupant de lui-même, et s'en occupant bien, comme nous le voyons tous les jours, qu'est-il besoin que d'autres s'en mêlent ? On appelle cela de l'égoïsme ; mais que l'on consulte les grammairiens de toutes les langues, et l'on verra si *moi* n'est pas toujours la première personne de chaque verbe ; donc dans l'univers entier on pense d'abord à soi ; donc cette pensée est dans la nature ; donc elle est bonne, puisque la nature est le meilleur de tous les guides.

Mon cher docteur, dit Sophie en souriant, je sais bien que telle est la manière de voir de beaucoup de vos confrères ; mais comme ma tante n'a pas le bonheur d'être philosophe, quoiqu'il y ait aujourd'hui des femmes qui prétendent à bon droit à ce titre éminent, je cours l'avertir de tous les événemens heureux qui viennent de se passer : je suis certaine

d'avance du plaisir qu'elle et Candide auront à se retrouver. Elle sortit en disant ces mots, et presque aussitôt après on vit paraître Martin. On le mit au fait de tout, et comme on lui dit que la tante de Sophie allait revenir avec elle, il n'eut pas de peine à deviner que cette reconnaissance allait produire une nouvelle scène de sensibilité. Ce n'est pas là, dit-on, le fort des philosophes; aussi les deux nôtres choisirent-ils ce moment pour aller assister à une séance de l'assemblée des sages d'Eldorado, jouissance qu'ils étaient depuis long-temps impatiens de se procurer.

CHAPITRE XXVI.

Comment Martin et Pangloss assistèrent à la séance de l'assemblée des sages, et comment ils y entendirent des choses merveilleuses, ainsi que cela devait être.

QU'EST-CE que c'est donc que cette assemblée? demanda Pangloss à Martin, chemin faisant. C'est, lui répondit celui-ci, la quintessence du peuple souverain, et cette assemblée tire son nom d'un mot latin qui signifie *rassemblement.*

Comme ils étaient prêts d'entrer, Pangloss, saisi subitement d'un tremblement religieux, s'arrêta pour prononcer ces paroles, en avançant la jambe droite et en élevant les bras vers le ciel, comme on fait quand on est inspiré : Je te salue, s'écria-t-il, sanctuaire des lois, temple sacré de l'équité, du fond duquel le soleil de la justice répand sur tout l'heureux pays d'Eldorado des rayons bienfaisans qui se reflètent sur le reste du bienheureux uni-

vers ! Nos pieds, nos yeux et nos oreilles profanes oseront-ils bien pénétrer dans ta sacrée enceinte? Sommes-nous bien dignes de voir, d'entendre de la première main ces sages révérés que ton sein renferme? N'attendrons-nous point que les journalistes impartiaux et véridiques deviennent les interprètes des oracles augustes qui vont s'échapper de leur bouche? Ah ! mon cher Martin, ne craignez-vous point qu'ainsi que deux nouveaux Prométhées nous ne soyons punis pour avoir eu la hardiesse, non pas de dérober le feu du ciel, mais de nous approcher de son foyer divin? Allons donc, allons donc, s'écria Martin, vous parlez là comme un poëme épique de nouvelle fabrique : comment voulez-vous que deux philosophes puissent être de trop quelque part? Il le poussa par le bras en achevant ces mots, et tous deux furent bientôt dans la tribune de la salle du *rassemblement*.

Tout ce que Pangloss voyait excitait son admiration. Ne dirait-on pas, s'écriait-il, que

nous assistons à une séance du sénat de Rome? Regardez si ces pères du peuple ne portent pas plus loin la simplicité, le mépris de la parure et de l'ostentation, que ne l'ont jamais pu faire Caton, Brutus et tous les autres purs républicains. Convenez que si on rencontrait une grande partie d'entre eux ailleurs que dans cette salle, on ne devinerait jamais, à leur tenue plus que négligée, que ce sont là les représentans de la majesté du peuple d'Eldorado; mais qui ne sait pas que dans ce siècle-ci, plus que jamais, beaucoup de choses s'opèrent par les contraires? Taisez-vous donc, dit Martin, et écoutez cet orateur qui monte à la tribune.

Il commença par présenter un état de situation des forces et des richesses du pays d'Eldorado. Toutes nos troupes, dit-il, sont dans le meilleur ordre possible, pas un corps qui ne soit au-delà du grand complet; c'est pourquoi je demande qu'on fasse marcher aux frontières tous les citoyens, sans exception ni des vieillards, ni des enfans, ni des agriculteurs, ni des ouvriers. Nos soldats sont dans

la plus belle tenue, rien ne manque pour l'habillement; c'est ce qui fait qu'il est urgent de mettre en requisition toutes les marchandises du pays. Nous avons une cavalerie formidable, jamais les centaures ne furent si bien montés ; d'après cela, rien de plus pressé que d'enlever tous les chevaux des propriétaires. Nous avons des armes et des munitions de quoi faire un second siége de Troie; mais il ne sera pas mal de transformer en canons et en fusils tout ce qui en sera susceptible, et d'établir par-tout des ateliers de poudre et de boulets. Nous avons enlevé à nos ennemis toutes leurs caisses militaires, nous avons imposé dans les pays conquis des contributions énormes ; d'après ces considérations, je demande une nouvelle émission de papier monnaie. Nous ne pouvons avoir une trop grande population, puisque c'est le nombre des individus qui fait la force de l'état; ainsi je demande qu'on envoie chaque jour à la mort cinq à six cents personnes, sans compter les grandes occasions où l'on sera plus magni-

fiques et plus généreux, et où l'on pourra doubler et tripler ce nombre, suivant le bon plaisir des comités révolutionnaires; car nous avons détruit toutes les lois arbitraires. Les galeries retentirent d'applaudissemens et de bravos.

Un nouveau discoureur parut à la tribune, il était l'organe du comité des finances. Jamais, s'écria-t-il, pays ne fut aussi florissant que le nôtre, le Pérou n'est qu'une Arabie Pétrée en comparaison de notre terroir, le plus faible de nos ruisseaux vaut à lui seul dix Pactoles, nos caisses regorgent d'or, nous sommes plus riches qu'aucun peuple de la terre; c'est ce qui fait, ajouta-t-il en se frottant les mains, que je demande un don patriotique et un petit emprunt forcé sur la totalité des habitans d'Eldorado.

Cet orateur ne fut pas aussi bien accueilli que l'autre; mais on en fit sur-le-champ paraître un troisième, qui vint dire des injures à tous les gouvernemens voisins, qu'il appela

despotiques et tyranniques, devant les ambassadeurs des puissances alliées d'Eldorado : et les tribunes recommencèrent à crier bravo et à frapper des mains, sans songer que, pour le peuple le plus poli de la terre, c'était agir d'une manière assez mal-honnête.

Tous les comités passèrent de même à leur tour à la tribune, ce qui fut un peu long, car il y en avait beaucoup. Celui de législation eut son tour : il proposa une douzaine de lois et de décrets, qui, à l'aide d'une petite cérémonie inventée pour donner promptement son avis, furent expédiés dans un clin d'œil. Il ne s'agissait que de se lever ou de rester assis pour dire oui ou non. On s'attend avec raison que Pangloss fut émerveillé de cette manière de discuter. Que de temps épargné ! s'écria-t-il, quelle économie d'éloquence ! Comme il est plus commode de remuer cette partie commune à l'homme et au singe que de donner des raisons ! Comme on a bien fait de supprimer les conseillers qui opinaient du bonnet, pour

leur substituer des sages qui opinent du derrière ! Comme cette méthode eût convenu aux Lacédemoniens, si avares de paroles ! Comme le peuple d'Eldorado a grand tort de se dire l'imitateur des peuples de l'antiquité, tandis qu'il les surpasse si éminemment !

Tandis que le métaphysicien continuait la série de ses exclamations, un nouvel orateur s'élança à la tribune, et l'on vit, au silence qui régna tout d'un coup dans la salle, que celui-là était accoutumé à être écouté. On reproche, dit-il, à la nation eldoradienne de ne croire ni à l'existence de l'Être-suprême ni à l'immortalité de l'ame : ce sont de petites bagatelles, qui, j'en conviens, ne valent pas la peine qu'on en parle ; mais enfin, puisque certains esprits faibles ont la sottise de s'occuper de ces vétilles, je voudrais que nous éternisassions aujourd'hui notre mémoire par un coup d'éclat. Je propose donc d'expédier, séance tenante, un brevet d'immortalité à l'ame, et un certificat d'existence à l'Être-suprême.

A ces mots, on vit plusieurs membres secouer la tête et faire la grimace. Je devine votre pensée, frères et amis, reprit l'orateur; mais soyez sans inquiétude, ce que nous allons faire n'engage à rien, ma conduite vous le prouvera. En attendant, je vous invite à aller aux opinions.

On se mit en devoir d'obéir, et la proposition passa, à la majorité de quelques fesses. Voyez cependant, dit Martin à Pangloss, si l'Être-suprême avait créé une vingtaine de postérieurs de moins, peut-être son existence allait-elle être compromise. C'est ce qui prouve, répondit Pangloss, que les petites causes produisent les grands effets, et qu'il est pour le mieux que l'homme ait des fesses.

Mais, s'écria tout-à-coup un membre, si nous établissons l'existence de l'Être-suprême, que ferons-nous du hasard, de la nature et du sommeil éternel? Renvoyé au comité de philosophie, répondirent vivement quelques

groupes que Pangloss et Martin avaient remarqués levant les épaules pendant une partie des discussions.

Afin, reprit le premier orateur, que les étrangers n'élèvent plus aucun doute sur notre profession de foi, je demande qu'on affiche sur les murs, par-tout où besoin sera, le certificat et le brevet que nous venons de donner; ce sera beaucoup plus facile et moins gênant que de les proclamer nous-mêmes par nos actions. Bravo! s'écrièrent la plupart des membres et même des Eldoradiens qui étaient dans les tribunes.

A la suite de cette délibération solennelle s'élevèrent quelques discussions sur d'autres objets; elles devinrent peu-à-peu si vives que tout le monde parlant à-la-fois, il arrivait assez naturellement qu'on n'entendait plus personne. En vain le président agitait-il en tout sens la sonnette qu'il avait à la main: ses efforts étaient inutiles, on continuait toujours à crier en chorus. A merveille, disait Pangloss: comme il est prouvé que c'est du choc des opinions

que naît la lumière, nous allons sans doute, du sein de ce tapage, voir éclore quelque grande vérité; attendons encore quelques instans et nous serons convaincus qu'il est pour le mieux que les hommes chargés des affaires publiques aient de bons poumons. Le président n'avait sans doute pas autant de patience que le philosophe, car il se couvrit, ce qui voulait dire que tout était fini. Chacun, à son exemple, posa son chapeau sur sa tête, excepté Pangloss qui mit le sien sous son bras, et en un clin-d'œil la salle fut vide.

Je prétendais, dit Pangloss, que cette assemblée était égale au sénat de Rome; mais ce qui vient de se passer me prouve combien elle l'emporte sur lui. Le sénat de Rome faisait des rois, il alla jusqu'à faire des demi-dieux de quelques-uns de ses empereurs; mais jamais il ne se crut assez de pouvoir pour donner un brevet d'existence à Jupiter, il aurait eu peur d'être foudroyé. Et il l'aurait mérité, dit Martin en prenant une prise de tabac.

Les deux philosophes, tout en continuant leur conversation, se disposèrent à retourner chez eux. Comme ils passaient devant un édifice qui avait jadis été consacré au culte, ils aperçurent un homme qui traçait en grosse écriture sur la muraille le résultat de la délibération dont ils venaient d'être témoins. Ils s'arrêtèrent un instant et entendirent un enfant qui disait à ses camarades, en jouant avec un Catéchisme de Montpellier: Voyez donc comme on se donne de la peine pour écrire sur les murs ce qui est gravé dans toutes les parties de l'univers. Les deux métaphysiciens se regardèrent et reprirent leur route, en observant le plus profond silence.

CHAPITRE XXVII.

Comment Cacambo raconte ses aventures.

En rentrant dans la chambre de Cacambo, Pangloss et Martin le trouvèrent assis sur son lit; Candide, Sophie et sa tante étaient placés autour de lui, et le malade paraissait beaucoup mieux. Je vous attendais, dit-il aux philosophes, pour commencer le récit de mes aventures; vous voilà rendus, écoutez-moi si vous pouvez. Vous n'avez pas oublié, sans doute, ce jour où l'on nous arrêta tous quatre ensemble, et où l'on nous conduisit chacun dans une prison différente. Il y avait à peine une semaine que j'étais dans la mienne, lorsqu'un commissaire qui vint faire la visite des prisonniers, s'avisa de me demander quelle était ma profession. Je lui répondis que j'avais l'honneur d'être votre domestique. Domestique! s'écria-t-il, qu'on mette promptement cet homme en liberté; notre intention est que les domestiques deviennent maîtres, et non

pas qu'on les enferme. Je vous demande bien pardon de la méprise, ajouta-t-il avec une politesse dont je fus enchanté. On m'ouvrit la porte, et je sortis assez embarrassé, je l'avoue, du personnage que j'allais faire.

En passant devant le jardin des badauds, que je connaissais depuis mon voyage à Rispa avec M. Candide le père, je vis des gens qui vendaient ou achetaient de petits morceaux de papier oblong. Défiez-vous-en, mon ami, interrompit brusquement Pangloss, c'est la monnaie du *maximum*, et cela ne vaut pas le diable. Il n'y a que manière de s'en servir, reprit Cacambo; c'est ce que j'appris d'un de ces marchands, que je reconnus pour l'avoir vu dans mes premiers voyages. Il me rendit son amitié et me donna de si bonnes instructions, qu'au bout de fort peu de temps je me vis à même d'employer les profits honnêtes que j'avais faits, à lever une maison de prêt, où je fis encore des profits si honnêtes, que je devins bientôt un gros propriétaire.

Dans mon voisinage demeurait une dame de moyen âge, qui tenait un état de maison considérable. Je dînais chez elle assez souvent, j'en vins peu-à-peu à y souper, et je finis par y coucher. Vous savez, me dit-elle un jour, que mon mari est allé faire un voyage; voilà plusieurs mois qu'il est absent; puisqu'il ne revient pas, je vais demain matin faire divorce, et demain au soir je vous épouse. Ce n'est pas tout; mon ci-devant mari a de grands biens, je me charge de les faire vendre à bon marché, nous les achéterons pour qu'ils ne sortent pas de la famille, et nous jouirons ensuite paisiblement d'un bonheur si légitimement acquis.

Je voulus lui faire quelques représentations, mais elle me cita un si grand nombre de ses amies qui en avaient agi de la sorte, que je n'eus plus rien à dire, et je la laissai faire. Tout se passa comme elle me l'avait annoncé; en quinze jours nos affaires furent terminées.

Au bout d'un mois le mari revint, et fut un

peu étonné du changement qu'il trouva chez lui; mais comme c'était un homme d'accommodement, il me proposa de garder sa femme et de lui rendre sa fortune. Je lui aurais abandonné le tout sans me faire beaucoup prier; mais mon épouse, qui avait des protections, se chargea de répondre à ses demandes. En effet, le pauvre homme eut beau se plaindre, il lui fut impossible de faire entendre ses réclamations. J'étais trop riche pour m'informer de ce que devint ce malheureux, et je continuai à jouir de mon aisance, qui, hélas! ne dura pas long-temps.

Ma femme se livra au jeu, moi aux entreprises; elle friponna les particuliers, moi le gouvernement; tout fut découvert, on nous chercha querelle: nous nous tirâmes de là par une banqueroute, et nous allâmes courir après la fortune chacun de notre côté, sans plus nous inquiéter l'un de l'autre. Plusieurs de mes amis m'ont dit qu'ils l'avaient vue exerçant très-dignement un métier très-indigne; quant à moi je me fis charlatan.

Charlatan! répéta Pangloss, je croyais que l'orviétan était passé de mode. Vous êtes loin de m'entendre, reprit Cacambo en souriant; vous croyez déja me voir battant du tambour au coin des rues et sur les boulevards, pour vendre des vulnéraires ou de la poudre à décrasser les dents; il est une espèce de charlatanisme plus en vogue dans notre siècle, et c'est celui-là que je choisis. Je fis de belles inscriptions pour les édifices publics; je les dédiai au génie, à la raison, etc. etc. Je composai de jolies petites brochures où je prouvais clairement que deux et deux font trois, qu'il fait nuit en plein midi, et autres vérités philosophiques; je vendis les nouvelles évolutions du soleil, l'art de procréer les deux sexes à volonté, l'art de faire de grands hommes, l'art de prolonger la vie, l'art de gagner toujours à la loterie : eh bien, tous ces arts-là et autres arts aussi beaux, n'auraient été pour moi que l'art d'aller droit à l'hôpital, si dans ce temps-là on ne les avait pas supprimés pour le bien de l'humanité.

Réduit encore une fois à la dure situation de faire choix d'un état, j'abandonnai les arts et je résolus de me faire artiste. Explique-nous ce galimatias, dit Candide. Cacambo se mit encore à rire; ma première idée, continua-t-il, fut de me faire artiste décroteur, mais l'art me parut un peu sale; j'eus ensuite envie de me faire artiste boucher : mais on avait tellement abusé de cet art-là que je ne pus vaincre ma répugnance. Après beaucoup d'incertitude, cédant malgré moi à un penchant invincible qui m'entraîne toujours vers la littérature et les auteurs, je devins artiste afficheur.

Le métier me parut d'autant plus agréable qu'il n'était pas du tout monotone; les annonces de pièces nouvelles et de romans nouveaux se succédaient avec une telle rapidité, que mes confrères et moi avions de la peine à fournir à la fécondité des grands hommes qui les enfantaient. Je fis même, à cette époque, une proposition qui nous aurait enrichis si elle eût été acceptée; c'était d'afficher de même toutes

les pièces sifflées et tous les romans envoyés chez l'épicier; mais on trouva que ç'aurait été une trop grande consommation de papier, et on le garda pour afficher, en dépit du public, des productions qu'il avait condamnées à ne plus revoir la lumière des quinquets.

Je m'acquittais, je puis dire avec distinction, de mon emploi; j'avais même une certaine réputation dans mon état : personne ne savait mieux que moi quel était le théâtre dont l'affiche devait être placée au-dessus de l'autre; je couvrais adroitement le placard d'une loi concernant les mariages, par une annonce de marchandises d'occasion; auprès des recueils d'opuscules, de souvenirs, de pièces fugitives, je plaçais toujours des ventes de vieux meubles et de fonds de boutique; il y avait constamment aux coins de rue que j'étais chargé de tapisser, une fois plus de curieux que partout ailleurs. Eh bien! ma gloire s'est éclipsée presque aussi vîte que celle de tous ces génies sublimes qui me passaient chaque jour par les mains.

Un matin que j'affichais par hasard, *écurie à louer*, sur la porte d'une des mille et une sociétés soi-disant littéraires que Rispa renfermait dans son sein, on crut qu'il y avait malice de ma part; et quelques membres qui savaient lire cabalèrent tellement contre moi, que tous les auteurs de leur connaissance prétendirent que je leur portais malheur, et ne voulurent plus que les annonces de leurs ouvrages me fussent confiées. C'était me couper les vivres; aussi serais-je mort de faim si mon bon génie ne m'eût inspiré l'idée de me faire traducteur.

Le produit des cerveaux des romanciers de l'Angleterre était alors aussi recherché que le produit de ses fabriques était sévèrement prohibé; et je me procurai bientôt plusieurs romans anglais à traduire à raison de trente sous la feuille, en fournissant le papier; je trouvais en outre à en céder de la seconde main à vingt-quatre sous, ce qui, vu la fécondité de mes correspondans, me faisait un assez joli petit droit de commission; mais les journalistes et

les gens de bon goût ont tant crié contre ce nouveau genre de commerce, que presque tous les traducteurs ont été forcés de faire banqueroute.

Le dégoût et l'ennui m'ont tellement accablé à la suite de tant d'infortunes, que j'ai été saisi par la maladie qui me retient maintenant ici, et dont je serais mort vraisemblablement sans les soins et les bontés de mademoiselle Sophie et de madame sa tante, auxquelles je souhaite du plus profond de mon cœur tout le bonheur qu'elles méritent.

La belle histoire! s'écria Pangloss : que d'événemens! que de vicissitudes! quelle source de réflexions salutaires pour ceux qui la liront! Il est bien dommage que le héros de tant d'aventures ne puisse pas avoir été, parmi tout cela, successivement pendu, roué, brûlé à petit feu; car, pour lors, ce serait un homme d'une expérience à toute épreuve et de très-bon conseil dans toutes les circonstances de la vie.

Jusqu'à présent, on n'a essayé de faire revivre que la mémoire de ceux à qui il était arrivé un de ces petits accidens à l'article de la mort: mais j'espère que bientôt quelque nouveau faiseur de découvertes trouvera aussi le secret de les ressusciter corporellement pour le bien de la société; car on sait que c'est le but de tous ces messieurs. A ce qu'ils disent, répondit Martin. Du reste, continua Pangloss, en repassant dans ma tête les différentes histoires qui nous sont arrivées à tous, en les comparant les unes avec les autres, en remontant à leur source, je vois qu'elles descendent en droite ligne du caprice qu'eut avant notre départ la très-gracieuse sultane favorite; donc il est pour le mieux que les femmes grosses aient des envies. Et il est encore bien mieux qu'on ne les satisfasse pas, s'écria Candide en jetant un regard plein d'amour sur Sophie. Quelle était donc cette envie de la sultane favorite? demanda-t-elle ingénuement. Une envie, dit Pangloss, que les jeunes demoiselles..... Candide fit au philosophe un signe qui l'arrêta tout court : ce

fut bien mal-à-propos sans doute, car il allait nous fournir un nouveau moyen de désigner une de ces choses qu'on est convenu de ne pas nommer par leur nom. Comme Sophie n'osa pas répéter sa question, nous resterons dans l'ignorance, jusqu'à ce qu'un de ces docteurs qui instruisent les gens, souvent en dépit d'eux-mêmes, daigne venir nous en retirer.

Voulez-vous voir la déesse de la Raison? s'écria en ce moment l'hôtesse, qui parut à la porte de la chambre. Assurément, dit Martin en se levant; il y a si long-temps qu'elle n'a daigné faire un voyage sur terre, qu'il ne faut pas perdre l'occasion de la rencontrer. C'est votre faute si vous ne la trouvez pas, dit Pangloss en le suivant; il y a tant de beaux livres modernes où elle fait son domicile! Oui, dit Martin, ce domicile-là est un hôtel dont le portier ne manque jamais de vous assurer que sa maîtresse est visible; vous entrez, et vous la cherchez en vain dans tous les appartemens.

Si Cacambo ne fût pas resté dans son lit,

il aurait été à même de juger de la beauté et de la justesse de cette comparaison, que Martin fit dans l'escalier. Pour Candide et Sophie, comme la déesse de la Raison n'est guère la divinité à qui deux jeunes amans courent offrir leurs hommages, ils ne jugèrent pas à propos de se déranger. La tante demeura près d'eux, afin que les choses se passassent suivant les règles de la décence : nous pouvons donc, sans aucune crainte, voler après nos deux métaphysiciens ; heureux si nous les attrapons, car des philosophes font souvent beaucoup de chemin en courant après la raison, qui s'enfuit devant eux.

CHAPITRE XXVIII.

Comment Pangloss et Martin voient la déesse de la Raison, ainsi que beaucoup d'autres choses qui ne sont pas moins divines et moins raisonnables.

MARTIN, qui avait la vue meilleure que son confrère, aperçut le premier le cortège, qui était déja bien loin; ils doublèrent le pas, et entendirent bientôt les cantiques que criaient à tue-tête des gens qu'on aurait eu de la peine à prendre pour être de la suite de la déesse de la Raison. Lorsqu'ils furent à même de distinguer les paroles, Martin ne put s'empêcher de s'écrier : En vérité, j'ai de la peine à croire que ce soit à la Raison qu'on adresse ce fatras de sottises et d'absurdités, ou bien, ma foi, les poëtes de la déesse ne valent pas mieux que les nôtres. Ils ont cependant fait de belles odes, répondit Pangloss; et même de belles tragédies révolutionnaires, ajouta-t-il par réflexion.

Mais voyez donc, reprit Martin, si vous trouverez ici autre chose que des enfans et des gens ivres : voilà de dignes suivans de la plus auguste des divinités! C'est là le profane vulgaire, répondit Pangloss ; mais ici, comme par-tout ailleurs, élevons-nous au-dessus de ces insectes rampans, pénétrons à travers les brouillards qui environnent le commun de l'humanité, franchissons la forêt des préjugés, dussions-nous attraper quelque baliveau par le nez ; armés du flambeau de la philosophie, dissipons les ombres qui nous entourent ; soulevons le voile de l'ignorance et de la superstition, et, d'un pas hardi, avançons jusque dans le sanctuaire du génie ; c'est là que nous trouverons ce que nous cherchons. Suivez-moi, ajouta-t-il d'un ton inspiré, et vous verrez merveilles.

En même-temps il s'élance au milieu du plus épais de la foule, en criant de toutes ses forces : Vive la raison! au diable le sens commun! Laissez-nous passer, nous sommes des philosophes.... Ces paroles produisirent leur

effet, ainsi que cela arrive ordinairement; chacun se rangea avec respect, et les métaphysiciens arrivèrent tout près des acteurs de la cérémonie.

Leurs regards s'arrêtèrent d'abord sur une troupe d'hommes et de femmes à demi-nus, ayant les bras et la tête entourés de guirlandes de fleurs, et portant dans leurs mains divers attributs. Parbleu, dit Martin, il faut convenir que, pour des gens raisonnables, ces messieurs et ces dames sont drôlement vêtus. Malheureux, répondit Pangloss, prétendez-vous donc voir les choses comme tout le monde? Oubliez-vous donc que vous êtes philosophe? Quoi! vous ne devinez pas que si ces messieurs et ces dames sont aussi succinctement vêtus, c'est pour nous montrer que la Raison souffre le moins possible d'ornemens étrangers; pour nous convaincre encore mieux que plus l'homme se rapproche de la nature, plus il tend à la fin pour laquelle il a été créé; et je suis sûr, qu'afin d'atteindre au dernier degré du souverain mieux

qui est l'atmosphère dans laquelle réside la déesse, ces messieurs et ces dames iraient tout-à-fait nus, s'ils ne devaient nous rappeler aussi que la raison a été obligée de se plier à la décadence du siècle, et d'adopter quelques tempéramens.

Martin ne fut peut-être pas entièrement satisfait de cette réponse ; mais, comme il savait que les disputes, et sur-tout les disputes de mots, conduisent toujours très-loin, il aima mieux ne rien objecter, et fixer son attention sur une multitude d'objets qui lui parurent la mériter.

En élevant ses yeux vers le sommet du char qui portait la déesse, il crut remarquer qu'elle les regardait en souriant ; il en fut si étonné, qu'il ne put s'empêcher de faire part de cette observation à Pangloss. Comme tous deux étaient persuadés que l'objet qu'on offrait en triomphe au culte des mortels de Rispa n'était qu'une statue, ils furent tous deux prêts de

crier au miracle ; heureusement que deux considérations très-puissantes vinrent les retenir. Ils se rappelèrent d'abord que des philosophes ne devaient pas croire aux miracles ; et d'ailleurs la raison souriant à deux ergoteurs devenait un miracle si surprenant, qu'en pareil cas il n'était pas besoin d'être philosophe pour paraître incrédule ; ils se turent donc fort sagement, et cherchèrent, selon l'usage, à expliquer par les règles de la nature la merveille dont ils venaient d'être témoins.

Pour cette fois ils n'eurent pas grand peine à la trouver d'accord avec leurs idées ; car, en y regardant de plus près, ils reconnurent facilement que ce qu'ils avaient pris pour une statue n'était autre chose qu'une jeune femme, dont le costume ressemblait beaucoup à tous ceux des individus qui l'entouraient.

Parbleu, dit Martin, ce n'était pas la peine de proscrire les images et de persécuter ceux qui allaient brûler de l'encens à leurs pieds, si

tout cela ne devait aboutir qu'à faire monter des femmes sur les autels, dont on a chassé les simulacres.

Il est donc écrit, s'écria Pangloss, que vous ne verrez jamais les choses dans leur véritable jour! Ne sentez-vous donc pas combien il sera plus agréable d'adresser ses vœux à une jolie femme qui pourra vous entendre et vous répondre même au besoin, que d'aller présenter des hommages à un bloc de marbre ou de pierre toujours impassible? N'est-ce pas encourager les adorateurs que de remplacer de froides images, dont il n'y avait rien à espérer, par de jeunes divinités dont le défaut ne sera pas, dit-on, de trop refuser? Admirez la profondeur de la politique des restaurateurs des lois eldoradiennes; ils savent bien, ces grands hommes, que la religion est le fondement des états : et voyant que beaucoup de gens commençaient à se dégoûter d'un culte où l'on demandait souvent sans rien obtenir, ils établissent à la place un culte où, grâce à la bonté

infinie des nouvelles divinités qu'on invoque, l'on pourra obtenir sans rien demander. On se plaignait que dans la religion ancienne tout était couvert de voiles et de mystères ; et voilà pourquoi dans la religion moderne tout est à découvert, tout est à nu : aussi quels prodiges se sont opérés à la lueur de cette clarté nouvelle ! Jadis les églises n'étaient peuplées que de vieux hommes et de femmes laides ; aujourd'hui les temples sont remplis de jeunes gens curieux d'examiner de près et de connaître à fond les beautés de la religion qu'on leur offre ; beautés d'autant plus attrayantes qu'elles sont à la portée de tout le monde. Voyez quels regards plein de ferveur et de zèle s'attachent sur la divinité et sur les prêtresses ! quoi de plus édifiant ? quoi de plus moral ? La religion d'Eldorado vaut sans contredit aujourd'hui autant que ses lois, ce qui n'est pas peu dire.

Cela peut bien être, dit Martin en remettant un des boutons de sa veste ; tout ce que je serais maintenant curieux de connaître, c'est la ma-

nière dont on choisit celle qui doit représenter la déesse. Je n'en sais rien, dit Pangloss; mais cela ne m'empêchera pas de vous répondre. Je pense que cette fête doit ressembler à celles des Rosières établies dans plusieurs endroits; on choisit parmi toutes les jeunes filles de Rispa celle qui possède le plus d'innocence et de candeur, choix très-difficile à faire sans doute, à cause du grand nombre de concurrentes qu'il ne peut manquer d'y avoir dans une ville où la pudeur et la modestie sont à leur comble: on prend, dis-je, la jeune fille dont la conduite est le plus irréprochable, et l'honneur de représenter la déesse de la Raison devient la récompense de ses vertus. Vous n'y êtes pas tout-à-fait, dit alors un gros homme qui depuis un instant écoutait les deux philosophes; ce n'est pas la plus vertueuse qu'on cherche, c'est la plus jolie: on la prend bon gré mal gré, et si elle fait trop de résistance pour monter sur l'autel, on l'envoie à l'échafaud. Diable; dit Pangloss, comme entraîné malgré lui; voilà cependant qui n'est pas trop conforme à la

raison : mais c'est égal, ajouta-t-il par correctif ; en consultant un peu mes livres, je me charge de prouver qu'il n'y a rien de mieux que de conduire au supplice les jeunes filles qui aiment mieux mourir que de se montrer toutes nues au public. Il arrive de-là, reprit le gros homme, qu'après avoir expédié de la sorte deux ou trois des plus récalcitrantes, on est obligé d'avoir recours à des actrices ou à d'autres femmes trop accoutumées à dire oui à tout le monde, pour s'aviser de dire non à des destructeurs d'abus ; ce qui fait que la Raison n'est souvent qu'une prostituée.

Et c'est assurément ce qu'il peut y avoir de mieux, s'écria Pangloss ; parce qu'alors chacun peut se vanter à bon droit de la connaître : et c'est d'après cela que vous entendez tant de jeunes gens crier par-tout qu'ils sont raisonnables. D'ailleurs, puisque la raison fut, dit-on, créée pour tous les hommes, ne faut-il pas, pour que la ressemblance soit plus parfaite, que ce qui la représente soit aussi à l'usage de tous les hommes ?

Tout occupé de ses argumens, Pangloss n'avait encore envisagé la déesse qu'à demi; le silence qui succéda à son dernier discours lui laissa le temps de l'examiner plus à loisir. Justes dieux! s'écria-t-il tout d'un coup, c'est elle-même. Qui donc? demanda Martin d'un sang-froid qui contrastait merveilleusement avec le transport de son confrère. Cette jeune élève que je croyais former, répondit Pangloss, et qui me montra si éloquemment qu'elle en savait plus que moi; celle qui est cause que je suis sorti de chez M. Fricot; celle qui m'a tout ôté pour me donner..... Eh c'est elle qui fait la Raison, interrompit Martin en éclatant de rire; mais j'aurais dû m'en douter, continua-t-il en reprenant son air sombre et farouche; le choix des hommes ne peut jamais tomber que sur ce qu'il y a de plus mauvais.

Pas si mauvais peut-être, en y réfléchissant bien, reprit Pangloss: car enfin, qu'est-ce que c'est que la raison? On la définit ordinairement l'art d'éviter tous les excès, de

maîtriser toutes les passions, de déraciner tous les vices, de corriger les mœurs, de fuir le libertinage : or, pour éviter les excès, maîtriser les passions, déraciner les vices, fuir le libertinage, il faut savoir à fond ce que c'est que le libertinage, les vices, les excès et les passions, puisqu'il est bien clair qu'on ne saurait combattre ce qu'on ne connaît pas; d'après cela, comme personne ne peut avoir mieux appris ce que c'est que le libertinage, les excès et tout ce que nous avons dit plus haut, qu'une fille qui possède ce que celle-là m'a si bien donné, je conclus que cette fille est tout ce qu'il peut y avoir de mieux pour représenter la Raison. Bravo! bravo! monsieur, s'écrièrent à-la-fois cinq à six métaphysiciens qui étaient autour du docteur; voilà ce qui s'appelle puissamment raisonner : quand faites-vous imprimer vos œuvres ?

Pangloss allait sans doute répondre, parce qu'un philosophe n'est jamais en reste lorsqu'il s'agit de parler; mais, comme il se trouva

en ce moment au bas d'un escalier qu'il fallait monter pour arriver au temple, il s'occupa à regarder à ses pieds, attendu qu'un philosophe peut tomber tout comme un autre, et même quelquefois beaucoup plus lourdement.

Dans le parvis du temple était établi un colporteur qui criait des almanachs nouveaux; persuadé qu'un homme desireux de s'instruire doit tout lire, quoiqu'on n'apprenne plus grand chose dans les livres, Pangloss s'approche et achète une de ces petites brochures, dont la considération n'est sans doute pas mesurée sur leur utilité.

Sachant que le jour de la fête de Sophie approchait, il veut d'abord s'assurer au juste de l'époque à laquelle elle doit arriver, pour tenir tout prêts les vers qu'il lui destine : quel est son étonnement lorsqu'il s'aperçoit que les noms des saints ont entièrement disparu du calendrier, et qu'on les a remplacés par des plantes et des animaux !

Il s'empressa, comme on le pense bien, de faire part de cette découverte à Martin. O peuple de Rispa ! s'écria celui-ci, jusques à quand feras-tu donc des sottises ? Des sottises ! répéta Pangloss ; et moi je prétends que c'est encore là une de ces opérations sublimes qui rendent à jamais mémorable la révolution d'Eldorado ; de plus, je le prouve, et voici comment. Quel était le but de ceux qui avaient affecté le nom d'un saint à chaque jour de l'année ? de proposer aux hommes des patrons et des modèles à imiter ; or, *âne*, *cochon*, *dindon*, et autres qui ont pris la place des saints, sont, sans contredit, des patrons et des modèles beaucoup plus faciles à imiter que ceux auxquels ils ont succédé ; donc le changement qui a eu lieu dans l'almanach est ce qu'il peut y avoir de mieux, puisqu'il donne à l'homme plus de moyens de se rapprocher de la perfection. Au reste, allons demander sur cet article l'avis des métaphysiciens qui nous ont parlé tout-à-l'heure ; ils sont là-bas en groupe auprès de ce pilier,

et nous aurons le temps de causer un peu avec eux, tandis qu'on achévera de chanter ces grandes hymnes en grands vers composés de grands mots qui ont bien de la peine à signifier quelque petite chose.

CHAPITRE XXIX.

Comment Pangloss et Martin entendent une belle dissertation.

Les deux philosophes s'approchèrent de leurs confrères, et ils trouvèrent le nombre accru par quelques autres qui s'étaient joints aux premiers. Tous formaient un cercle et discutaient avec tant de chaleur, qu'ils ne s'aperçurent point du salut que leur firent les nouveaux arrivans. Cela n'a pas le sens commun, répétait chacun à l'envi ; cela n'a pas le sens commun. Je suis de votre avis, messieurs, dit Pangloss d'un ton très-honnête, cela n'a pas le sens commun ; mais de quoi parlez-vous, s'il vous plaît.

Croiriez-vous, monsieur, répondit un homme dont l'habit noir était percé au coude, croiriez-vous qu'un écrivain se disant philosophe vient de convenir dans une brochure qu'il pouvait à la rigueur devenir probable qu'il fût possible

qu'il existât un Dieu ? Vit-on jamais pareille faiblesse ? Cela n'a pas le sens commun, répeta encore toute l'assistance.

Pour moi, reprit l'homme à l'habit percé, plutôt que d'avouer qu'il y a un Dieu, j'aimerais mieux, je crois, convenir que je suis un sot. Vous auriez raison, s'écrièrent vivement les auditeurs, et il n'y a point de philosophe qui n'en dût faire autant. Avouer qu'il y a un Dieu ! reprit un peu plus haut l'orateur; c'est renverser à-la-fois tous nos systêmes les plus brillans, c'est détruire d'un seul mot l'édifice qui nous a donné tant de peine à construire; enfin messieurs, ajouta-t-il en baissant la voix, nous ne pouvons pas nous dissimuler que si on venait à persuader au peuple qu'il y a un Dieu, la révolution serait bientôt finie; et jugez maintenant, si vous pouvez, où cela nous entraînerait. Nous verrions revenir aussitôt la religion, la morale; une autre liberté remplacerait la nôtre; des lois fixes feraient oublier nos constitutions et notre

contrat social; on ne lirait plus nos écrits que pour en rire. Point de philosophe qui, en écoutant cette dernière phrase, ne fît une grimace à chaque membre de la période. Notre gloire, notre existence même, continua l'homme à l'habit percé, sont intéressées à ce que nous écrasions, par le poids de quelques gros in-octavo, la petite brochure étique qui pourrait nous faire un si grand tort. Qui d'entre vous a de l'argent pour acheter du papier et des plumes ? car mon marchand ne veut plus me faire crédit. Personne ne répondit rien.

Messieurs, dit Pangloss, vous prétendez qu'il n'y a pas d'Être-suprême; je veux bien croire que c'est ce qu'il y a de mieux, puisque vous me faites l'honneur de me le dire : mais comme cette question me paraît presque aussi importante que celle des almanachs, sur laquelle mon confrère et moi venions vous consulter, me permettrez-vous de vous demander quelle est la puissance première qui régit ce vaste univers ?

Tous les philosophes se regardèrent, et chacun murmurait entre ses dents, la nature, le hasard, la destinée. Messieurs, dit tout-à-coup un petit bossu, il y a si long-temps que nous parlons de nature, de hasard, de destinée, que ces mots-là commencent à passer de mode; vous voyez par votre propre exemple que nous osons à peine les répéter : j'ai donc à vous proposer un nouveau système qui pourra nous servir pendant quelque temps, et je prétends que c'est le vent qui gouverne le monde. Le vent! s'écrièrent les assistans. Oui, messieurs, le vent, reprit le petit bossu; et voici comment je le prouve. Personne de vous n'ignore que dans toutes les langues anciennes on a d'abord désigné l'intelligence suprême par des mots qui signifiaient *esprit, souffle*, autrement dit du vent; voilà donc déja les fondemens de mon opinion basés sur le témoignage de l'antiquité. Nos pères révéraient même tellement la nouvelle divinité dont je veux relever les autels, que l'on vit jadis le plus puissant des rois de la Grèce sacrifier sa fille pour se rendre le

vent favorable. Afin de mieux vous convaincre de la solidité de mes raisons, prenez le monde depuis sa formation, et vous retrouverez le vent par-tout. Nous le voyons tous les jours déraciner des arbres, renverser des rochers, causer des tempêtes, agiter les eaux, les faire sortir de leur lit : ainsi, supposé que nous voulions admettre le chaos, il nous sera facile de démontrer que le vent peut fort bien avoir fait la séparation des élémens, et placé les choses dans l'état où elles sont aujourd'hui. Personne ne pourra nous nier que le vent n'ait la plus grande influence sur les productions de la terre, parce que tout le monde sait bien que c'est le vent qui amène, renvoie, dissipe ou amoncelle les nuages, et que par conséquent c'est lui qui fait la pluie et le beau temps. Personne n'osera nier de même que ce soit lui qui préside à la température et à la succession de l'ordre des saisons; car l'hiver et l'été ne sont visiblement que la suite d'un vent chaud ou d'un vent froid. A qui devons-nous l'ouie, l'odorat, et la plus grande partie

des jouissances de la vie? A qui devons-nous notre existence même, puisqu'on ne saurait vivre sans respirer, et que la respiration n'est qu'un vent mitigé? Qui est-ce qui anime nos organes au moment de notre naissance, si ce n'est le vent qui s'introduit dans nos poumons? Qui est-ce qui nous fait mourir, si ce n'est le vent qui nous manque? Sans le vent pourrait-on soupirer? donc sans le vent on ne pourrait faire l'amour. Sans le vent pourrait-on exécuter de la musique? donc sans le vent il n'y aurait point d'opéra; donc le vent fait tout; donc rien n'existe sans le vent; donc, en remplissant bien de vent la tête de tout le monde, on peut se passer d'Être-suprême.

On applaudit à outrance au discours du petit bossu; il n'y eut qu'un seul des philosophes qui se permit de secouer la tête d'un air mécontent. Qui peut donc vous avoir choqué dans mon système? demanda le bossu, de ce ton victorieux que prend si facilement un philosophe qui voit qu'on ne le contredit pas.

Vous nous avez prouvé très-éloquemment, reprit son adversaire, que le vent était le principal moteur de la plus grande partie des choses qui se passent sur notre planète ; je conviens avec vous que c'est le vent qui nous conserve l'existence et qui nous en prive ; mais vous ne m'avez pas montré comment c'était lui qui dirigeait la formation de notre individu, et c'est une objection.... Que je puis facilement pulvériser, interrompit le bossu. Ah ! voyons comment vous vous y prendrez, dit un des philosophes, qui depuis long-temps étudiait la physique, sans la savoir beaucoup mieux pour cela. Il est d'abord bien clair, reprit le bossu, que c'est le vent qui conduit nos vaisseaux en Amérique ; il n'est pas moins clair que c'est lui qui les en ramène : on sait de plus que de l'Amérique viennent le poivre, la canelle, le gingembre et les autres épiceries ; or, les médecins démontrent tous les jours que les ingrédiens échauffans donnent à la machine humaine une propension déterminée à la multiplication de son espèce ; donc c'est le vent

qui fait les enfans. *Vivat! vivat!* s'écrièrent tous les philosophes, avec enthousiasme; voilà le système de la génération, si obscur depuis tant de siècles, expliqué de la manière la plus claire et la plus satisfaisante : Buffon et même le Prieur du Spectacle de la nature ne sont rien en comparaison de notre confrère le bossu.

Il est temps d'avertir mon lecteur qu'en disant que tout le monde avait applaudi au discours du bossu, je n'ai pas prétendu parler d'un petit homme portant perruque ronde et crasseuse, qui se tenait appuyé contre le pilier, une main dans sa veste et l'autre dans le gousset de sa culotte. Tant que son confrère pérora, on ne le vit donner aucun signe d'approbation ou de blâme; ce ne fût que lorsqu'il lui sembla que le bossu devait avoir fini qu'il se dérangea de sa position et se remit d'aplomb sur ses jambes.

J'en demande pardon, dit-il, à mon confrère qui vient de parler, et à mes confrères

qui viennent de l'entendre ; mais il me semble que l'un a dit et les autres écouté une sottise. Sottise ! monsieur, répéta le bossu, tout rouge de colère. Un moment, un moment, s'écrièrent les autres, il est encore trop tôt pour se dire des injures. Mais, messieurs, reprit le bossu, vous devez voir.... Soyez tranquille, interrompirent les philosophes, quand il en sera temps aucun de nous ne demeurera en arrière.

Tranquillisé par cette assurance, le bossu contint son ressentiment, et promit d'écouter patiemment l'homme à la perruque, qui continua ainsi : Je suis étonné qu'un homme d'un sens aussi droit que M. le bossu ait voulu établir pour premier régulateur de l'univers ce qui fait tourner les girouettes ; la stabilité seule de la tête des philosophes et des femmes aurait dû lui prouver qu'il faut une force autrement puissante que celle-là pour mettre en mouvement des êtres aussi solides que la plupart de ceux qui habitent notre monde. Je me déclare donc ouvertement contre le vent, et je

crois que tout ce qui vient d'être attribué à tort au susdit vent, doit être entièrement rapporté à la lune. Si je voulais, comme mon confrère, feuilleter les fastes de l'antiquité, je trouverais sans peine qu'on a offert bien plus d'encens à ma lune qu'à son vent; je compterais mille temples superbes où ma lune permettait quelquefois par bonté qu'on élevât dans un coin un petit autel à son vent; mais quand il s'agit de prouver qu'il n'y a point de Dieu, ce n'est pas de temples et d'autel qu'il faut parler. Je rentre donc dans l'ordre de la nature, et je dis que, physiquement parlant, puisqu'il n'existe aucune science réelle autre que la physique, c'est la lune qui fait tout ici-bas. Depuis long-temps on convient unanimement qu'elle a une influence suprême sur les mers; on sera forcé de convenir de même que les mers agissent puissamment sur la terre, qui est, pour ainsi dire, à leur merci : donc si la lune gouverne les mers, qui à leur tour gouvernent la terre, c'est la lune qui est le souverain régulateur de notre globe; de même

qu'un monarque qui confie une province de son royaume à un vice-roi, n'en est pas moins le maître absolu de ces états, sur lesquels il permet à un autre de régner en son nom. C'est donc parce que la bienfaisance de la lune nous épargne, que nous ne sommes pas tous submergés; car, si par sa pression ordinaire elle fait sortir les eaux de leur lit jusqu'à une certaine distance, il est bien clair qu'en doublant, triplant, centuplant s'il le faut cette même pression, elle ferait à son gré de la surface de la terre un lac universel. Cette puissance de la lune est si généralement reconnue, qu'il n'est point de cocher qui coupe le crin de ses chevaux, point de jardinier qui plante ses légumes, point de chirurgien de village qui saigne ou purge ses malades, sans avoir consulté la lune. Si je voulais soulever le voile qui couvre les secrets du beau sexe, quels nouveaux moyens ne trouverais-je pas en faveur de mon opinion! Que l'on parcoure les almanachs de Liège, de Milan, de Berne, de Neufchâtel et de tous les autres pays sa-

vans du monde, on verra si ce n'est pas la lune et non le vent qui préside aux changemens de température; si le vent lui-même n'est pas, comme tout le reste, soumis à son empire; si ce n'est pas d'après la lune que le Messager-Boiteux arrange ses prédictions. Mon adversaire prétend que c'est le vent qui fait les enfans, moi je soutiens que c'est la lune; car il est bien certain que si elle cessait tout d'un coup de répandre sur nos femmes son influence salutaire, toutes les épiceries que le vent pourrait apporter d'Amérique se réuniraient en vain pour ajouter un seul être à la population du globe.

Tout cela peut être vrai, dit le bossu; mais apprenez-nous, s'il vous plaît, comment la lune a fait pour tirer les élémens du chaos, ou *tohu bohu;* comment elle a fait pour mettre la terre dans l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Primò, reprit l'homme à la perruque ronde, je nie l'existence du *tohu bohu*, et je prétends

que notre monde, tel qu'il est maintenant, est tombé de la lune, comme en sont tombés les autres mondes qui nous environnent, comme en tomberont tous les autres mondes qui trouveront successivement place dans le vague immense des airs. Pour établir mon raisonnement, je commence par dire que cet accroissement et ce décroissement périodique qu'on remarque dans la lune, n'est point, ainsi qu'on l'a prétendu, l'effet de l'ombre de la terre et du soleil; je prétends que la lune n'est qu'un moule énorme qui met un temps donné à se remplir de matières qu'elle pompe sur tous les points de l'univers. De l'assemblage de ces matières se forme peu-à-peu dans le sein circulaire de la lune un nouveau globe qui se grossit tous les jours à nos yeux; et voilà ce que nous appelons le *premier quartier*. Lorsque ce globe a acquis son point de perfection, ce que nous avons nommé *pleine-lune*, il s'échappe du moule qui le contenait, et va graviter au milieu des autres à la place qui lui est réservée, en laissant le moule vide, comme il

nous est aisé de le remarquer dans ce qu'on appelle le *dernier quartier*. Il s'ensuit donc de là que la lune donne tous les trente jours naissance à un nouveau monde, et c'est ce qui fait que les astronomes découvrent de temps en temps quelques sphères qu'ils n'avaient pas encore aperçues.

Ces systêmes ont assurément un grand mérite, dit un des métaphysiciens, sans donner le temps aux autres d'applaudir; mais il me semble qu'il y aurait beaucoup d'inconvéniens à les adopter. Je ne parle pas des divisions qui s'éleveraient inévitablement entre la secte des *éventés* et celle des *lunatiques*; ceci est la moindre chose, et nous sommes accoutumés à n'être pas d'accord entre nous : mais songez, messieurs, qu'en retranchant tout-à-fait la nature, nous coupons les vivres aux faiseurs de drames, de romans, et même de vaudevilles; leur ôter la nature c'est leur enlever le ressort principal avec lequel ils arrachent des larmes qu'ils appellent de sensibilité. Je con-

viens que sans la nature il leur resterait encore abondamment de moyens d'inspirer la pitié ; mais nos jolies femmes sont accoutumées à ce mot-là, et dès qu'elles l'entendent prononcer, elles savent qu'il est temps de tirer leur mouchoir. Vous savez comme moi que les gens de théâtre sont mutins ; si nous allions leur ôter la nature, ils pourraient nous interdire l'entrée de leurs spectacles. Nous aurions bien pour nous venger la ressource de retirer de leurs pièces toutes les sentences philosophiques que nous leur prêtons si abondamment ; mais je craindrais que le public ne s'accoutumât promptement à s'en passer, et nous finirions encore par être les dupes de l'aventure. J'opine donc pour que nous conservions à la nature la conduite de l'univers ; bien entendu cependant que nous corrigerons les abus qui se sont introduits dans son gouvernement : on sait que nous excellons dans ce métier-là. Je voudrais, par exemple, qu'on exclût à jamais les monades, les atômes crochus et non crochus, les animalcules, les tourbil-

lons, les molécules organiques et autres sottises de même espèce : à la place de tous ces systêmes absurdes je vous en propose un d'autant plus avantageux qu'il est à la portée de tout le monde; ce systême-là messieurs, c'est le systême des trous et des chevilles. Je prétends que dans l'ordre universel des choses, tout est trou ou cheville, et que rien ne peut bien aller sans que les chevilles bouchent les trous. Voici, au reste, comment je démontre une opinion à laquelle aucun de vous ne peut manquer de se rendre.

La nature entière est un grand crible percé d'une immensité infinie de trous; mais il existe pour tous ces trous une immensité aussi infinie de chevilles; et le point de la question, la grande opération, est d'adapter tout cela l'un à l'autre à propos : mais appuyons ma démonstration par des exemples. J'ai dit que tout était trou ou cheville, et je le prouve. Ce vide qui existait dans votre champ était un trou, l'arbre que vous y plantez, la graine que

vous y semez, est une cheville qui le bouche. Tous ces terreins énormes où il existe aujourd'hui de grandes villes étaient jadis des trous, les maisons qu'on y a bâties sont autant de chevilles qui les font disparaître. L'hiver, en dépeuplant la terre d'une énorme quantité de plantes et d'herbes, forme une multiplicité innombrable de trous ; mais le printemps et l'été ramènent avec eux les chevilles qui doivent les remplir. L'homme qui meurt laisse un trou dans la société, l'homme qui naît devient la cheville qui le remplace. Toutes les opérations de la nature peuvent s'expliquer de même : la faim fait un trou dans nos estomacs, un bon dîner nous fournit des chevilles pour y remédier. L'indigestion et l'ivresse sont des chevilles trop grosses qui causent un dérangement dans la machine. La plupart d'entre nous s'aperçoivent tous les jours que les repas qu'ils font sur le produit de leurs ouvrages sont, en revanche, des chevilles beaucoup trop petites. Je ne pousserai pas plus loin la démonstration physique de ce système, que je

pourrais étendre encore bien davantage, et je me bornerai à vous observer qu'il peut également s'adapter à l'ordre moral. La place importante qui vaque est un trou; le sot qui s'offre pour la remplir est véritablement une cheville trop faible. Un beau sujet qui n'a pas encore été traité est un trou immense; la tragédie qu'en fait un mauvais auteur n'est qu'une cheville si mince, que le trou reste encore vide, et ainsi dans mille autres occasions; ce qui prouve que les trous et les chevilles sont bien moins souvent faits les uns pour les autres en morale qu'en physique, et que la nature a de grands avantages sur la société. Je compte, au reste, ouvrir au premier jour un cours public où je démontrerai les rapports et l'usage des trous et des chevilles; et je me flatte d'avoir d'autant plus d'écoliers et d'écolières, que mon système est merveilleusement d'accord avec beaucoup d'autres qui l'ont précédé : tels, par exemple, que l'attraction, et sur-tout le plein et le vide, avec lesquels on sait qu'il cadre parfaitement.

L'orateur se tut, et chacun fit ses réflexions sur ce qu'il venait d'entendre. Comme je suis assez persuadé de la sagacité et du jugement de mon lecteur, pour croire que celles qu'il pourra faire lui-même vaudront au moins autant que les idées de mes philosophes, et lui plairont beaucoup davantage, je l'abandonne à ses propres pensées; je lui dirai seulement, quand il aura assez médité, que les docteurs eldoradiens voulurent joindre à leur avis celui du docteur Pangloss, et le pressèrent de s'expliquer à son tour sur la question qu'ils agitaient. Voici ce que leur répondit le métaphysicien de Westphalie : Messieurs, une heureuse expérience nous ayant prouvé depuis longtemps, et nous prouvant encore tous les jours, que les philosophes ne peuvent d'abord jamais se tromper, et de plus sont incapables d'avoir l'intention de tromper leur prochain; j'estime qu'il n'y a rien de mieux que de s'en rapporter aux philosophes à l'égard des trous et chevilles comme à l'égard de tout le reste. Les trous étant visiblement faits pour être bouchés,

il est clair que les chevilles sont ce qu'il y a de plus propre à remplir cette fin, et que le monde ne peut bien aller que quand il y a autant de chevilles que de trous.

Les philosophes s'aperçurent en ce moment que l'on sortait en foule du temple. Eh quoi ! dit Martin, est-ce que la fête est déja finie? Assurément, répondit l'homme à l'habit percé, qui avait parlé le premier. Mais cela n'est pas trop gai, reprit Martin. Si vous assistiez, repartit l'homme, à la fête des époux, à celle des vieillards, à celle de l'agriculture, à celle du génie, à celle des ..... Ces fêtes-là sont donc beaucoup plus belles? interrompit Martin. Non, répondit l'homme, c'est précisément la même chose. Je vois, reprit Martin, que les sages du peuple d'Eldorado savent aussi bien l'amuser que le gouverner, et que dans ce malheureux pays, encore plus que par-tout ailleurs, le mal est à son comble.

Qu'appelez-vous malheureux pays? s'écrie-

rent en chorus le bossu, l'homme à l'habit percé, l'homme à la perruque ronde, et tous les autres : savez-vous bien que vous parlez à des philosophes ? Savez-vous bien que c'est ici le règne de la bienfaisance, de l'humanité, et sur-tout de la tolérance? Et afin de mieux vous le prouver, nous allons vous assommer, parce que vous n'êtes pas de notre avis.

La troupe philosophique tomba en effet à poings fermés sur Martin, qui fut trop heureux de lui échapper à force de jambes. Pangloss et lui se rejoignirent au coin d'une rue, et reprirent ensemble le chemin de la maison, où ils retrouvèrent Cacambo, Candide, Sophie et sa tante, à la même place où ils les avaient laissés. Pangloss raconta tout haut ce qui venait de se dire et de se passer : je n'aurais jamais deviné d'après ce récit, dit Candide, que vous sortiez du temple de la Raison. La conversation allait vraisemblablement s'engager, lorsqu'on vit entrer dans la chambre un

estafier qui apportait à M. Candide le fils un ordre de comparaître dans la matinée devant l'assemblée du comité révolutionnaire de la section de Mutius-Scévola.

CHAPITRE XXX.

Comment le comité révolutionnaire de la section de Mutius-Scévola lit une lettre qui ne lui était pas adressée, et comment cette lettre amène de grands évènemens, ainsi que cela se pratique souvent dans les tragédies.

Si je n'ai pas dit plutôt que, depuis son séjour dans le pays d'Eldorado, M. Candide le fils avait écrit plusieurs fois à ses parens, c'est qu'il n'y a point d'enfant un peu sensible et reconnaissant qui ne s'en soit douté; si je n'ai pas ajouté que toutes ses lettres étaient demeurées sans réponse, et n'étaient pas même parvenues à leur adresse; c'est qu'il n'y a personne d'un peu instruit qui ne sache qu'alors, dans le pays d'Eldorado, on interceptait la plus grande partie des correspondances, le tout pour faciliter les relations de commerce et même de simple amitié. M. Candide le fils,

connaissant trop bien la tendresse de ses parens et de ses amis pour attribuer leur silence à de la froideur, avait bientôt soupçonné la vérité ; c'était même d'après cela qu'il avait profité d'une occasion particulière pour faire parvenir à la petite métairie un paquet contenant les détails les plus circonstanciés de tout ce qui lui était arrivé depuis l'instant de son départ. On pense bien qu'il n'avait oublié rien de ce qui regardait Sophie, et qu'il s'étendait complaisamment sur le plaisir qu'il avait goûté en la retrouvant, ainsi que ses autres compagnons.

Ces instructions préalables une fois données à mon lecteur, je vais, s'il le permet, le transporter au comité révolutionnaire de la section de Mutius-Scévola, où M. Candide le fils est déjà rendu. Voilà, lui dit le président, une lettre qu'on prétend être à ton adresse. Cela est vrai, répondit Candide, en jetant un coup-d'œil sur l'enveloppe. Connais-tu l'écriture ? demanda le président. A

merveille, repartit Candide, c'est celle de mon père. Ecris qu'il avoue, dit le président au greffier. Sans doute, reprit Candide en élevant la voix, et il n'est point d'occasions où un bon fils doive renier son père. Plusieurs jeunes messieurs fort bien mis, qui étaient présens, firent la grimace.

Ecoute donc le contenu de cette lettre, poursuivit le président; et aussitôt il lut ce qui suit : « Mon cher fils, nous avons tous été enchantés » de recevoir de tes nouvelles, et nous at- » tendons impatiemment le moment de te re- » joindre; nous formons depuis long-temps des » projets pour nous réunir à toi, mais jusqu'à » présent ils ont été contrariés. En attendant, » tu peux disposer de tout ce qui est en notre » pouvoir, si tu en as besoin. Nous te félici- » tons de ce que tu es enfin avec Sophie et ses » compagnons : vous pourrez mutuellement » vous prêter secours et assistance; nous ap- » prouvons de tout notre cœur l'alliance que » tu veux former, et nous chargeons Pan-

» gloss et Martin de nous représenter en cette » occasion solennelle. Adieu, toi qui fais tout » notre espoir ; courbe-toi, comme nous, avec » soumission sous la main qui nous exerce, » et, quelque chose qui arrive, souviens-toi » toujours de ce que tu dois au souverain » maître qui nous gouverne tous. »

Juste ciel, soit béni ! s'écria vivement Candide, mon père et ma mère se portent bien, ils m'aiment toujours, ils consentent à mon union avec Sophie, je n'ai plus rien à desirer. Ah ! monsieur, ajouta-t-il avec le même transport en s'adressant au président, donnez-moi je vous prie, cette précieuse lettre, que je la baise, que je la pose sur mon sein, que je la porte à Sophie, à qui elle causera autant de joie qu'à moi. Vous hésitez ! faut-il vous en payer le port ? faut-il vous remercier de la peine que vous avez prise de m'en lire le contenu ?

Tout cela est bel et bien, répondit le pré-

sident en fronçant le sourcil, tu voudrais me faire prendre le change; mais il ne faut pas moins que tu te disposes à répondre sur les plans de conspiration que contient cet écrit. Conspiration! s'écria Candide, tout étonné; il y a des plans de conspiration dans ma lettre! Et non-seulement, reprit le président, connivence avec les ennemis de l'extérieur; mais de plus, rassemblement dans l'intérieur, ce qui rend ton affaire doublement mauvaise. Oh! l'on sait lire au comité révolutionnaire de la section de Mutius-Scévola, et il ne faut que répéter cette perfide missive pour te convaincre. « Nous avons tous été enchantés de » recevoir de tes nouvelles ». *Tous;* donc ils sont plusieurs, donc c'est un rassemblement, *De recevoir de tes nouvelles;* donc tu leur as écrit, donc tu es en correspondance avec eux. « Nous attendons impatiemment le moment » de te rejoindre »; donc ils épient un instant favorable pour pénétrer sur notre territoire. « Nous formons depuis long-temps des projets » pour nous réunir à toi; mais jusqu'à présent

» ils ont été contrariés ». *Des projets !* contre-révolutionnaires, c'est clair ; on n'en fait pas d'autres maintenant. *Mais jusqu'à présent ils ont été contrariés ;* oh, pour cela, je le crois, la vigilance de nos frères et amis est loin d'être endormie. « Nous te félicitons de ce que tu es » enfin avec Sophie et ses compagnons ; vous » pourrez mutuellement vous prêter secours et » assistance ». Ce *Sophie* est visiblement un général ennemi ; ses *compagnons* sont son armée, qui est coalisée avec la tienne. « Nous » approuvons de tout notre cœur l'alliance que » tu veux former, et nous chargeons Pangloss » et Martin de nous représenter en cette occa- » sion solennelle ». Voilà bien les preuves certaines d'une confédération ; et quant à ce Pangloss et à ce Martin dont il est question ici, ce sont sans doute des derviches réfractaires. « Adieu, toi qui fais tout notre espoir ; » courbe-toi, comme nous, sous la main qui » nous exerce ». Dis donc maintenant que ce ne sont pas des troupes, puisque les voilà qui conviennent eux-mêmes qu'on leur fait

faire l'exercice. « Souviens-toi toujours de ce » que tu dois au souverain maître qui nous » gouverne tous ». J'aurais été bien étonné s'il n'y avait pas eu quelque tyran impliqué dans cette affaire-là; ils sont tous comme cela, ces rois, ils veulent absolument trouver mauvais qu'on les détrône.

Pour toi, ajouta le président en se retournant vers Candide, tu n'as, je pense rien à répondre à tout ce que je viens de te dire. Il est donc vrai, s'écria Candide, qui avait un peu lu l'histoire romaine, que le nom de Mutius-Scévola est inséparable de quelque méprise; mais celle-ci n'ira pas aussi loin que celle de votre patron, et il sera inutile de vous brûler la main pour la réparer : tout ce que je vous demande, c'est de me rendre cette lettre que mon père m'écrit tout bonnement pour m'annoncer qu'il se porte bien; que de plus il approuve mon mariage avec une jeune fille dont je suis fort amoureux, et dont vous le deviendriez peut-être aussi,

vous, si vous la connaissiez. Quant à votre conspiration, c'est une folie comme toutes les conspirations à deux sous la pièce dont le Journal du Soir nous casse les oreilles. Donnez-vous la peine de réfléchir, lisez sans prévention et vous verrez....

Je crois qu'il veut se défendre, interrompit le président d'un ton d'humeur : il est comme tout les autres, qui s'imaginent qu'on a le temps de les écouter, quand les journées sont à peine assez longues pour dénoncer et condamner. On t'accuse, ainsi tu es coupable; il faut donc qu'on te mène en prison, et c'est ce qu'on va faire sur-le-champ.

Encore en prison, s'écria Candide; j'ai déja été dans trois ou quatre depuis que je suis dans le pays d'Eldorado. Il y a bien de quoi te vanter, reprit le président, lorsqu'il n'y a pas de muscadin tant soit peu *suspecté d'être suspect* qui n'ait habité dix ou douze maisons d'arrêt différentes.

Au moins, dit Candide, à qui l'expérience avait appris qu'on ne gagnait rien à disputer à Rispa, permettez-moi d'aller embrasser mes amis, et les avertir de ce qui se passe. Tu les retrouveras dans l'endroit où l'on va te conduire, répondit le président; ils y sont déja rendus. Quoi, s'écria Candide, Sophie, Cacambo, Pangloss et Martin sont en prison! mais ils ne sont pas coupables! Ils sont censés l'être, repartit le président. Mais, faites-les venir, ajouta Candide, interrogez-les. Ah parbleu! dit le président, tu vas voir qu'on a le temps d'interroger tout le monde: nous faisons les choses en grand, et dès demain vous passerez tous, avec une troupe de conspirateurs qu'on a trouvés dans le cabinet d'une religieuse paralytique. Qu'on m'emmène ce bavard, poursuivit-il; car depuis qu'il est là à m'ennuyer, j'aurais déja jugé au moins dix personnes.

Le désolé Candide fut conduit dans une prison, où il trouva, comme on le lui avait annoncé, tous les êtres qui l'intéressaient. Ils

s'empressèrent de lui demander quel était le sujet de leur détention, car on les avait arrêtés sans leur en dire la cause. Peut-on pousser plus loin l'injustice et l'absurdité, s'écrièrent-ils lorsqu'ils eurent appris de quoi il s'agissait. Quoi ! c'est parce qu'un père mande à son fils qu'il se porte bien et qu'il lui permet de se marier, que l'on met six personnes en prison ! Et qu'on les envoie le lendemain à la mort, dit Candide en serrant Sophie dans ses bras et en inondant son visage de larmes. A la mort ! répétèrent la tante et Cacambo. Hélas ! oui, répondit Candide; et il rendit compte des dernières paroles que le président lui avait dites.

Rien n'est plus clair, s'écria Martin, et voilà pour nous la dernière preuve que tout est au pire sur la terre, et principalement dans cet abominable pays. Dites, s'il vous plaît, repartit Pangloss, que c'est, au contraire, un nouveau motif de conclure que tout est au mieux, et que le peuple d'Eldorado est le

plus sage possible. Condamner des innocens! s'écria la tante. Avec votre permission, madame, répondit Pangloss, c'est précisément là ce que nous devons le plus admirer, et ce qu'il y a de meilleur dans notre histoire. S'il est vrai, comme vous le croyez vous autres bonnes gens, qu'il existe une seconde vie dans laquelle on sera récompensé ou puni des bonnes ou mauvaises actions qu'on peut avoir faites dans celle-ci, n'est-il pas certain qu'envoyer dans cette nouvelle vie des hommes qui n'y doivent trouver que des châtimens, avant de leur avoir donné le temps de s'amender ici-bas, c'est les exposer à être fort mal reçus? En expédiant, au contraire, pour l'autre monde des individus auxquels leur conscience ne fait point de reproches, on ne court pas le risque de les livrer à des peines qu'ils n'ont pas méritées; ajoutez à cela qu'en abrégeant leur carrière on leur ôte une foule d'occasions qu'ils auraient pu avoir d'opérer le mal et de renoncer au bien. Le comité révolutionnaire agit donc très-sagement en faisant

périr les honnêtes gens et en laissant vivre les ecquins.

Ces deux pauvres enfans ! reprit la tante en sanglottant, des insensés vont terminer notre existence au moment où je me flattais de les voir enfin heureux pour jamais.

Eh ! qui sait, madame, s'écria Pangloss, si ce n'est pas-là l'unique moyen que leur bon génie ait trouvé de leur épargner une sottise et une suite d'infortunes incalculables. Je ne parle pas d'abord de l'accident qui aurait pu arriver à M. Candide : celui-là est si commun que les bons génies ne s'en mêlent plus ; mais n'était-il pas possible que ces deux amans, si tendres maintenant, devinssent, par une suite assez naturelle du mariage, deux implacables ennemis ? N'était-il pas possible que monsieur poignardât un jour madame ? que madame empoisonnât monsieur ? Je veux bien même que les choses ne fussent jamais portées à des procédés si extrêmes, ne se pouvait-il pas

que quelqu'un de leurs fils ou de leurs petits-fils fût un jour un scélérat ? que leur famille entière devînt une horde de brigands créés pour désoler la terre ? Votre esprit suffit-il pour embrasser l'assemblage infini de maux qui peut résulter de l'union de deux personnes ?.... Ne frémissez-vous pas en jetant seulement un coup-d'œil sur ce tableau ? Donc, lorsqu'on voit deux jeunes gens prêts à s'unir, le plus grand service qu'on puisse rendre à eux et à la société, c'est de les assassiner ; puisqu'on arrête dès sa source le torrent de malheurs qu'ils étaient peut-être prêts à répandre sur la surface du globe ; donc M. Candide et mademoiselle Sophie, au lieu de maudire la cruauté du comité révolutionnaire, lui doivent des remerciemens ; donc tout est pour le mieux, comme je l'ai toujours démontré et le démontrerai encore jusqu'a demain, ou même plus long-temps, si on démontre encore dans l'autre monde.

Tandis que Candide et Sophie ne regrettaient

de voir approcher la fin de leur vie que parce qu'elle devait être celle de leur amour ; tandis que Martin réfléchissait en silence dans un coin, que la tante pleurait amèrement, que Cacambo avait l'air insensible à tout, et que Pangloss discourait sans que personne l'écoutât, il se passait dans le comité secret de la section de Mutius-Scévola des événemens qui allaient changer la destinée des accusés. Parmi les principaux membres de ce comité, se trouvait l'homme à veste couleur marron, auprès de qui Pangloss avait fait, pendant deux mois, des souliers dans l'attelier du *maximum*. Cet homme, lisant sur la liste des condamnés le nom de son ancien confrère, déclara qu'il ne souffrirait pas qu'on l'envoyât au supplice, ni lui ni ses compagnons. En vain le président voulut faire valoir la lettre, le défenseur de Pangloss soutint fermement qu'un homme qui lui avait payé un verre d'eau-de-vie tous les jours, pendant six décades, ne pouvait pas être un conspirateur.

La querelle s'échauffait et allait peut-être finir d'une manière sérieuse, lorsqu'un troisième membre trouva un accommodement qui arrangeait les deux adversaires. Depuis longtemps le président défendait une famille que l'homme à la veste marron voulait perdre à quelque prix que ce fût ; le négociateur proposa que chacun sauverait ses protégés, et, après quelques difficultés, le traité fut conclu. Le président sut trouver cependant encore le moyen d'avoir une espèce d'avantage; car, ayant sous un prétexte quelconque décidé que les prisonniers ne seraient élargis que le lendemain, il profita des ténèbres de la nuit pour les faire déporter et conduire jusqu'à la frontière. Lorsque l'homme à la veste marron alla les réclamer, on lui répondit qu'ils s'étaient évadés. Il ne fut pas la dupe de cette réponse, et ne différa sa vengeance que pour la rendre plus éclatante. Le président se vit arrêter un matin et embarquer pour un pays où il y avait vingt à parier contre un qu'il mourrait avant d'être acclimaté; on ne lui laissa pas ignorer

avant son départ que l'homme à la veste marron avait seul causé sa perte et l'avait remplacé dans toutes ses charges. Le vainqueur n'eut pas long-temps à s'applaudir de son triomphe; quinze jours après il fut dénoncé lui-même et plongé dans les prisons. Ainsi se rendait alors la justice et se succédaient les gens en place dans le pays d'Eldorado, le tout pour réformer les abus et le gouvernement arbitraire.

Revenons maintenant à nos voyageurs, et rattrapons-les si nous pouvons, ce qui sera peut-être un peu difficile, parce que dans ce temps-là on fuyait très-vîte quand on fuyait du pays d'Eldorado. Nous voilà parvenus, en suivant la route qu'ils ont prise, sur le territoire étranger; entrons dans le premier cabaret, où vous me permettrez, mon cher lecteur, de vous offrir une bouteille de bierre; moi, pendant que vous vous rafraîchirez, je tâcherai de recueillir quelques informations sur des personnages qui vous intéressent, quoi

que vous en puissiez dire, puisque vous les avez suivis jusqu'ici.....

Réjouissez-vous ; cette grosse servante qui rince, là-bas dans un coin, des *vider-come*, qui n'en sont pas plus propre après cette ablution, vient de me dire qu'on avait vu passer, il y a quelques heures, une petite caravane composée d'une vieille femme, d'une jeune fille et de quatre hommes, le tout marchant à pied et paraissant de fort mauvaise humeur ; vous voyez que c'est-là notre monde, ainsi remettons nous en route.

Comme je ne me suis certainement pas enrichi autant que vous dans la révolution d'Eldorado, comme mon métier d'auteur ne vaut certainement pas autant que le vôtre, quel qu'il soit, je puis, sans indiscrétion et sans orgueil, vous proposer de prendre des chevaux de poste : puisque je me trouve à même de faire cette petite dépense-là, je puis hardiment conclure qu'elle ne vous sera pas à charge. Nous voilà précisément devant la poste ; entrons,

ordonnons, pressons, jurons, enfourchons, fouettons, piquons, et galoppons, si cela nous est possible.

Fort bien; j'aperçois déja à peu de distance, des gens qui entrent dans une auberge : nous allons y descendre. A merveille, ce sont eux, je les reconnais tous. Voyez-vous Candide et Sophie assis sur la même chaise, sans se plaindre qu'il n'y a pas assez de siéges dans l'appartement? La tante, placée sur le bout d'un banc auprès d'eux, a le visage caché dans ses deux mains et paraît réfléchir profondément : Martin, retiré dans un coin, se mord la lèvre inférieure et fronce les sourcils en élevant ses regards, ce qui le fait un peu loucher : Cacambo fume sa pipe auprès d'une fenêtre par laquelle il regarde passer les voyageurs : Pangloss, assis à la table, expédie, du meilleur air possible, une large tranche de jambon, qu'il arrose de temps en temps d'une gorgée d'eau-de-vie. A ces traits, qui ne reconnaîtrait pas un philosophe westphalien?

Maintenant que voilà nos héros retrouvés,

permettez, mon cher lecteur, que je quitte la tâche difficile de vous entretenir, et que je les charge de la tâche, plus difficile encore, de vous amuser.

Personne ne parlait : Candide et sa jeune amante se regardaient beaucoup, et ils croyaient se dire quelque chose. Quelle est donc ma destinée ! s'écria tout d'un coup Sophie. J'avais le plus beau château du pays d'Eldorado, et on l'a brûlé sous mes yeux ; j'avais le meilleur des grands-pères de l'Europe, et on l'a massacré devant moi ; j'avais, disait-on, la plus agréable patrie de l'univers, et voilà qu'on m'en chasse, après avoir voulu me faire encore pis ! Ah certainement, je n'ai guère sujet de m'écrier que tout est bien !.... C'est que vous ne vous y connaissez pas, mademoiselle, dit Pangloss en remettant sur la table son verre qu'il venait de vider ; je vous ai déjà prouvé qu'il n'y avait rien de mieux que de voir brûler son château et égorger son grand-père ; je vous montrerai tout aussi facilement qu'il est encore bien mieux, dans la circons-

tance présente, d'avoir été chassés du pays d'Eldorado; car enfin, si vous y fussiez restée, vous n'auriez pu épouser M. Candide que le décadi, et maintenant vous pouvez vous unir à lui dès tout-à-l'heure si cela vous convient; donc rien n'est mal, donc tout tend, au contraire, à la perfection; donc nous ferons fort bien de nous remettre en chemin, parce que nous sommes pressés d'arriver.

Le voyage se passa sans événemens extraordinaires, et au bout de quelques jours de marche on aperçut de loin l'humble toît de la petite métairie. Voilà, ma Sophie, s'écria Candide en prenant la main de la jeune Eldoradienne et en la posant sur son cœur, voilà le modeste asile où je vais conduire celle qui était née pour habiter un palais; mais lorsque ta tête reposera sur le sein de ton époux, lorsque tes mains seront pressées dans les mains de son père et de sa mère, qui te chériront comme leur fille; lorsque tu ne verras autour de toi que des cœurs sensibles et de véritables amis, pourrais-tu ne pas oublier les vicissi-

tudes de la fortune? pourrais-tu ne pas sourire au bonheur qu'on s'efforcera de ramener vers toi? Nous serons ensemble, répondit Sophie en le regardant, n'est-ce pas assez te dire que je serai heureuse?....

Cette réponse faite par une femme charmante valait bien un baiser, si je m'y connais; aussi M. Candide le fils, qui s'y connaissait apparemment mieux que moi, se hâta-t-il d'en donner deux fort tendres à l'intéressante Sophie.

Encore deux minutes, et l'on fut arrivé à la porte de la métairie; encore trois pas, et l'on entra dans la chambre où tous les habitans d'icelle étaient rassemblés. M. Candide le père reconnut bien vîte monsieur son fils; madame Cunégonde le reconnut encore plus promptement, et tous deux coururent l'embrasser. On s'attend peut-être à trouver ici le détail très-pathétique d'une de ces reconnaissances touchantes, par lesquelles on finit tant d'histoires à la mode : on croit déja voir M^me^ Cunégonde tombant à la renverse de surprise et de ten-

dresse, la vieille faisant des exclamations et versant de grosses larmes; M. Candide le père entreprenant de longs discours pour occuper la scène; hé bien! point du tout, chacun exprima sa joie sans y mettre d'excès, et le bon Candide se contenta de tenir ce discours, qui signifiait peut-être autant que d'autres beaucoup plus longs: Mes amis, soyez les bien venus; vous, frère Giroflée, courez vîte faire une alonge à notre table; vous, ma femme, ajoutez sur-le-champ quelques tranches de lard au pâté que vous allez mettre au four; vous, la vieille, apportez deux fauteuils à bras pour Pangloss et pour Martin; et vous, ma fille, et toi, mon fils, asseyez-vous tous deux auprès de moi, que je jouisse à mon aise du plaisir de vous voir; dès demain matin nous irons ensemble marquer un nouveau carré dans notre jardin; vous le cultiverez, parce qu'il faut que les jeunes gens travaillent, et parce que l'occupation fait trouver plus doux les momens du repos; demain au soir, Paquette fera la robe de noces de Sophie; après-demain vous serez

mariés, et quant aux autres jours qui suivront, nous tâcherons de les employer, du mieux qu'il nous sera possible, à nous aimer et à nous procurer une existence agréable.

Assurément, s'écria Pangloss, la nature et la philosophie..... Ah ! mon cher docteur, interrompit Candide, oublions pour jamais ces mots-là je vous prie, et prenons pour devise : *bonheur et tranquillité.*

Ce fut sans doute en obéissant au précepte de son chef que la petite colonie passa quelques années dans un calme qui ne fut troublé par aucuns orages. Si quelquefois il s'élevait un léger nuage de tristesse, c'était lorsque quelqu'un s'avisait de prononcer le nom d'Eldorado; alors tous répondaient par un soupir, tous élevaient vers le ciel un regard qui semblait dire : O mon Dieu, permettras-tu donc qu'un si beau pays soit encore long-temps abandonné aux troubles qui le déchirent ?...

CONCLUSION.

Un jour, comme on était prêt à se mettre à table, Cacambo rapporta, en revenant de Constantinople, une lettre timbrée de Rispa. Elle était adressée à M. Candide le fils; mais, comme tout ce qui venait du pays d'Eldorado ne pouvait être indifférent à personne, il la remit à son père qui la décacheta, prit ses lunettes, et la lut tout haut, le plus solemnellement possible, comme on ne manque jamais de le faire en pareille occasion.

La lettre était de ce jeune peintre qui avait été l'ami de Candide pendant son séjour à Rispa, et voici ce qu'elle contenait : « Mon » cher ami, le dix-neuvième siècle commence » pour nous sous de meilleurs auspices que » n'a fini le dix-huitième. Eldorado a bien » changé de face depuis que vous l'avez aban» donné. Pendant votre séjour ici, nous avions

» à la tête des affaires une multitude de gens
» qui faisaient, à eux tous, beaucoup de mal :
» ils ont été remplacés par un homme qui
» fait, à lui seul, beaucoup de bien. Plus
» de guerre au dehors : nous recueillons glo-
» rieusement, au sein d'une paix heureuse,
» le fruit des victoires de nos guerriers. Plus
» de dissentions au dedans : nous ne con-
» naissons maintenant qu'un parti, celui des
» gens qui aiment leur pays. Les lois et la
» patrie ne sont plus de vains mots que cha-
» cun peut interpréter à sa guise : nous plai-
» gnons ceux qui furent aveuglés, ceux qui
» pourraient l'être encore ; mais nous ne les
» persécutons plus, parce que la simple opi-
» nion d'un particulier ne saurait être un
» crime aux yeux d'un gouvernement solide
» et bienfaisant. Nous ne crions plus : *Liberté!*
» parce que c'est une chimère dans le sens
» où l'on voulait nous faire entendre ce mot ;
» nous ne parlons plus d'*égalité*, parce que
» c'est une sottise de la manière dont on
» nous l'expliquait ; nous n'invoquons plus

» que le bonheur et le calme, et nous com-
» mençons à nous apercevoir enfin que c'est
» une réalité. Quelques faux philosophes en-
» ragent un peu, mais nous en rions; nous
» avons toujours quelques clabaudeurs, parce
» qu'il y a toujours des sots et des bavards :
» nous entendons aussi parfois des envieux
» et des jaloux, mais nous ne les écoutons
» guère, parce que nous savons que si un
» grand homme ne peut éviter d'avoir des dé-
» tracteurs, il les force, malgré eux, à l'ad-
» mirer en les rendant heureux, si pourtant
» des ingrats peuvent l'être ! . . . »

Puisqu'il n'est pas donné aux hommes de faire que tout soit parfaitement bien, même dans Eldorado, s'écria M. Candide le père en posant ses lunettes sur la table et en rendant la lettre à son fils, béni soit à jamais celui qui s'occupe d'arranger les choses de manière à ce que tout soit le mieux possible. Toute l'assemblée, et même Pangloss,

répéta en chœur : Béni soit à jamais celui qui s'occupe d'arranger les choses de manière à ce que tout soit le mieux possible !....

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
contenus dans la seconde partie.

CHAPITRE XVI. *Comment on dine chez M. Coteret, et comment Pangloss y trouve des métaphysiciens presqu'aussi profonds que lui, quoiqu'ils ne fussent point de Westphalie.* 5

CHAP. XVII. *Comment Pangloss est reçu précepteur chez M. Fricot, et comment on lui procure beaucoup de choses qui étaient nécessaires alors pour se promener dans les rues de Rispa.* 25

CHAP. XVIII. *Comment Pangloss conduit ses élèves à un cours public, et comment il y retrouve Martin, qui bâillait.* 37

CHAP. XIX. *Comment Pangloss apprend qu'à Rispa les couleurs ne sont pas plus indifférentes pour les bonnets que pour les collets; et comment il découvre le moyen de faire toute une éducation en se livrant à l'étude d'une seule science.* 51

CHAP. XX. *Comment Candide passe une heure dans le boudoir de Mme Coteret, et comment M. Coteret est ce qu'ont été, ce que sont et ce que seront beaucoup de gens qui valaient, qui valent et qui vaudront autant, moins ou plus que lui; et comment on voit ce qui s'ensuit.* 66

CHAP. XXI. *Comment Candide et M. Coteret se rendent au bois où l'on se bat, avec des témoins et des pistolets, et comment ils ne se battent pas.* 75

CHAP. XXII. *Comment on voit, par un exemple frappant, que le théâtre est l'école des mœurs.* 84
CHAP. XXIII. *Comment Pangloss continue de fréquenter les spectacles; comment il en résulte un inconvénient qui le force à sortir de chez M. Fricot.* 98
CHAP. XXIV. *Comment on retrouve Cacambo et Sophie au moment où on les croyait plus perdus que jamais, ce qui fait le beau de l'histoire.* 109
CHAP. XXV. *Comment Sophie raconte ses aventures, et comment Cacambo commencera le récit des siennes si les bornes du chapitre ne s'y opposent pas.* 123
CHAP. XXVI. *Comment Martin et Pangloss assistèrent à la séance de l'assemblée des sages, et comment ils y entendirent des choses merveilleuses, ainsi que cela devait être.* 137
CHAP. XXVII. *Comment Cacambo raconte ses aventures.* 148
CHAP. XXVIII. *Comment Pangloss et Martin voient la déesse de la Raison, ainsi que beaucoup d'autres choses qui ne sont pas moins divines et moins raisonnables.* 169
CHAP. XXIX. *Comment Pangloss et Martin, entendent une belle dissertation.* 174
CHAP. XXX. *Comment le comité révolutionnaire de la section de Mutius-Scévola lit une lettre qui ne lui était pas adressée, et comment cette lettre amène de grands évènemens, ainsi que cela se pratique souvent dans les tragédies.* 196
Conclusion. 219

Fin de la table de la dernière partie.